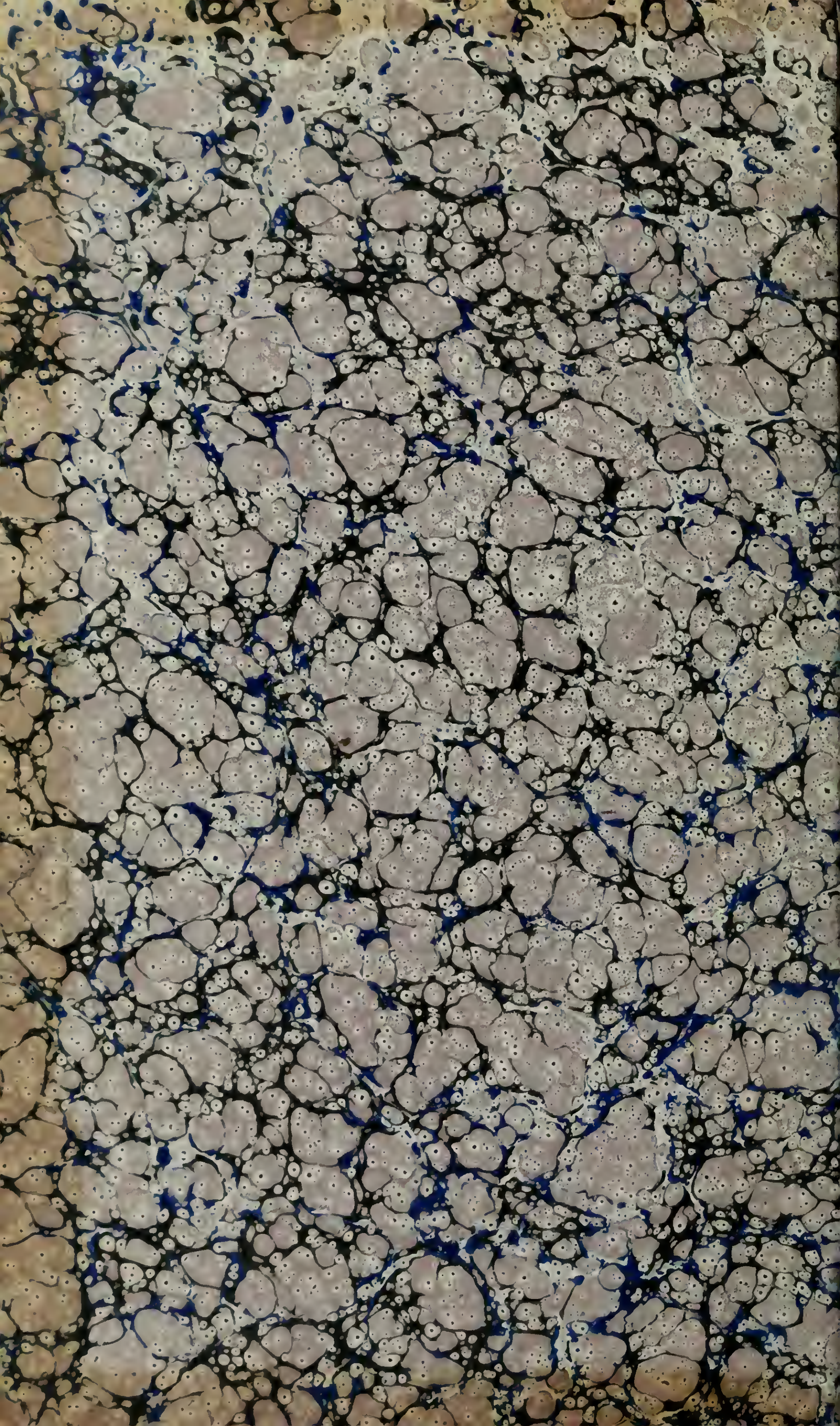
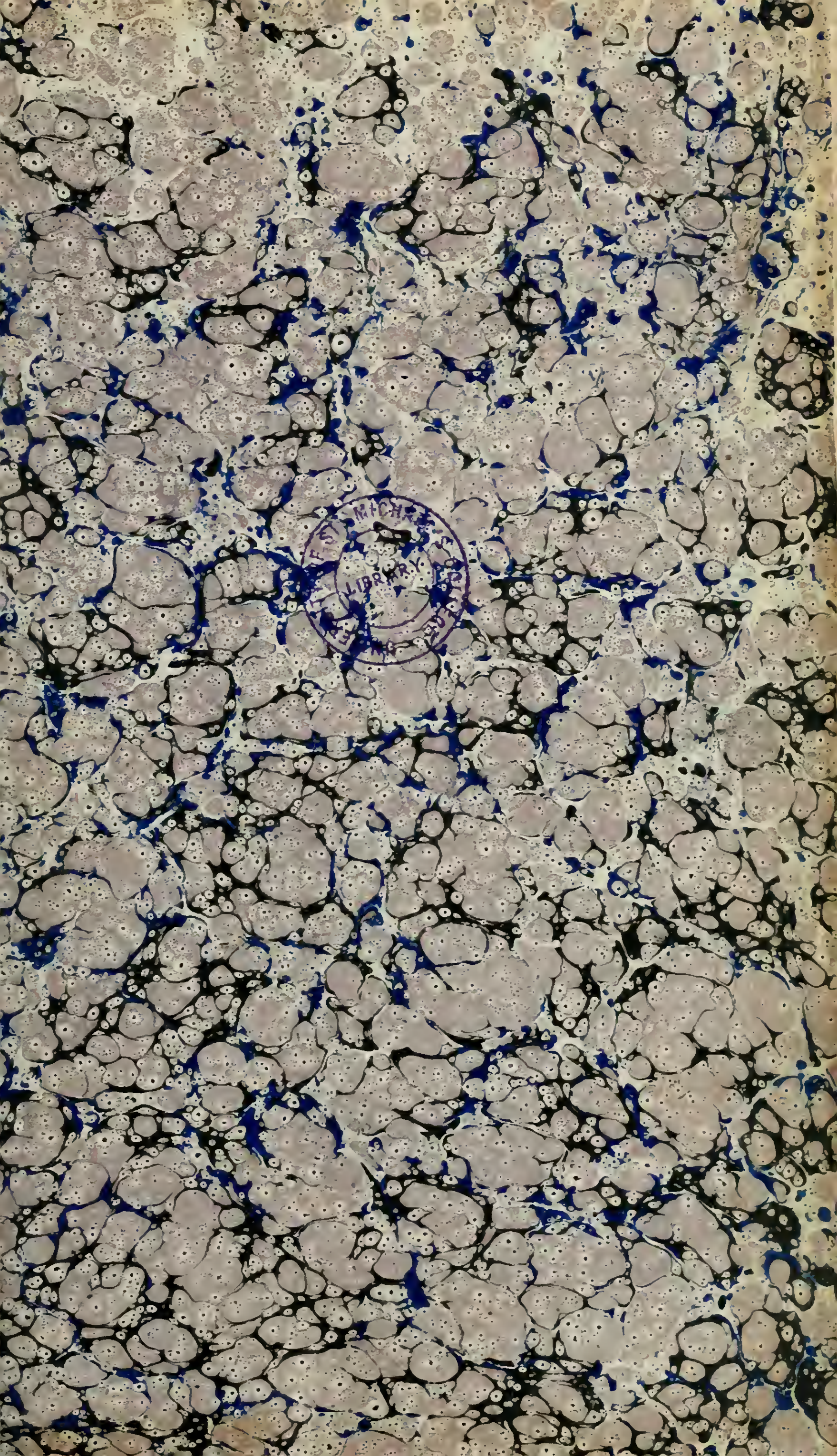

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01984858 9




LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Communauté de la Délivrande (France) Institution religieuse.

Témoignage de grande satisfaction donné à M. Mary Kate

par M. le chapelain Lauran

1er Aout 1858.

A. Mame





[illegible] del. — Blanchard sc.

A Jérusalem, par ordre de Dieu !



BIENFAITS

DU

Catholicisme

dans la Société

PAR

Mr l'Abbé Pinard.



Le Prêtre au Village

Ad Mame & Cie

ÉDITEURS

A TOURS



BIENFAITS

DU

CATHOLICISME

DANS LA SOCIÉTÉ

PAR

M. L'ABBÉ PINARD

> Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
>
> MONTESQUIEU.

TROISIÈME ÉDITION.



TOURS

A^D MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1852

LES BIENFAITS

DU

CATHOLICISME

DANS LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité de la société.

Tenant en main le flambeau de la foi, pénétrons dans les mystérieuses profondeurs de l'Être infini, et nous y découvrirons une société véritable, parfait modèle de toute société, puisque la société est la multiplicité dans l'unité. Il y a en Dieu trois personnes : le Père, le Fils, l'Esprit. Le Père est le principe de la Trinité; le Fils est engendré par le Père; l'Esprit procède du Père et du Fils. Ces trois Personnes, parfaitement distinctes, n'ont cependant qu'une seule et même nature. Si nous rejetons ces idées avec lesquelles le christianisme nous a familiarisés, essayant dès lors de nous représenter Dieu éternellement seul, nous sentons notre vue s'affaiblir, notre

esprit s'égarer; et quand ensuite nous nous demandons : D'où procède-t-il? où est-il? quel est-il? que fait-il? nous ne savons que penser, et les angoisses mortelles du doute nous pressent de toutes parts.

Il y a dans l'homme, que Dieu a créé à son image, une émanation de ses trois propriétés essentielles. En lui aussi il y a puissance ou principe de l'être; en lui il y a intelligence et amour. Voilà pourquoi, quand l'homme est isolé, il rentre en lui-même et se trouve encore en société. Voyez cependant la distance infinie qu'il y a du Créateur à la créature : Dieu existe nécessairement, et l'homme reçoit de lui tout ce qu'il possède. Dieu se suffit à lui-même, et l'homme n'obtient que par l'entremise de la société la jouissance et la conservation de ses propriétés.

Suivez l'homme dans les différentes transformations de son existence; jamais vous ne le verrez seul. Sorti du sein de son Père céleste, il s'incarne dans le sein de la mère qu'il doit avoir sur la terre; et parce que cette mère ne serait pas pour lui une société suffisante, Dieu lui a donné un père qui doit aussi veiller à ses besoins. Il est né, il repose dans un berceau. Voyez-vous son père, sa mère, ses frères, ses sœurs veiller tour à tour à ses côtés! Voyez-vous sa mère, surtout, couvrir son visage de baisers et de larmes! La voyez-vous réchauffer avec amour ses membres froids et débiles, exciter dans son cœur, par un regard intelligent et doux, le feu caché de la vie! Il grandit, mais c'est toujours dans le

sein de la société qu'il puise une vie plus abondante. Il est dans la force de l'âge; et, devenu à son tour le centre d'une société nouvelle, il transmet avec amour, à ses enfants, le don de la vie qu'il a reçu de ses pères; il l'entretient, il le développe en eux. Bientôt il s'affaiblit. Son visage, qui fut longtemps tourné vers le ciel, semble s'incliner par respect avant que d'y entrer. Son corps, débile comme au premier âge, a besoin de tous les secours de la société pour ne point succomber avant d'être arrivé au terme marqué par la Providence. Il est à la dernière heure; ses fils et ses petits-fils entourent son lit de mort. Des larmes s'échappent de leurs yeux, de plaintives prières s'exhalent de leurs cœurs et viennent expirer sur leurs lèvres. Lui, cependant, les bénit; et, dégagée de tout lien terrestre, son âme rentre dans le sein de Dieu, où elle jouit d'une vie plus heureuse, parce qu'elle y est dans une société plus parfaite.

Nous l'avons dit, Dieu est intelligence, et il y a dans l'homme, sa créature, une émanation de cette propriété. La vie de l'intelligence est la vérité, c'est-à-dire la connaissance de ce qui est. Combien est vaste le champ que l'intelligence humaine est appelée à parcourir! Portant d'abord un regard attentif sur elle-même, elle étudie sa propre nature, ensuite elle apprend à connaître les êtres avec lesquels elle est en rapport. La terre avec ses richesses, le ciel avec ses magnificences, voilà les deux vastes tableaux que Dieu présente continuellement au regard de notre intelligence en lui ordonnant de les mé-

diter. Ce n'est point assez : tout ce qui est du domaine de l'intelligence divine est pour ainsi dire du domaine de l'intelligence humaine. Elle rappelle le passé et demande à l'avenir ses secrets; elle s'élève au-dessus des êtres créés, et, pénétrant dans les régions infinies, elle médite et chante, avant l'heure des récompenses, les incompréhensibles perfections de Dieu, principe et fin de toutes choses. Comment notre faible intelligence peut-elle suffire à cette tâche pour ainsi dire infinie? C'est qu'elle est formée, soutenue par la société; c'est que, dépositaire des pensées divines, la société nous les révèle pendant notre séjour sur la terre; c'est que chaque intelligence qui passe avec éclat laisse à la communauté le fruit de ses travaux, dont jouit sans fatigue l'intelligence qui vient après elle. On parle d'illuminations soudaines : sans doute il existe de telles illuminations, mais beaucoup moins que nous ne pensons. Ce qu'on appelle ainsi n'est souvent que le reflet d'une éclatante lumière qui brille dans une autre intelligence. Remarquons le d'ailleurs : il n'y aurait jamais dans l'homme d'illuminations soudaines, si la société ne faisait jaillir auparavant, au foyer de son âme, l'étincelle qui l'embrase et la dispose aux phénomènes intellectuels.

Dieu est amour, et l'homme, créé à l'image de Dieu, est amour aussi. Dieu a donné l'intelligence à l'homme pour connaître ses devoirs, et il lui a donné l'amour pour avoir la force de les remplir. Que de préceptes ont été imposés à l'homme! Voulez-vous les accomplir? Ai-

mez ; l'amour est l'accomplissement de la loi. Le support mutuel, le pardon des injures, le dévouement réciproque, voilà nos plus difficiles devoirs, nos devoirs de chaque jour : eh bien ! c'est par une grande charité que nous pouvons les remplir. Or, de même que Dieu a déposé dans la société la lumière qui éclaire notre esprit, il y a déposé aussi le feu de l'amour qui embrase notre cœur. Elle est pour nous comme le soleil qui, en nous éclairant, nous échauffe. Père, mère, ami, frère, patrie..... Quels noms ! est-ce que vous pouvez les prononcer une seule fois sans qu'il se remue au fond de votre cœur je ne sais quoi de délicieux que nous ressentons tous, et qu'aucun ne sait bien exprimer? Or, tous ces mots n'ont de sens que dans la société. Malheur à l'homme isolé sur la terre ! C'est au cœur qu'est le foyer de la vie, et la vie du cœur, c'est l'amour. Dieu n'a mis au cœur de chacun de nous qu'une étincelle du feu de son amour ; et, pour que cette étincelle soit entretenue, il faut que notre cœur se rapproche continuellement du cœur de nos frères. Malheur surtout au cœur qui s'aime lui-même, et qui n'éprouve pour les autres que des sentiments de haine ! Ce cœur se consumera ; et l'amour qui l'embrasait s'éteindra bientôt faute d'aliments, et il ne restera rien en lui que des sentiments de haine. Or, qu'est-ce donc que la haine, si ce n'est un feu sorti du plus profond de l'enfer. Il y eut, je le sais, un grand nombre de solitaires qui ont vécu heureux dans la pratique de la vertu ; mais ces solitaires avaient d'abord été

formés par la société; ils ne s'étaient retirés dans la solitude que d'après une vocation spéciale de Dieu; et, là encore, ils s'entretenaient en communion continuelle avec le Ciel. Les hommes s'en approchaient quelquefois, et ils n'entendaient sortir de leurs bouches que des paroles de charité et de dévouement.

Ces solitaires ne vivaient donc point, à proprement parler, en dehors de toute société; car, s'ils s'étaient retirés de notre société terrestre, c'était pour entrer, par avance, dans la société spirituelle et toute céleste. Mais considérez le sourd-muet, cet être moralement isolé des autres hommes, contemplez même celui dont le regard témoigne le plus d'intelligence. Qu'est-il avant que les pensées de la société soient arrivées jusqu'à son âme? Il vit de la vie matérielle, car son corps est en rapport avec les autres corps, et la société lui conserve la vie qu'elle lui a donnée; mais qu'est-ce que la vie de son âme? la parole, ce lien des intelligences, est nulle pour lui. La parole même de sa mère frappe inutilement son oreille; elle n'est point arrivée jusqu'à son âme, et son âme, dès lors, n'a pu la reproduire. Aussi voyez-le dans le temple, où l'homme vit surtout de la vie intelligente et morale. Son corps se recueille comme celui des autres hommes, parce que, comme eux, il est corps; mais son âme s'élève-t-elle jusqu'au ciel? sait-elle méditer les attributs de la Divinite et les préceptes qui en découlent? Non, parce qu'il n'est point encore comme les autres hommes, intelligence et amour. Cependant, qu'une main puis-

sante déchire ou soulève le voile qui enveloppe son âme, créée aussi à l'image de Dieu : tout change aussitôt; elle entre en communication avec la société chargée de nourrir ceux que Dieu a déposés dans son sein, comme la terre nourrit tout ce qui vit dans ses entrailles ; des flots d'intelligence et d'amour coulent en abondance comme d'une source féconde longtemps comprimée.

Voyez le sauvage, ce produit brut de la nature. Chez lui, qu'est-ce que la vie spirituelle? Il n'en donne aucune preuve, si ce n'est peut-être en courbant stupidement son front noble, formé pour contempler les cieux, devant tout ce qu'il y a de plus bas et de plus rampant sur la terre.

Chez lui, qu'est-ce que la vie morale? Dieu lui ordonne d'aimer les autres hommes, et il n'a pour eux que des sentiments de haine; de travailler à leur conservation, et il les dévore!

Et même, qu'est-ce donc chez lui que la vie matérielle? Voyez-vous ce front déprimé, ces traits heurtés, cet œil hagard? le voyez-vous allant au milieu des bois, la flèche à la main, disputer sa nourriture aux bêtes sauvages sur lesquelles il n'a pas toujours la supériorité? Non, il n'est pas possible de rien imaginer de plus dégradé. En le contemplant, l'homme civilisé ne pourra jamais se défendre de ces tristes réflexions : Est-ce là le roi de la création? celui que Dieu a créé à son image? est-ce bien là mon semblable?

L'homme formé par la société, et en qui elle aura le

plus développé les facultés intellectuelles et morales, prendra quelquefois le monde en dégoût et s'efforcera de se séparer de ses semblables. Mais, admirez ici la dépendance où l'homme se trouve par rapport à la société : à peine aura-t-il donné accès dans son cœur au feu destructeur de la misanthropie, qu'on verra aussitôt sa félicité décroître et sa supériorité décliner. Nous en avons eu un exemple remarquable : un homme parut parmi nous, doué d'une sensibilité exquise et d'une beauté d'imagination incroyable. Il parla de l'homme; il peignit l'enfant au berceau, et tous les cœurs se sont attendris, et des larmes ont coulé de tous les yeux. Il parla de Dieu; il raconta en peu de mots la vie et la mort de Jésus, et vous eussiez cru entendre un écho lointain de l'harmonie des cieux où l'avait un instant transporté son génie. Cependant cet homme s'était égaré dès son entrée dans la carrière. A ses yeux, tous les liens salutaires de la société étaient autant de chaînes qu'il fallait briser. On lui représenta que les arts, les sciences, les vertus, que tout ce qu'il y a de noble et de beau sur la terre, est le fruit de la société. Il ne l'ignorait pas; mais incapable de reculer devant aucune conséquence : « Ce que vous appelez bien est un mal, dit-il, et le plus grand de tous. Ce n'est point le sauvage qui est un animal dépravé; c'est l'homme de la société, c'est celui qui médite. » Et, comme s'il eût voulu être lui-même la preuve de ce qu'il avançait, il s'égara profondément dans ses pensées; il se passionna pour l'erreur avec encore plus d'ardeur que

l'homme ne se passionne ordinairement pour la vérité. A la fin, ce ne fut pas seulement par de fausses théories, ce fut aussi par ses actes qu'il se mit en hostilité avec la société. Il se sépara du monde; il prit en aversion ceux qu'il avait le plus aimés. Son âme, où Dieu avait placé la source de sentiments doux et affectueux, se remplit d'amertume et de fiel. Ses idées se troublèrent, et il en vint, dit-on, jusqu'à s'arracher la vie, devenue pour lui un fardeau insupportable.

Je me suis demandé bien des fois quelle pouvait être la plus grande plaie de l'humanité. Après le péché, qui est le suicide de l'âme, je ne vois rien que nous ayons autant à redouter que la folie, qui est la perte du souverain bien, de la raison. La mort est quelquefois un bien. Quand elle se présente à nous avec les caractères les plus effrayants, est-ce autre chose, après tout, que le changement d'existence? Mais mourir et vivre en même temps, sentir son âme forcément attachée à un corps qu'elle a cessé de diriger, ou plutôt qu'elle pousse de côté et d'autre, comme un cadavre mu par une machine secrète et qui exciterait partout la terreur... quoi de plus affreux? Aussi, je ne crois pas qu'il y ait une seule personne qui puisse regarder un fou sans éprouver je ne sais quel malaise intérieur qui nous avertit d'un grand dérangement dans l'ordre voulu de Dieu! Eh bien! cette folie, en quoi consiste-t-elle, si ce n'est dans l'hostilité de la raison qui en est atteinte contre la raison de la société. Le fou est un rebelle involontaire; la so-

ciété s'en empare, et elle le contraint de penser et d'agir comme elle; si elle y parvient, elle le guérit. Mais la plupart du temps elle échoue dans son entreprise; et alors, du moins, elle entretient en lui la vie matérielle qui dure jusqu'à ce que l'âme, séparée enfin des organes qui ont refusé obstinément de la servir, ait été rappelée dans le sein de Dieu.



CHAPITRE II.

Plaies de la société.

Nous avons établi, dans le chapitre précédent, que la société est nécessaire à l'homme, que loin d'elle tout lui manque, et que par elle il trouve avec l'existence la possession des plus sublimes attributs. Ah ! si les hommes répondaient aux desseins de Dieu dans l'établissement de la société, quel bonheur, quelle puissance et quelle gloire, non-seulement pour les individus, mais encore pour la société elle-même !

Représentons-nous tous les hommes répandus sur la surface de la terre comme les membres d'une immense famille dont Dieu lui-même est le père. Ce sont des frères étroitement unis par les liens sacrés de l'amour. Il y en a d'ignorants, et leurs frères plus instruits les éclairent.

Il y en a de faibles, et leurs frères plus forts les soutiennent. Il y en a de malheureux, et leurs frères plus heureux les consolent. Voyez-vous, au commencement de la carrière, une multitude innombrable d'enfants ouvrir pour la première fois les yeux à la lumière et s'empresser de remplir les vides qui se font dans cette famille toujours détruite et toujours renouvelée, tandis que, à l'autre extrémité de la carrière, une multitude non moins considérable de vieillards ferment à la lumière leurs yeux épuisés et disparaissent pour toujours. Ceux qui se trouvent au milieu de la carrière, tendant la main aux premiers, les accueillent avec allégresse; et, disant le dernier adieu aux seconds, ils s'en séparent avec une douleur profonde. La terre est la demeure des hommes, et le monde entier, leur domaine. Plusieurs parties de cet immense univers ont été placées à une distance infinie, et notre faible main est loin de pouvoir y atteindre; mais nous nous y élevons par la pensée, et nous en jouissons par la méditation. Au-dessus de la terre, la main de Dieu a élevé le firmament comme une tente admirable, et il y a attaché deux flambeaux, dont l'un nous éclaire pendant le jour et l'autre pendant la nuit, sans parler de cette multitude innombrable d'étoiles qu'il a semées dans l'immensité avec la même profusion que les grains de sable dans les déserts, et qui frappent notre esprit, encore plus que nos yeux, de traits de lumière, en publiant sa gloire. De temps en temps, les hommes, réunis dans la même pensée, élèvent leurs

regards vers Dieu ; ils voient tous les biens sortir continuellement de son sein et se répandre sur la terre. Des chants de reconnaissance s'échappent aussitôt de leurs poitrines et montent jusqu'au ciel. Le cœur immense de Dieu se dilate à la prière des hommes, comme le cœur d'une tendre mère se dilate aux cris de ses enfants, et de nouveaux biens s'en répandent pour accroître encore le bonheur des hommes en excitant leur amour et leur reconnaissance. . . . .

. . . .

Si telle était la société, elle serait sur la terre une image fidèle de la société céleste. Hélas ! ce n'est là qu'un rêve de l'imagination, et ce rêve n'a presque aucun rapport avec la réalité. Il y a, en effet, au cœur de la société, de grandes plaies qui continuellement la dévorent. Je vais en signaler quelques-unes ; et, par ce que j'en aurai dit, vous pourrez vous faire une idée des autres.

La première est sans contredit l'aveuglement.

C'est dans la société que se trouve le dépôt sacré de la vérité destinée à éclairer tout homme venant en ce monde. Mais bientôt le dépôt s'altère entre les mains des hommes ; il se corrompt, et, à la place de la vérité qui éclaire et vivifie, nous ne voyons plus que l'erreur qui aveugle et donne la mort. En vain Dieu a mis partout sous les yeux de l'homme le symbole qu'il doit croire pour être sauvé. « Non, se sont écriés quelques hommes que la passion dominait ; non, telle n'est point la

vérité, car c'est la négation de notre bonheur, et le Dieu qui nous a créés ne peut vouloir que nous soyons malheureux. » D'autres hommes, dominés par la même passion, ont répété ce langage, qui fut enfin adopté dans la société. Il a fallu de grands et continuels combats de la chair contre l'esprit, pour que l'erreur, qui vient des hommes, prît la place de la vérité, qui vient de Dieu. Partout ces combats ont été livrés, et partout aussi l'erreur a plus ou moins prévalu contre la vérité. Entrez dans la cabane du sauvage; quel est le symbole que vous lui entendez répéter à son fils : « Invoque l'idole. — Dépouille ton ennemi. — Quand ton vieux père commencera à souffrir, empresse-toi de le débarrasser de la vie. » Interrogez la nation païenne : là, tout est Dieu, excepté Dieu lui-même, suivant la pensée d'un profond historien, et l'homme qui avait été fait à l'image du Créateur emploie tous les moyens pour se rabaisser au niveau de la brute. Transportez-vous dans la société des Juifs, que Dieu avait séparée avec tant de soin de toute autre société pour que le dépôt de la vérité s'y conservât plus fidèlement : là, je vois bien que Dieu grava lui-même sa loi sur deux tables de pierre; mais je ne vois pas qu'il l'ait gravée dans les cœurs plus durs que la pierre. Et même dans la société chrétienne, que d'ignorance, que de préjugés, que d'erreurs! En vain l'Église répète aux fidèles le véritable symbole catholique, l'homme y ajoutera ou en retranchera quelque chose, et rarement il le transmettra intact à ses descendants.

O vous qui fermez les yeux aux lumières de la vérité, retenez bien ceci : ce n'est pas votre âme seulement que vous plongez dans les ténèbres de l'erreur : ce sont vos enfants et vos petits-enfants. Ce sera pour vous la cause d'une grande condamnation ; car Dieu a donné aux enfants un cœur docile à la voix de leurs parents, et il leur est bien difficile de ne point écouter ceux dont la figure vénérable porte l'empreinte de la Divinité. Quelquefois une voix d'en haut les sollicitera intérieurement à secouer le joug de l'erreur. Leurs yeux commenceront à s'ouvrir à la lumière encore faible de la vérité, comme les yeux de l'homme profondément assoupi s'ouvrent le matin à la lumière douteuse du crépuscule. Alors ils se rappelleront l'enseignement paternel, et ils mourront dans la croyance erronée de leurs ancêtres plutôt que de mourir dans la foi de Dieu, leur premier père.

Une autre plaie de la société, également funeste à l'homme, c'est l'attachement excessif à la terre.

Quel bonheur pour les hommes, si, réalisant la peinture que nous avons faite au commencement de ce chapitre, ils vivaient en effet sur la terre comme des frères dans la maison paternelle! Ce serait véritablement l'âge d'or. Le tien et le mien seraient inconnus. La propriété de la terre restant à Dieu, tous en auraient également l'usufruit. L'homme, errant sur cette terre où Dieu l'a placé, ne rencontrerait point, comme il le fait aujourd'hui, ces mille barrières élevées de tous côtés, et qui lui disent sans cesse : « Arrête-toi ici, tu es un

étranger. » Au contraire, il pourrait passer d'une extrémité de la terre à l'autre, sans cesser d'être reconnu au sceau divin que le Créateur a gravé sur son front, et tous ceux qu'il rencontrerait sur son passage lui diraient, en lui montrant les fruits les plus beaux et les plus savoureux : « Ceci est à vous aussi bien qu'à nous-mêmes ; prenez et mangez, car votre corps est épuisé. » Et quand il voudrait séjourner dans quelque lieu, il irait frapper à la porte d'une cabane, élevée seulement pour garantir l'homme contre les ardeurs du soleil et contre la férocité des animaux, puisque, dans notre hypothèse, l'homme ne serait point lui-même un animal féroce et le plus redoutable de tous ; et, du fond de la cabane, une voix douce, comme est la voix d'un frère, lui répondrait aussitôt : « Cette demeure est à vous aussi bien qu'à moi ; entrez et reposez-vous, car vos membres sont fatigués. » Il y aurait sans doute des hommes plus forts et plus intelligents que les autres ; leur main robuste et habile embellirait, féconderait la terre, et en ferait sortir des fruits plus abondants ; mais ces hommes se sentiraient suffisamment dédommagés de l'excédant de leur travail par la bienveillance de leur père et par la pensée qu'ils contribuent au bonheur de leurs frères moins forts ou moins courageux. Voyez-vous quelquefois le fils aîné, revenu du travail de la journée et tenant en main le dur morceau de pain noir, porter un œil d'envie sur l'enfant mollement couché dans son berceau, et pour qui sont presque toutes les

caresses de la mère? Il se dit, au contraire : « Le bonheur des miens, c'est aussi mon bonheur. »

Cette communauté de biens et de félicité entrait sans doute dans les desseins de Dieu, car c'est là l'état d'une famille sagement ordonnée ; et Dieu voulait que le genre humain formât sur la terre une famille heureuse. Il en fut donc ainsi dès le commencement ; mais bientôt les hommes se sont pervertis, et la corruption les a divisés; et, en se divisant, ils ont dû nécessairement se partager la terre. Autrement le plus grand nombre serait resté dans l'oisiveté, tandis que quelques-uns auraient travaillé avec excès pour subvenir aux besoins nombreux de la famille entière. Et ceux qui auraient refusé de travailler, abandonnés à tous les vices, auraient dévoré la substance de leurs frères sages et laborieux, et ils les auraient dévorés eux-mêmes. De là, des désordres tels que le genre humain n'aurait pu subsister longtemps sur cette terre aride et ensanglantée. Dieu, qui est sage et qui veut toujours le bonheur de ses enfants, permit ce partage de la terre dont il n'avait fait lui-même qu'un seul domaine. Ainsi quand, dans une famille nombreuse, plusieurs enfants s'abandonnent à l'oisiveté et aux vices qui en sont les suites inévitables ; quand ils menacent de dévorer le fruit des travaux de leurs frères, pour arrêter ce désordre, un père sage s'empressera de partager son bien en différentes portions et d'assigner à chacun son travail et ses revenus.

Le partage de la terre était donc devenu nécessaire.

Cependant ce partage, qui avait pour but d'arrêter de grands désordres et la destruction même du genre humain, devint aussi la source de crimes, de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs de tout genre. Désormais, regardant la terre comme sa propriété, l'homme s'y attacha davantage, et il la cultiva avec plus de soin. La richesse et la fécondité de la terre augmentant en raison des soins qui lui étaient prodigués, il s'y attacha de plus en plus. Le regard de l'homme, toujours incliné vers la terre, cessa bientôt de s'élever au ciel. Dieu avait dit à l'homme: « La terre est ta mère nourricière. » Et il la regarda comme une mère véritable, et il oublia le sein d'où son âme était sortie. Parce que l'homme aima passionnément la portion de terre qui lui était échue en partage, et qu'il ne pouvait se rassasier de ses fruits, il aima aussi l'héritage de ses frères, qui produisait les mêmes fruits, et il le convoita. Il se fit des échanges et de honteux trafics. Ce que l'homme ne pouvait obtenir par convention ni par ruse, il essaya de l'obtenir par violence. Il arracha le fer du sein de la terre, d'où il ne devait tirer que le pain destiné à le nourrir, et il l'enfonça dans le sein de ses frères qui s'opposaient à ses convoitises et à ses envahissements; et la terre qu'il devait arroser de ses sueurs, il l'arrosa du sang d'autrui. Il y eut des hommes qui s'enfoncèrent, par tous les sens, dans les jouissances terrestres, tandis que d'autres, dépourvus des choses les plus indispensables, sollicitèrent quelques miettes de pain

pour apaiser leur faim, et de misérables haillons pour couvrir leur nudité. Ceux qui n'avaient pas de quoi soutenir leur vie se vendirent; et, de peur que sa proie ne lui échappât, l'acquéreur l'enchaîna ; et ceux qui n'avaient pas voulu être les serviteurs de Dieu devinrent les esclaves des hommes.

Comme les individus s'étaient divisés, les nations aussi se divisèrent; et comme il y eut des individus qui convoitèrent l'héritage de leurs frères et qui s'en emparèrent par convention, par ruse ou par violence, il y eut aussi des nations qui convoitèrent l'héritage des autres nations, et qui s'en emparèrent par convention, par ruse ou par violence. De là surtout, que de crimes, que de misères, que d'horreurs! Comme il y eut des individus chargés de chaînes, mis à mort, il y eut aussi des peuples chargés de chaînes, mis à mort. Tantôt c'est un roi qui traîne au loin son peuple comme un torrent dévastateur. Suivez la trace de sang qu'il laisse sur son passage; et dites-moi, si vous le pouvez, tous les maux qu'il cause à la terre. Tantôt ce sont ces nations elles-mêmes qui s'arment les unes contre les autres. Quand elles se sont rencontrées, elles se choquent avec un fracas épouvantable, et le duel ne finit souvent que par la mort de l'une de ces deux nations, et quelquefois par la mort de l'une et de l'autre. Vous qui lisez ces pages, fouillez la terre à l'endroit même où vous êtes actuellement, fouillez-la dans mille endroits différents, et vous trouverez, à une distance plus ou moins

profonde, les restes de quelques sociétés détruites, sur lesquels nous reposons tranquillement, de même que, dans mille ans peut-être, — c'est beaucoup pour l'humanité, — d'autres hommes reposeront tranquillement sur les restes de notre société détruite.

O homme! regarde : tu ne touches la terre que par la partie la plus reculée de toi-même, tu l'effleures, pour ainsi dire, en passant, et tu voudrais y enfouir ton cœur!... Elle est belle, sans doute, et les fruits qui sortent de son sein sont délicieux. Eh! que sera donc pour toi la possession de celui qui, d'une seule parole, l'a jetée, comme en se jouant, dans l'espace?...

Une troisième plaie que je signalerai encore comme la source d'un nombre infini de maux, c'est l'ambition. La société est l'image de la famille. Comme dans la famille il y en a qui commandent et d'autres qui obéissent, il en est ainsi dans la société. Un roi et des sujets, ou, si vous l'aimez mieux, un père et des enfants, et, entre ces deux termes extrêmes, une infinité de moyens termes qui impriment aux inférieurs la direction sage et forte donnée par les supérieurs, et qui font remonter vers les supérieurs le tribut de reconnaissance que leur paient en échange les inférieurs, voilà l'essence de toute société. La société générale se divise en une infinité de fractions plus ou moins considérables, qui sont autant de sociétés véritables, et qui elles-mêmes se subdivisent à leur tour, et ce que nous avons dit être l'essence de toute société se trouve par conséquent dans chacune de

ces sociétés particulières. Cette gradation de pouvoir n'est pas seulement utile, elle est nécessaire ; et si elle pouvait être retranchée, vous verriez aussitôt la société se dissoudre. Mais, comme il n'y a rien de si avantageux que la misérable nature de l'homme ne tourne à sa perdition, voici ce qui arrive : chacun de nous fait partie de la société dans laquelle il est né, et il appartient encore à plusieurs de ces sociétés particulières dont se compose la société générale. Or, à peine l'homme a-t-il pris rang dans ces sociétés, qu'une voix lui crie : Sois le premier ! Ses parents, ses amis, tous ceux qui lui portent quelque intérêt, font, à chaque instant, retentir à ses oreilles ce cri poussé d'abord par son amour-propre : Sois le premier ! Et ce cri irrite de plus en plus son ambition, l'une des plus terribles passions qui se trouvent au cœur de l'homme.

La raison commence à peine à se développer en lui, et déjà il fréquente ces écoles publiques où l'enfance et la jeunesse se livrent avec ardeur à l'étude des beaux-arts. Sois le premier ! lui crie-t-on aussitôt. Et son cœur novice dévore avidement le poison qui le ronge quelquefois jusqu'à la fin. L'élève cherche donc tous les moyens de s'élever aux premières places. Ses condisciples, ses amis, deviennent aussitôt ses concurrents, ses ennemis ; et cette rivalité haineuse ne s'éteint souvent qu'à la mort. L'enfant a grandi : c'est un homme. Aiguillonné par la gloire de ses premiers triomphes ou par la honte de ses défaites, il s'élance avec ardeur

dans la carrière qui s'ouvre devant lui. Sois le premier! lui crie-t-on encore de toutes parts; et ce cri n'est que trop bien entendu. Il s'est exalté, il s'irrite. De quelque côté qu'il se tourne, il rencontre des concurrents nombreux et puissants; et il cherche à les renverser, à les fouler aux pieds. Cela s'appelle une noble émulation; et ce n'est la plupart du temps qu'une funeste rivalité.

Malheur à la société où l'ambition est trop fortement irritée! tous les membres dont elle se compose voudront s'élever aux premières places, et quelques-uns y parviendront. Sortis souvent des derniers rangs, on les voit s'élever avec une rapidité extraordinaire; rien ne peut s'opposer à leur avancement; si quelque obstacle se rencontre, ils le renversent; quand ils sont aux premiers rangs de leur société, pour se grandir encore, ils s'efforcent de grandir la société qu'ils dominent; et ils l'élèvent comme ils se sont élevés eux-mêmes, c'est-à-dire sur les ruines de tout ce qui aspire à la supériorité. Ainsi, cette société vivra dans une agitation continuelle; et parce que toute agitation violente n'est pas durable, elle ne tardera pas à périr ou à revenir à une vie nouvelle, après avoir passé par des crises terribles.

Un ministre de l'instruction publique, placé, par sa charge, à la tête de la jeunesse française, disait, il y a quelques années, à la distribution des prix du grand concours: Aucune place n'est interdite à votre ambition. Ce que disait Alexandre mourant à ses généraux, qui le priaient de désigner son successeur, nous vous le

disons à tous : « Au plus digne ! » C'est là sans doute une belle parole, mais je ne sais si, vu les mauvaises dispositions du cœur, elle ne devient pas souvent plus funeste que salutaire. Puisque l'exemple d'Alexandre a été cité, voyons ce qui arriva dès qu'il eut fermé les yeux : chacun de ses généraux prétendit à la première place ; ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres ; de cette puissance incompréhensible fondée par le génie ambitieux du grand conquérant, bientôt il ne resta plus rien que le glorieux mais triste souvenir.

Quoi donc ! est-il défendu d'aspirer aux premières places ? Non, pourvu que nous n'oubliions jamais les paroles de Jésus à ce sujet. Il s'était élevé une contestation entre ses disciples pour savoir quel serait le premier parmi eux. Ce conquérant des âmes les appela à lui, et il leur fit cette réponse, bien supérieure à celle d'Alexandre : « Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands exercent sur elles leur pouvoir ; il n'en sera point ainsi parmi vous : que celui qui voudra être le plus grand soit votre serviteur ; que celui qui voudra être le premier soit votre esclave. » Comprenez-vous la profondeur de ces paroles, vous qui êtes placés au-dessus de vos frères ? Voulez-vous ne point exciter leur envie ? Que votre grandeur soit un esclavage, et votre puissance une immolation.

CHAPITRE III.

État de la société avant Jésus-Christ.

Actuellement, demandons à l'histoire la confirmation de l'idée fondamentale que nous venons de développer, qui est que la société, nécessaire au bonheur, à l'existence même de l'homme, est souvent pour lui, abandonné à ses seules ressources, une cause d'infortune et de ruine.

Si nous considérons le genre humain dans son ensemble, nous le voyons sortir d'une source empoisonnée et se répandre de tous côtés comme un torrent qui ravage la terre, au lieu de la féconder et de l'embellir. Il n'y a encore que quelques hommes en ce monde, et déjà l'un d'eux a plongé sa main dans le sein de son frère. La terre n'est, pour ainsi dire, qu'une solitude, tant le

nombre de ses habitants est peu considérable, relativement à son immensité; cependant nous voyons les hommes trop à l'étroit, vu leur aveugle ambition, se précipiter avec acharnement les uns contre les autres, se dépouiller, se charger de chaînes, se détruire. Quoique la mort ait été appelée sur la terre par le péché, quoique ses coups aient été rendus de plus en plus fréquents par la perversité toujours croissante des hommes, ils se multiplient pourtant avec une rapidité extraordinaire; plus ils se multiplient, et plus ils se concentrent. Leur faiblesse, les besoins nombreux qui les assiégent, l'impérieuse voix de la nature qui les appelle à vivre en société, tout contribue à les réunir. Mais, hélas! plus ils se rapprochent, et plus ils se corrompent. Il n'y a que quelques siècles que l'homme est sur la terre, et déjà il est parvenu à ce point d'aveuglement, de perversité et de misère, que Dieu se repent de l'avoir créé, et veut le perdre par un déluge universel. Poussés par le souffle de la colère céleste, les flots de la mer franchissent impétueusement la barrière que, jusqu'ici, une puissance surhumaine leur avait ordonné de respecter, et, en peu de temps, ils ont entièrement bouleversé la terre coupable. Nous trouvons, de tous côtés, des preuves irrécusables de cette catastrophe, dont le souvenir a été d'ailleurs apporté jusqu'à nous par la tradition des peuples.

Un seul homme fut miraculeusement préservé avec les siens de la destruction générale: Noé avait trouvé grâce

devant Dieu à cause de sa justice; cependant il y avait en lui le germe du mal, et bientôt la terre fut chargée d'habitants, et plus encore de crimes et de calamités; je ne sais même si la perversité humaine ne devint pas plus grande qu'avant le déluge. Dieu, irrité des crimes de la terre, l'abandonne à elle-même, et quelquefois la punit. Il avait promis d'épargner désormais le genre humain; cependant, que de châtiments encore! et qu'ils sont terribles, les coups que sa main ne cesse de frapper pour rappeler à lui l'homme coupable! Tantôt le feu du ciel dévore les malheureux enfants d'Adam; tantôt la terre, comme frappée de malédiction, semble ne pouvoir plus nourrir ses habitants; ou bien, impatiente de soutenir un pareil fardeau, elle s'agite, elle s'entr'ouvre et les engloutit. Tantôt il sort des abîmes de la colère céleste je ne sais quel poison caché qui, dans un instant, dessèche la vie. Quelquefois les individus, les peuples s'arment les uns contre les autres, et, conduits sans le savoir par la main de la justice divine, ils s'infligent à eux-mêmes les châtiments qu'ils ont mérités. Il y a des lieux où les hommes se réunissent en plus grande quantité; et, là aussi, il se commet beaucoup plus de crimes; là, il y a plus de misères et de calamités. Babylone, Ninive, Sardes, Sidon, Tyr, Thèbes, Athènes, Carthage, Jérusalem, que les hommes appellent la sainte, quels noms dans l'histoire! et sur le globe, quelles taches! Quand la main de l'homme, fouillant aux lieux où furent ces villes, vient à découvrir quelques débris, on les regarde

avec étonnement. Si les larmes répandues, le sang versé ; si la corruption, si les crimes de tout genre laissaient aussi des vestiges, l'homme, en les découvrant, reculerait épouvanté.

Pour ne pas nous enfoncer trop avant dans les ténèbres de l'antiquité, nous dirons que quatre nations se font surtout remarquer dans l'histoire : l'Égypte, par sa sagesse ; la Grèce, par sa liberté ; Rome, par sa puissance ; la Judée, par sa religion. Or, sans nous laisser tromper par les apparences, si nous soulevons hardiment le manteau de leur gloire et si nous les considérons dans leur honteuse nudité, il nous sera facile de comprendre ce qu'elles ont été.

La réputation de sagesse que l'Égypte s'était acquise ne fut pas sans fondement. C'est en Égypte que le législateur des Juifs fut formé dans les sciences humaines, avant de l'être, par l'Esprit saint, dans la science divine. C'est là que les plus sages des Grecs, Solon, Thalès, Pythagore, Eudoxe, Platon, étaient venus s'instruire des traditions religieuses, ainsi que Plutarque nous l'apprend. Mais, hélas! la vérité n'y était connue que d'un petit nombre de sages, la plupart renfermés dans le temple ; et le reste de la nation était le jouet d'un stupide aveuglement. Le crocodile, l'ibis, le singe, le chien, le chat, les animaux les plus ridicules et les plus sauvages étaient devenus l'objet de leur culte. On rapporte qu'étant sur le point d'engager le combat, et ayant vu, à la tête de l'ennemi, des animaux qu'ils regardaient comme sa-

crés, ils aimèrent mieux renoncer à la victoire que de s'exposer à blesser leurs dieux. Qui se serait imaginé que, parmi les hommes, le chat dût trouver des martyrs? Personne n'ignore la vénération particulière qu'ils avaient pour le bœuf Apis et le culte qu'ils lui rendaient. Les objets inanimés recevaient aussi leurs adorations; et, comme le dit spirituellement un poëte latin, cette pieuse nation avait le bonheur de voir ses divinités croître dans ses jardins. De pareilles absurdités devaient nécessairement passer des croyances dans les actions et dégénérer en cruauté. C'était un crime de couper un légume, d'égorger un chevreau, et il était permis de se nourrir de chair humaine! On ne saurait trop louer le respect des Égyptiens pour les traditions et pour tout ce qui tenait à l'antiquité, leur vénération pour les morts, qui les porta à immortaliser des cadavres, si je puis m'exprimer ainsi. Ce que nous devons admirer encore, c'est l'habitude où ils étaient de faire subir un jugement sévère aux rois avant de leur accorder les honneurs de la sépulture. Ces rois, cependant, ne s'élevèrent pas à une trop haute sagesse. La crainte des jugements de Dieu est souvent une digue impuissante contre l'entraînement des passions; que fera le jugement de l'homme porté sur un peu de poussière?

De tous ceux qui ont régné en Égypte, le plus célèbre est Sésostris. Maître de toute l'Égypte, il ne sentit point son ambition satisfaite. Il dompta les Éthiopiens et les Troglodytes; il s'empara de la Phénicie, de l'île de

Chypre et de plusieurs des Cyclades; il envahit et pilla l'Asie jusqu'au delà du Gange. Bientôt il tourna ses armes contre les Scythes et les Thraces. Dans l'enivrement de ses victoires, il s'oublia jusqu'à faire traîner son char par les rois qu'il avait vaincus. O justice! Dieu permit que les chefs des peuples fussent abaissés à la condition des bêtes par le plus renommé de tous les rois de cette nation, qui n'avait pas rougi d'élever des bêtes à la condition de dieux. Chargé de gloire et d'ennui, Sésostris prit la vie en dégoût; et bientôt celui qui avait ôté l'existence à tant de malheureux se l'ôta à lui-même. Tel fut le grand Sésostris. Apprenons de lui à connaître les autres. Aux yeux de la plupart de leurs rois, les Égyptiens étaient des esclaves dont l'inaction était redoutable, et qu'il fallait appliquer à des travaux gigantesques. De là ces immenses labyrinthes, ces pyramides colossales; de là ces obélisques que la vanité enlève aujourd'hui, à grands frais, des lieux où la vanité croyait les avoir établis pour toujours. Les peuples voient avec étonnement passer au milieu d'eux ces muets témoins de ce qui fut autrefois, sans pouvoir en obtenir aucun renseignement certain, pas même sur leur destination.

Que d'hommes ont vécu et sont morts profondément aveugles dans cette Égypte que nous appelons la terre des sciences et de la sagesse!

Actuellement, considérons la Grèce. On n'y parle que de liberté, et j'y vois partout l'esclavage : esclavage sous

le toit domestique, esclavage dans la cité, esclavage dans la nation entière.

O Grec inconséquent et volage! tu m'assures que l'attentat à la liberté est le plus grand de tous, et si j'entre dans ta maison, je la vois remplie d'esclaves. Puisque la liberté est le premier des biens, le seul dont l'homme ne puisse se passer, pourquoi donc en avoir dépouillé tant de malheureux que je vois enchaînés à ta liberté? Mais ce n'est pas assez d'acheter et de vendre l'homme, de l'échanger contre de vils animaux, tu ne fais aucune difficulté de l'égorger, de le dégrader, pour mieux assouvir tes passions. — Ce ne sont pas des Grecs, as-tu dit. — En sont-ils moins des hommes? D'ailleurs ta femme, tes enfants, ne sont-ils pas privés de cette douce liberté que tu voudrais t'arroger exclusivement. Cette autorité absolue, ce droit de vie et de mort que je te vois exercer dans ta maison, n'est-ce pas le droit du plus fort? et le droit du plus fort, n'est-ce pas la tyrannie? Mais toi-même, es-tu libre véritablement? Tu le dis, tu te l'imagines peut-être, et il n'en est rien. Esclave de tes passions dans ta maison, tu es, dans la cité, l'esclave des passions de tous tes concitoyens.

Le gouvernement de la cité change de forme à chaque instant; mais, dans l'inconstance perpétuelle de ses institutions, tu ne fais que changer de joug et traverser en tous sens la tyrannie, tantôt asservi à un seul, tantôt asservi à une multitude de petits tyrans, dont chacun apporte au pouvoir la somme de sa cruauté. Des com-

plots, des séditions, des massacres, voilà l'occupation ordinaire des villes de la Grèce. Chaque ville est divisée en plusieurs factions qui se soulèvent au souffle des passions, comme les flots de la mer au souffle de la tempête. Chaque parti triomphe et succombe tour à tour, et l'exil est la plus douce condition que puissent attendre les vaincus. En vain tu aurais rendu les plus grands services à tes concitoyens, en vain tu aurais toujours suivi le parti de la justice et de l'honneur, ne te crois pas pour cela à l'abri du danger. Après avoir vaincu les Perses à Marathon et repoussé les chaînes que ces barbares apportaient à la Grèce, Miltiade mourut en prison, chargé de chaînes par ses concitoyens. Thémistocle, qui avait eu la même gloire, fut également condamné; et, plus malheureux encore que ce dernier, sous un rapport, il mourut loin de sa patrie. Aristide, qui avait sauvé ses concitoyens et qui les avait sagement gouvernés, fut envoyé en exil, parce que les Athéniens s'ennuyaient de l'entendre appeler le Juste.

La cité du moins sera-t-elle glorieuse et libre, tandis que ses enfants s'immolent à son bonheur? Une haine furieuse soulève les villes contre les villes, les États contre les États. Aujourd'hui, c'est Sparte qui triomphe, favorisée par la fortune, par le génie de ses généraux et le courage de ses soldats. Après avoir foulé aux pieds sa rivale abattue, et l'avoir, en tous sens, chargée de chaînes, elle va se reposer dans sa gloire. Athènes, longtemps humiliée, se relève peu à peu, et, remplie de

force et de courage, elle va bientôt imposer à presque toutes les villes de la Grèce les chaînes dont elle fut chargée elle-même. Chaque ville triomphe tour à tour, et la ville vaincue porte la peine de sa défaite présente et de ses anciens triomphes. Lisez l'histoire de cette nation célèbre, lisez la vie de tous les hommes illustres qu'elle a produits, et vous verrez si notre peinture a été fidèle.

La Grèce n'a pas même la consolation de conserver toujours intacte son indépendance nationale. Deux fois les Perses se sont précipités sur elle avec des forces immenses. Elle les a repoussés avec gloire ; mais ce ne fut pas sans un épuisement profond. Un ennemi plus redoutable se prépare : c'est l'indomptable armée des Macédoniens. Dans toute la Grèce, à Athènes surtout, il se fait de grands mouvements. Le bruit des orateurs, l'agitation de la multitude, empêchent encore d'entendre le cliquetis des fers que l'ennemi apporte à la Grèce. Il approche cependant. Tout cède à ses efforts, et bientôt la main puissante du conquérant impose des chaînes à ce peuple bavard.

Oh ! que d'hommes ont vécu et sont morts esclaves dans cette Grèce que nous appelons la terre de la liberté !

Avant de considérer ce que fut en réalité la force du peuple romain, voyons d'abord quel usage il en fit.

Le citoyen avait droit de vie et de mort sur ses enfants, et il usait sans scrupule de ce droit barbare. Au nom de la patrie, il eût immolé sœur, frère, père, mère,

épouse, enfant, tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Horace immole sa sœur coupable d'avoir pleuré un ennemi de Rome. Un sénateur apprend que son fils va rejoindre Catilina; il l'attend. « Ce n'est point, dit-il, pour combattre la patrie que je t'ai engendré, mais pour la défendre! » Et il le livre à la mort. Deux Brutus sont à jamais célèbres dans les fastes de Rome, l'un pour avoir immolé ses enfants à la patrie, et l'autre, son père. Si nous voulons savoir au juste quel cas ce farouche citoyen faisait de la vie d'un homme, rappelons-nous la manière dont il traitait ses esclaves. Il jouait avec eux comme l'enfant avec ces figures de plâtre ou de bois que l'on met entre ses mains pour satisfaire ses caprices. Quand ces malheureux étaient épuisés de fatigue, on les jetait, pour les délasser, dans des souterrains infects, où l'air pénétrait à peine. Dès qu'ils ne pouvaient plus travailler, on les envoyait mourir de faim sur une île du Tibre, ou bien on les jetait tout vivants dans les viviers pour engraisser les murènes. Que dis-je! l'homme était devenu si vil aux yeux de l'homme, qu'on le tuait pour donner plus de vérité aux représentations tragiques, pour égayer les festins, pour passer le temps.

Rome traitait les peuples vaincus comme le citoyen traitait ses esclaves. Elle leur imposait les plus dures conditions, elle les immolait sans raison, pourvu que la voix de ses intérêts ou de sa passion le lui conseillât. Tout le monde sait de quelle manière terminait ses haran-

gues, Caton, le plus juste des Romains, Caton plus juste que les dieux de Rome : *Il faut détruire Carthage !* Et ce qui nous surprendrait davantage encore, si quelque chose pouvait nous surprendre de la part de ce peuple, c'est qu'un pareil vote ait été adopté.

Assurément il y avait dans le peuple romain les éléments d'une force extraordinaire; mais il y avait aussi les éléments d'une grande faiblesse; et si, dès le commencement, les nations voisines ne l'eussent attaqué, si sa propre ambition ne l'eût de bonne heure porté à la conquête, il se serait en peu de temps exterminé lui-même. « La guerre seule, dit un éloquent écrivain, suspendait les dissensions intestines, et la passion du pouvoir cherchant et trouvant au dehors toujours de nouvelles jouissances, Rome subsista pendant que la terre lui fournit des nations à conquérir. Mais l'univers une fois vaincu, chaque Romain prétendit régner sur l'univers, et d'affreuses commotions ébranlèrent l'empire jusque dans ses fondements. Je ne sais quelle haine furieuse, sortant impétueusement du cœur humain et entraînant avec elle tous les crimes, se déborda sur cette nation, condamnée par le Ciel à se punir elle-même. Comme ces criminels qu'on exécute sur le lieu de leur délit, ses armées, conduites par la main de Dieu, allaient au loin subir leur jugement dans les lieux qu'elles dévastèrent, et il n'y eut pas un coin de l'empire où la Providence ne forçât ces farouches adorateurs de la liberté de laisser des monceaux d'ossements, comme des

monuments de la sagesse et de la félicité du peuple-roi.

« Mais ce ne fut pas seulement sur le champ de bataille et dans la fureur des combats que les citoyens tombaient sous le glaive des citoyens : des listes sanglantes, appendues aux portes du sénat, aux murs des temples, annonçaient chaque jour à des milliers de Romains que le vainqueur leur ordonnait de mourir. On vit même, à cette époque épouvantable, les chefs des factions se céder mutuellement la vie d'un ami, d'un parent, d'un frère, et spéculer sur les proscriptions. La soif de l'or se joignant à la soif du pouvoir, on vendait le meurtre, on trafiquait de la mort. Enfin l'empire, fatigué de discordes, vint se reposer dans le sein du despotisme militaire, et quelques monstres dévorèrent tranquillement ce peuple, qui avait dévoré le monde (1). »

Que d'hommes ont vécu et sont morts misérablement chez ce peuple que nous appelons le peuple-roi !

Il semble que, pour faire éclater davantage sa puissance et sa miséricorde, Dieu ait choisi à dessein un peuple inconstant et rebelle. Il le conduit dans le désert, comme une tendre mère conduit son enfant ; il lui donne sa nourriture, il pourvoit à tous ses besoins, et, tandis que la nuée miraculeuse le précède, tandis que le pain céleste tombe pour lui sur la terre, ce peuple au cœur dur s'abandonne aux murmures et à la révolte. Pour lui, Dieu promulgue sa loi au haut du Sinaï, il la

(1) Essai sur l'indifférence.

gravé sur deux tables de pierre, et, placé au pied de la montagne, le peuple se prosterne devant le veau d'or. Gouverné par des juges, puis par des rois, il oublie à chaque instant le Dieu qui sans cesse a la main levée sur lui pour le récompenser ou le punir. Bientôt la force est rendue à ceux qu'il a si facilement vaincus; aux guerres du dehors viennent se joindre les dissensions intestines; ce pauvre aveugle se tourne contre lui-même; il se déchire de ses propres mains. L'immoralité est sur le trône; le manteau royal est taché de sang; l'impiété est dans le lieu saint; une voix qui n'a rien de mortel vient de se faire entendre; c'est la voix du prophète. Tantôt avec une inexprimable douceur il invite Jérusalem à revenir au Seigneur son Dieu; mais ces tendres accents ne font aucune impression sur un cœur endurci; puis, tout à coup, changeant de langage et révélant la colère du Seigneur : « Vos prophètes seront dévorés par le glaive et la faim; les peuples à qui ils s'adressent, frappés aussi par la faim et le glaive, seront étendus dans les rues de Jérusalem; et personne ne leur donnera la sépulture... Comment donc est devenue déserte la cité pleine de peuple, la reine des nations? les pierres du sanctuaire ont été traînées dans la boue. » Ces lugubres prophéties irritent Jérusalem, au lieu de la rappeler à son Dieu; elle persécute les prophètes qui lui sont envoyés, et, comme la mort seule peut arrêter en eux l'impulsion de l'esprit qui les anime, elle les livre impitoyablement à la mort. Pressé de tous

côtés par ses ennemis, sans guide pour l'éclairer et le défendre, le peuple est abattu, foulé aux pieds, et tout son corps n'est qu'une plaie. Dieu lui-même veut le presser sous ses ailes, pour le ranimer, pour le défendre contre les traits ennemis, et l'ingrat se refuse à cet excès d'amour.

Plusieurs fois ce peuple coupable a été chargé de chaînes et traîné honteusement en captivité. Peu après, tournant vers le ciel un regard suppliant, il revenait à Jérusalem; mais, chargé des dons de Dieu et sentant encore le poids de ses vengeances, il retombait dans ses mêmes fautes, que les mêmes châtiments suivaient aussitôt. A la fin, ce n'est plus seulement un prophète que Dieu envoie à son peuple, c'est son propre Fils, et ce Fils est traité comme l'ont été les prophètes. Il fut cruellement persécuté, condamné, mis à mort. Dès ce moment, la colère de Dieu déborda sans retenue sur la Judée. Les Romains, chargés d'exécuter la sentence de mort prononcée contre le peuple déicide, sont appelés. Ils s'avancent, ils entourent Jérusalem et la pressent de toutes parts. Les Juifs entendent le sifflement de la flèche redoutable qui déjà fend les airs et va les atteindre. Ils se lèvent, ils s'agitent; ils auraient pu fuir, mais ils ne l'ont pas fait; on dirait qu'une main puissante les retient, pour qu'ils subissent leur condamnation au lieu même où le crime fut consommé. Le siége est poussé avec ardeur; le fer, le feu, la famine, la peste, tous les moyens de destruction agissent à la fois contre Jérusa-

lem. Remparts, maisons, temple, femmes, vieillards, enfants, tout est dévoré dans cette ville autrefois si florissante. Jamais désolation si grande ne s'était vue depuis le déluge, et ne se verra, sans doute, jusqu'au jour de la destruction du monde entier; qu'on en juge par un seul trait: Il y eut des mères qui dévorèrent leurs enfants!... Ceux qui échappèrent à la destruction furent chargés de chaînes et traînés en captivité; leurs descendants infortunés sont encore au milieu de nous. Partout repoussés et méprisés, ils se pressent partout, ils résistent à l'opprobre, aux persécutions de tout genre; errants et vagabonds comme Caïn, à cause du sang qui a été versé, ils osent à peine relever leurs fronts que la foudre a frappés.

Oh! que d'hommes ont vécu coupables et malheureux chez ce peuple que nous appelons le peuple de Dieu!



CHAPITRE IV.

Jésus a racheté la société en même temps que les individus.

Comme nous le voyons dans l'histoire, et plus particulièrement dans l'histoire du peuple juif, la parole divine frappa mille fois l'oreille de l'homme, sans conserver sur la terre la vérité et la vertu. Cependant le Verbe de Dieu s'est fait chair; il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire; c'était la gloire du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité.

Il est encore incliné dans la crèche qui lui servit de berceau, et déjà les bergers et les mages, c'est-à-dire des hommes placés aux deux extrémités de l'échelle sociale, se sont prosternés devant lui. C'est un enfant, cependant il étonne les docteurs par la profondeur de ses questions et par la sagesse de ses réponses. Après s'être préparé dans la retraite à l'importante mission

qu'il est venu remplir, il paraît enfin au milieu des hommes, annonçant la vérité et pratiquant la vertu. Quel langage! et comme il est supérieur au langage ordinaire des hommes! Quelle simplicité touchante! Quelle incompréhensible sublimité! Quelle force et quelle irrésistible douceur! Il y a plus de dix-huit siècles que les paroles recueillies dans l'Évangile sont sorties de sa bouche; vous les avez souvent entendues: sont-elles une seule fois répétées devant vous sans que vous sentiez quelque chose de divin qui va au cœur et qui vous subjugue? Quelles actions! et combien elles sont supérieures aux actions des autres hommes! Quelle affabilité et quelle grandeur! quelle douceur et quelle fermeté! Oh! combien tous ceux que nous appelons les grands, les sages de la terre me paraissent petits, si je les compare au Fils de Marie! Il est en rapport avec les enfants et les vieillards, avec les ignorants et les savants, avec les pauvres et les riches, et il attire à lui tous les cœurs, excepté les cœurs orgueilleux, que son humilité repousse. Il passe successivement par les conditions diverses dans lesquelles l'homme peut se trouver ici-bas. Il est tantôt dans l'abondance, tantôt dans le dénûment absolu de toutes choses, tantôt dans l'élévation, tantôt dans l'abaissement. De Jérusalem, où il est exalté par le triomphe, il se rend au village de Gethsémani, où son âme est triste jusqu'à la mort, et partout il conserve un calme parfait. Non, ce n'est point là l'homme tel que nous le connaissons. C'est véritablement le Fils de Dieu, et si

j'avais quelque doute sur sa nature, ce ne serait que sur sa nature humaine. Cependant, sa carrière est terminée; assez longtemps il a donné aux hommes l'exemple de toutes les vertus, il n'a plus qu'une épreuve, mais c'est la plus terrible de toutes; il est élevé en croix, son sang coule sur la terre, que n'ont pu laver les eaux du déluge, et la terre aussitôt a tressailli.

Jésus n'avait encore appelé qu'un petit nombre d'hommes à la croyance des vérités qu'il était venu annoncer à la terre, à la pratique des vertus dont il avait donné l'exemple. Parmi ses disciples, douze ont été choisis pour continuer sa divine mission. Ce sont des ignorants qui vont instruire les savants, de pauvres pêcheurs qui apportent aux riches les trésors de la grâce, des hommes faibles et sans art qui entreprennent de dompter toutes les puissances de ce monde. Régénérés dans le sang du maître qu'ils ont trahi ou abandonné, ils s'élancent du pied de la croix, sans autres armes que la parole. Chaque pas qu'ils font sur la terre est un pas de géant; ils sont, pendant leur mission, les dépositaires de la puissance divine; et, de tous les prodiges dont Dieu honore leur foi, le plus frappant est la sainteté de leur vie. Les persécutions de tout genre s'élèvent contre eux et contre ceux qu'ils ont convertis, mais les persécutions ne font qu'accélérer les progrès du christianisme naissant. Chaque prédicateur de ces temps héroïques est à une nation entière ce qu'un prédicateur est aujourd'hui à un individu. Les hommes, les peuples

accourent en foule au baptême, et quelquefois au martyre... O merveille! le sang des martyrs est une semence de chrétiens, suivant l'énergique expression de Tertullien : plus les chrétiens sont persécutés, mis à mort, plus ils sont nombreux. L'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Ces successeurs du Christ, ces hommes que nous pouvons sans blasphème appeler divins, puisqu'ils étaient la reproduction de leur divin maître, les apôtres enfin furent enlevés au monde, après avoir, à l'exemple de Jésus, arrosé la terre de leur sang. D'autres hommes leur succèdent. La grâce est moins abondante en eux et la force moins grande; mais ils suppléent à la force par le nombre, à l'illumination de l'esprit par une étude continuelle. Ils se trouvent partout, répétant les paroles divines de Jésus, reproduisant ses actions saintes. Ainsi, la société que le régénérateur a fondée d'abord en Judée, que les apôtres ont propagée parmi les nations, est établie par toute la terre, et elle s'y conservera jusqu'à la consommation des siècles.

Mais ne voyons-nous pas dans cette société les mêmes plaies qui ont ravagé la société antique? Quelques individus ont été sans doute régénérés dans le Christ. Quant à la société, n'est-elle pas à peu près aujourd'hui ce qu'elle était autrefois? Évidemment, non. Il y a, je le sais, de grands désordres dans la société que nous appelons chrétienne; et cela est facile à expliquer. Aux temps de Jésus et des apôtres, il n'y avait pour ainsi dire que

des saints dans l'Église, parce qu'il n'y avait que de véritables chrétiens. La foi seule, et une foi profonde, les appelait et les retenait au pied de la croix. Il y avait dans cette foi le germe de toutes les vertus; et ce germe divin se développait rapidement, fécondé par la grâce. Bientôt cette société s'est étendue. Elle a embrassé la terre; et le monde entier y est entré avec son aveuglement et ses vices. Dès lors, ce que nous appelons un peuple chrétien n'en est point un véritablement. Il y a en lui l'élément divin et l'élément terrestre. C'est un composé de christianisme et d'idolâtrie. Quand on nous dit: « Pourquoi tant de crimes parmi les chrétiens? » Nous avons le droit de répondre: « Ce n'est point aux chrétiens que s'adressent vos reproches, c'est à leurs ennemis. Qu'est-ce en effet qu'un voleur, un homicide, un calomniateur? Ce sont des hommes qui, par leurs paroles ou par leurs actions, ont rejeté quelques-uns des préceptes de Jésus, et qui, dès lors, ne peuvent plus être comptés au nombre de ses disciples. »

Cependant la société présente est infiniment supérieure à la société païenne. Tous ont aujourd'hui des moyens surabondants de s'élever à la perfection; et, si plusieurs les négligent ou en abusent, quelques-uns du moins en profitent. Savez-vous qu'il n'y a pas de ville, pas de hameau si petit, où vous ne trouviez des hommes qui marchent avec courage et succès sur les traces du réparateur de la société? Entrez dans un hôpital, et voyez cette humble servante du Seigneur occupée à soigner ses mem-

bres souffrants! Enfoncez-vous dans les lieux déserts, et voyez cette pauvre bergère qui ne sait que dire son rosaire et garder son troupeau! Considérez-les attentivement, écoutez leurs paroles, suivez leurs moindres mouvements; que votre regard scrutateur pénètre, s'il est possible, jusqu'au plus secret de leurs pensées: quelle perfection! Elles n'ont fait d'étude qu'au pied de la croix, elles n'ont eu d'inspiration que la grâce; et cependant je ne vois rien qui leur soit comparable parmi les savants et les sages de l'antiquité. Socrate, Caton, grands noms, si vous le voulez: ils ont rempli le monde. Mais, hélas! airain sonnant, cymbale retentissante, comme parle l'Apôtre. L'un, par faiblesse, immole, au moment suprême, un coq à Esculape; l'autre se donne lui-même la mort, impatient du triomphe de son ennemi. Et ces faibles jeunes filles, formées par le christianisme, braveront tous les supplices plutôt que de renoncer à la sainteté de leurs croyances; elles endureront avec une invincible patience les douleurs qui brisent le corps, et les douleurs plus profondes encore qui brisent l'âme.

Il y a donc, dans notre société, beaucoup plus de vertu qu'on ne se l'imagine communément. Le vice y est remarqué, parce qu'il y est plus extraordinaire: c'est une tache sur un voile d'une éclatante blancheur.

La vertu y est moins remarquée, parce qu'elle est une conséquence nécessaire de la loi chrétienne: elle est là comme le fruit sur son arbre. Et puis, elle se cache souvent sous le voile de l'humilité. Car telle est sa pu-

reté, que l'air du monde pourrait la corrompre, et son regard la ternir. Cette vertu, pour être cachée, n'en existe pas moins; et c'est ce que nous avons appelé l'élément divin de notre société. Plus cet élément abonde, plus la société est parfaite et heureuse. Mais, qu'on le remarque bien, de tous les peuples convertis au christianisme, il n'y en a pas de si dégénéré où cet élément ne se trouve et ne fasse sentir encore son heureuse influence. Des écrivains qui n'ont pas su reconnaître tous les bienfaits que nous devons à la religion ont cependant reconnu, comme nous, cette consolante vérité.

« La religion rend les princes moins timides, dit Montesquieu, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur les sujets, et les sujets sur le prince. Chose remarquable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

« Que, d'un côté, l'on se mette devant les yeux les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, et de l'autre, la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs : Timur et Gengis-Khan qui ont dévasté l'Asie; et nous verrons que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement, un certain droit politique, et dans la guerre, un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait encore reconnaître (1). »

(1) Esprit des lois.

Le témoignage de Rousseau n'est pas moins remarquable :

« Nos gouvernements modernes, dit-il, doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes. Il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires. Cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car, partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée : les cruautés des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile ! que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques (1) ! »

Tel est le témoignage à peu près unanime de tous les publicistes, de ceux mêmes qui non-seulement n'ont pas toujours su reconnaître la supériorité de notre religion, mais qui l'ont combattue quelquefois avec acharnement. Cherchons-en la raison dans le fond même des choses, et, après avoir raconté en peu de mots l'établissement de la société chrétienne et son extension sur la terre, hâtons-nous d'expliquer comment furent guéries les plaies de la société antique.

Nous avons dit que ces plaies étaient nombreuses et profondément enracinées. Nous en avons même signalé quelques-unes : l'aveuglement, l'attachement excessif à

(1) Émile.

la terre, l'ambition. Suivons ici le même ordre, et montrons que le restaurateur de la société a fait succéder la vérité à l'erreur, l'abnégation à l'attachement terrestre, le sacrifice de soi-même à l'ambition.

Avant la naissance de Jésus, un voile épais enveloppait le monde. Ce soleil de justice se lève, après une longue attente, sur la terre froide et ténébreuse, et la nuit de l'erreur fut peu à peu dissipée. L'unité d'un Dieu, une Providence attentive à nos besoins, le ver éternellement rongeur que le vice dépose dès cette vie dans notre âme, les délices du ciel, les consolations inséparables de la vertu, même dans cette vallée de larmes...; ces vérités capitales, qui font l'inébranlable fondement d'une société heureuse, sont annoncées désormais à tous les peuples de la terre. Au temps du paganisme, ces utiles et consolantes vérités n'étaient pas entièrement inconnues, mais elles restaient cachées dans les temples, dans les écoles, dans les livres. Le prêtre les répétait à l'oreille du prêtre, le philosophe à l'oreille du philosophe, et le pauvre peuple les ignorait, lui dont l'âme n'est qu'aveuglement et souffrance. Le Christ est immolé, le voile du temple se déchire, et, du fond de son impénétrable sanctuaire, la Vérité infinie se découvre à tous les regards. Dès lors la face du monde moral a été renouvelée : le soleil des intelligences a lui au milieu des ténèbres, il les a pénétrées de toutes parts, et ses rayons bienfaisants ont porté la lumière et la vie au fond de la vallée comme au sommet de la montagne.

Voyez-vous, dans cette modeste église de campagne, un pauvre petit enfant qui vient de se prosterner devant Dieu avec les apparences de la foi la plus vive et de la plus tendre piété? Approchez-vous de lui, et écoutez la prière que murmurent ses lèvres innocentes : avez-vous jamais rien lu de semblable dans les livres les plus renommés de la philosophie antique? Personne encore ne lui a parlé de Dieu, si ce n'est sa pieuse mère et le ministre de Jésus. Interrogez-le cependant sur toutes les vérités morales et religieuses, et il vous répondra de manière à vous confondre, si vous ne connaissiez déjà l'influence des idées chrétiennes sur l'intelligence de l'homme.

Qu'on le remarque bien encore, car ceci est d'une importance extrême : les vérités que la foi grave dans le cœur de tous les hommes ne sont pas seulement des vérités spéculatives, ce sont des vérités pratiques. Je ne vois pas que les philosophes de l'antiquité se soient beaucoup occupés de faire accorder leurs actions avec les vérités qu'ils reconnaissaient et que quelquefois ils enseignaient. Bien penser était pour eux l'essentiel; peu leur importait de bien agir : Socrate meurt idolâtre, après avoir enseigné l'unité de Dieu. Il n'en est point ainsi de Jésus : ce qu'il enseigne, il le pratique et il le fait pratiquer à ses disciples. « Croyez, leur dit-il, et vous serez sauvés! » Il leur dit aussi, après leur avoir expliqué la sublimité de sa morale : « Faites ceci, et vous vivrez! » Cela était nécessaire pour dissiper com-

plétement l'erreur, car la vérité n'est pas entière là où l'erreur est encore dans les actions; et même on peut dire que cet enseignement pratique est le seul à l'usage du peuple, c'est-à-dire de l'immense majorité des hommes. L'absence de cet enseignement aurait suffi pour empêcher les doctrines de la philosophie antique de pénétrer dans les masses. La plupart ne savent pas lire, et, quand ils le sauraient, ils ne peuvent guère avoir un livre en main. La morale qu'ils goûtent le mieux, c'est la morale en action; le livre qu'ils ont toujours sous les yeux et qu'ils comprennent le plus facilement, c'est le livre des bonnes œuvres.

Une des vertus principales que Jésus est venu rappeler à la terre, c'est le détachement des choses terrestres. Un jeune homme est venu le consulter : « Si vous voulez être parfait, dit-il, vendez tout ce que vous possédez, et donnez-le aux pauvres. » Ceux qui le suivent ont renoncé à tout; lui-même n'a pas où reposer sa tête. Cependant si une multitude épuisée de fatigue se presse autour de lui, vous le voyez puiser aussitôt dans les trésors de la divine libéralité. Les apôtres suivent l'exemple de leur maître; le nombre des chrétiens s'accroît de jour en jour, et l'Église commence à développer sa vaste hiérarchie. Comme les apôtres ont organisé l'administration des biens célestes, si je puis m'exprimer de la sorte, ils ont aussi organisé l'administration des biens terrestres : ceux qui se convertissent vendent ce qu'ils possèdent et en apportent le prix aux pieds des apôtres, pour n'avoir

tous qu'une même fortune, comme ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme. Cependant le nombre des fidèles est devenu si considérable et leur antique ferveur a tellement dégénéré, que cet héroïsme de la charité serait désormais impossible. L'Église, inspirée par son chef, laisse à ses enfants l'administration de leurs biens ; mais elle leur rappelle que ce dont ils n'ont pas besoin pour eux-mêmes, ils le doivent à leurs frères indigents, et que, si l'un d'eux périt faute de secours, ils se rendent coupables d'homicide. Et, pour rappeler davantage encore le détachement des choses terrestres, il y a toujours un grand nombre de fidèles qui vivent dans un dénûment complet.

Il ne suffit pas, suivant la doctrine chrétienne, de se détacher de la terre; le fidèle doit encore se détacher de lui-même. Dieu est le centre où doit aboutir et se perdre toute créature humaine; et, après Dieu, c'est le prochain. « Si quelqu'un veut venir après moi, disait Jésus, qu'il se renonce soi-même. » Il disait à ses apôtres : « Vous êtes appelés à éclairer et à sanctifier les peuples. — Vous serez haïs, persécutés, mis à mort. — Le premier parmi vous sera le dernier, et le plus grand sera le serviteur de tous. » Cette belle et salutaire doctrine de l'immolation, Jésus ne se contente pas de l'enseigner, il la pratique. Sa vie est un sacrifice continuel. Du sein de son Père, il descend dans une étable. Il est au milieu des hommes. L'un d'eux vient à lui : « Seigneur, vous pouvez me guérir. — Je le veux, soyez guéri. » Un se-

cond : « Mon serviteur est malade. — J'irai et je le guérirai. » Ainsi se sont passés tous les jours de sa vie, qu'il vint, épuisé de fatigues et de souffrances, terminer sur le Calvaire. Et remarquez l'enseignement profond qui se trouve dans ce drame divin. Il est roi. Eh bien ! son trône est une croix, son sceptre est un roseau, des épines forment sa couronne ; ses sujets le méconnaissent, l'insultent, le torturent dans son corps et dans son âme ; cependant il les bénit, et il verse pour eux jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Mais, s'il en est ainsi, qui donc se chargera du fardeau des grandeurs ?

Écoutez : trois jours après l'immolation du Christ, il ressuscite glorieux. Quarante jours après sa résurrection, il s'élève au ciel par sa propre vertu. Depuis ce temps, sa gloire a rempli le monde ; et, au nom seul de Jésus, tout genou fléchit au ciel, sur la terre, et dans les enfers.



CHAPITRE V.

Comment sont perpétués les bienfaits de Jésus dans la société.

Ce qui a continué jusqu'ici et ce qui continuera jusqu'à la fin des siècles l'action sanctifiante de Jésus dans la société, c'est l'Église catholique, avec sa hiérarchie universelle, indestructible, partout proportionnée aux besoins de l'humanité, arche des âmes, qui les porte toutes au-dessus des flots si dangereux de ce monde, jusqu'à ce qu'elles soient rentrées dans le sein de Dieu.

Quelques ennemis du catholicisme lui ont reproché de ne plus être aujourd'hui ce qu'il était au commencement. Que veulent-ils dire? — Que le catholicisme a varié dans ses dogmes, dans sa morale, dans l'essence de sa constitution? — Rien ne serait moins fondé qu'un tel reproche. — Que sa puissante hiérarchie s'est déve-

loppée? — Rien n'est plus vrai; mais personne ne doit s'en étonner.

Voyez l'homme à quarante ans : vous paraît-il ce qu'il était dans le sein de sa mère? C'est le même cependant. Voyez l'arbre qui élève sa tête dans les airs et qui couvre la terre de ses rameaux : est-il ce qu'il était quand il fut déposé dans le sein de la terre? Voyez tout ce qui sort de la main de Dieu : c'est un germe, quelquefois imperceptible. Il s'accroît peu à peu, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment développé. Il en fut ainsi de l'Église. De peur que ce changement apparent ne fût pour les faibles un sujet de scandale, Jésus nous a prévenus par avance, en prenant le grain de sénevé pour terme de comparaison. Oui, nous ne pouvons le nier, l'Église catholique, répandue aujourd'hui par toute la terre, c'est cet imperceptible grain de sénevé que le Nazaréen a semé il y a plus de dix-huit siècles. Ce grain s'est développé rapidement; il a pénétré profondément dans les entrailles de la terre; il a étendu ses branches dans l'immensité des cieux, et partout l'homme est invité à venir se reposer à son ombre.

Pourquoi d'ailleurs l'Église eût-elle étendu son vaste sein sur toute la terre, quand Dieu ne lui avait encore donné que quelques enfants à abriter et à nourrir? A quoi lui eût servi toute sa force physique, si je puis me servir de cette expression, quand il y avait en elle une puissance morale infinie? la vérité incarnée étant sur la terre, elle suffisait à l'enseignement et à la direction des

fidèles. Jésus quitte la terre, et ses apôtres le remplacent. Formés par un Dieu, inspirés par un Dieu, ces ministres de l'Évangile ont moins besoin de la direction et de la surveillance d'un chef; cependant Pierre commence à exercer sa juridiction. Les apôtres et les disciples des apôtres disparaissent à leur tour, et aussitôt paraît, comme par enchantement, l'Église catholique avec sa vaste hiérarchie, qui en ferait encore la société la plus sage et la plus puissante, lors même qu'elle n'aurait point à compter sur l'assistance divine.

Remarquez, en effet : dans les plus petites villes, au milieu des campagnes, là où se trouvent seulement quelques maisons réunies, l'Église a établi un pasteur qui doit sacrifier au troupeau confié à ses soins ses goûts, son bonheur, sa vie même. Ce pasteur a subi de longues épreuves; jeune encore, il fut séparé du monde et renfermé dans le temple. Là, il s'est formé aux vertus les plus éminentes du christianisme; là, il a prié, médité; là, il a recueilli dans son cœur les paroles divines pour les verser plus tard dans le cœur de ses frères. Avant de sortir de sa retraite, il a passé par tous les rangs inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique. Par le premier ordre, l'Église lui a confié la garde du temple : cette main qui devait tenir un jour les clefs de la Jérusalem céleste a dû commencer par porter les clefs de la Jérusalem terrestre. Comme lecteur, il a fait entendre sa voix timide sous la voûte sacrée, avant de la faire retentir comme prédicateur; comme exorciste, il a appris

que l'homme peut tout contre l'esprit du mal avec le secours de la prière ; comme acolyte, il a porté le flambeau, symbole de la foi qui devait plus tard brûler dans son cœur pour illuminer les fidèles ; comme sous-diacre et surtout comme diacre, il a franchi les marches qui élèvent à l'autel, il a commencé à faire entendre la parole de Dieu. Il est prêtre enfin, et dès ce moment il ne s'appartient plus, il est l'homme de Dieu et du peuple. Il est envoyé partout où l'appellent la gloire de Dieu et le bien de l'humanité Que ce soit dans la solitude des campagnes ou au milieu de ces vastes déserts d'hommes qu'on appelle multitudes, il vole avec le même empressement. Il n'est pas toujours abandonné à ses propres forces. Quelquefois, avec l'humble titre de vicaire, un ami, un frère est auprès de lui pour l'aider à remplir ses fonctions pastorales. La plupart du temps il est seul. Quel est alors son consolateur et son conseil ? Celui qui, tous les jours, descend du ciel à sa voix pour reposer sur l'autel et dans son cœur. Cependant il pourrait errer encore et égarer avec lui quelques fidèles. Aussi combien de garanties nouvelles contre sa fragilité !

Au centre d'une multitude de petites églises est une église plus vaste qui les domine. Là, sur un siége plus élevé que celui des pasteurs inférieurs, se trouve l'évêque, que Dieu n'a placé si haut que pour être le dispensateur de ses dons. Voyez-vous combien d'églises sont unies à celle-ci par les liens de la foi ! voyez-vous

comme, en échange de leur soumission, elle leur communique la lumière qui lui vient de plus haut et toutes les grâces dont Dieu la rend dépositaire! Avant d'avoir été choisi pour occuper dans l'Église cette place élevée, l'évêque s'est distingué, depuis longtemps, des autres membres du clergé par une science profonde et par une éminente sainteté. Il est désigné par tous les suffrages. Lui seul se méconnaît. Il prend la fuite, il se cache, il met en œuvre tous les moyens imaginables pour échapper aux honneurs qui l'attendent. Enfin la volonté de Dieu s'est clairement manifestée, et il est obligé de se soumettre. Le voyez-vous s'avancer au milieu des fidèles: sa tête est inclinée, comme courbée déjà sous le fardeau sacré. L'excès des sollicitudes a de bonne heure ridé son visage. Il marche à l'autel, tenant en main ce bâton pastoral qui lui a été donné pour repousser l'ennemi. Quels sont donc ces religieux vieillards qui entourent avec lui le trône de l'Agneau? Ce sont les anciens des prêtres. Incapables désormais de combattre dans la plaine, ils se sont retirés sur la montagne, et là ils élèvent leurs mains vers le ciel, tandis que leurs frères, plus jeunes, assurent le triomphe du peuple de Dieu. Ils ont connu toutes les difficultés du ministère sacerdotal, et ils apportent à l'évêque le fruit de leur expérience. Parmi ces vieillards, vous avez remarqué quelques jeunes prêtres: ce sont des hommes qui, en peu de temps, ont parcouru une longue carrière. L'union de la science et de la vertu dans un homme, n'est-ce pas

pour lui une vieillesse, et la plus respectable de toutes? Mieux que la vieillesse ordinaire, la science nous a fait vivre dans le passé; mieux que la vieillesse ordinaire, la vertu nous détache des sens et nous rapproche de Dieu.

Vous venez de contempler l'église métropolitaine. Élevez encore les yeux et voyez: cette église, qui s'appelle église-mère, et qui l'est relativement à un grand nombre d'autres, devient elle-même une partie presque imperceptible par rapport à une unité plus considérable; je veux dire l'union des fidèles, la société catholique répandue par toute la terre. Le chef de cette société, c'est le souverain pontife que le maitre a chargé de paitre ses agneaux et ses brebis. Il a été élu par les plus expérimentés, les plus saints d'entre les prêtres, les princes de l'Église rassemblés de toutes les parties de la terre; il a dû passer par toutes les fonctions du sacerdoce chrétien. Il est ordinairement à cet âge où l'âme, se dépouillant des sens, semble se mettre en contact plus immédiat avec la Divinité. Cependant, de peur que la passion n'ait encore quelque prise sur cette âme longuement éprouvée, il est toujours entouré du sénat chrétien qui l'a élu et qui l'assiste de ses conseils et de ses prières.

Parlerai-je ici de ces conciles où se traitent les questions les plus importantes concernant la religion et l'humanité? Tantôt c'est une partie de l'Église qui s'est assemblée pour des intérêts secondaires; tantôt c'est l'Église

entière qui éclaircit une de ces questions vitales qui remuent le monde. Souverain pontife qui commande, évêques qui jugent, prêtres qui apportent aussi au foyer commun leur tribut de lumière, fidèles qui écoutent, le Catholicisme est là tout entier. Quel spectacle imposant! que de majesté et de force ! Et le courageux missionnaire, qui n'a de place nulle part, mais que je retrouve partout, n'appartient-il pas lui-même à la hiérarchie catholique? C'est la sentinelle avancée du camp d'Israël; placé hors des rangs et l'œil fixé sur ses chefs, il est toujours prêt à voler au plus fort du danger pour la gloire et les intérêts de la céleste Jérusalem. Parlerai-je de ces communautés de tout genre dont les constitutions antiques ont encore la force qu'elles ont eue dès le commencement, et sont un objet d'admiration non-seulement pour le fidèle, mais encore pour le philosophe et le politique qui ne les considèrent même qu'au point de vue de l'humanité?

Reprenons et développons ce que nous venons d'indiquer sommairement ; car la hiérarchie catholique, semblable en cela à la divinité elle-même, dont elle est une des œuvres les plus admirables, confond d'étonnement celui qui veut l'embrasser dans son ensemble, et ne saurait être bien étudiée que dans ses parties.

Vu le rapprochement qui existe entre les parties dont se compose ce vaste ensemble, nous nous trouverons souvent dans la nécessité ou d'omettre d'utiles dévelop-

pements, ou de répéter, sous une autre forme, ce que nous aurons dit déjà précédemment. Nous en prévenons le lecteur, qui pourra le remarquer lui-même facilement.



CHAPITRE VI.

Le prêtre au village.

Une des plus touchantes figures de notre civilisation chrétienne, c'est l'humble curé de campagne. Il vit et meurt inconnu. Jamais on ne le voit parvenir à cette immortalité que le monde donne. Peu répété pendant sa vie, son nom ne l'est plus du tout après sa mort. Cependant le nom commun de curé sous lequel se cache son nom propre, ce nom éveille dans tous les cœurs des sentiments d'estime et de bienveillance. Ce type du bon pasteur avec lequel se confond ordinairement son image se trouve dans toutes les imaginations. Il n'y a point de sculpteur qui ne lui ait élevé une statue, pas de peintre qui pour lui n'ait broyé ses plus expressives couleurs, pas de poëte qui n'ait brûlé devant lui quelques grains d'encens. Qui n'a lu mille fois, qui n'a gravé

dans sa mémoire, dès sa plus tendre enfance, ces beaux vers de Delille :

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux ;
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année;
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quel obscur indigent échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

Lors de sa défection du catholicisme, qui avait fait sa gloire, le plus fécond et le plus brillant de nos poëtes n'a point oublié le curé de campagne; il l'a même choisi pour sujet de son poëme. Avec quel enthousiasme il en a parlé! c'est une ombre de Dieu, dit-il dans son style rempli d'images. Il nous le représente encore abaissant pour nous les hauteurs divines, élevant l'humanité et faisant toucher le ciel aux plus petits enfants. Les écri-

vains les plus hostiles à la religion ont souvent respecté le plus humble de ses ministres, et ils ont eu pour lui des chants de bienveillance et d'amour. Qui ne l'aimerait, en effet, après avoir appris à le connaître?

Voyez-vous cette maison un peu plus vaste que les autres maisons du village et placée à côté de l'église, c'est le presbytère. Le prêtre est là auprès de Dieu, comme un serviteur fidèle auprès de son maître, pour mieux entendre sa voix quand il l'appellera, ou qu'il lui commandera de voler au secours de ses frères. Entrons, car auprès de lui, comme auprès de Dieu, l'accès est facile à tous. Il nous accueille avec bonté. Je vois dans tout son extérieur je ne sais quel mélange de simplicité et de noblesse, d'affabilité et de réserve, de joie et de tristesse. En effet, il est l'homme du peuple et de Dieu; il appelle à lui tous les hommes, et il s'en tient à une certaine distance; sa mission est d'éveiller dans les cœurs, selon le besoin, des sentiments d'allégresse ou de douleur. Il parle, et la douce persuasion coule de ses lèvres avec ses paroles pleines de simplicité et de sens. S'il était permis de comparer la parole humaine à la parole divine, je dirais que son langage, modeste et noble tout à la fois, rappelle l'Évangile, dont le prêtre fait habituellement sa lecture.

Presque toutes les visites qu'il reçoit ont rapport à son ministère: c'est un fils qui vient lui annoncer la mort d'un père vertueux; et, après avoir compati à sa douleur, il lui rappelle la vie plus heureuse dont nous jouis-

sons après celle-ci. C'est un pauvre qui implore sa charité, et, en lui donnant le morceau de pain dont le corps se nourrit, il donne aussi à son âme le pain de la parole divine. C'est un riche qui lui apporte des secours pour ses pauvres, et il le bénit, et, à l'exemple de son divin Maître, il regarde comme fait à lui-même ce qui est fait au moindre des siens.

Ses revenus ne sont pas considérables. Il n'a pour toute fortune que les modiques aumônes des fidèles et l'aumône un peu plus forte du gouvernement; mais il est riche d'une grande économie; et de tout ce qu'il reçoit, il prélève une part beaucoup plus considérable pour les besoins d'autrui que pour ses propres besoins. On ne voit dans sa maison, comme dans sa personne, ni ce luxe qui attache le cœur aux choses de la terre, ni cette misère qui souvent le dégrade. Quelques tableaux de piété sont le principal ornement de sa chambre. C'est le bon pasteur, qui a couru longtemps après la brebis égarée, et qui, l'ayant retrouvée, la rapporte au bercail, tout épuisé de fatigues. Souvent il y arrête ses regards, et, après avoir réfléchi quelque temps, il les reporte sur lui-même en se disant : « Voilà le modèle que je devrais imiter ! » C'est la Vierge Marie, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, qu'elle a porté pendant neuf mois dans son sein. En la regardant, le prêtre se dit : « Il y a plus de vingt ans que, tous les jours, le Fils de Dieu descend dans mon cœur. Cependant, je suis bien éloigné d'avoir la perfection de cette fille de Nazareth. » Ce sont

les apôtres Pierre et Paul : en pensant à tout ce qu'ils ont fait, le prêtre dit quelquefois : « Ils ont renversé l'idolâtrie, ils ont élevé sur ses ruines l'étendard de la croix, et moi je ne saurais le défendre et le maintenir ! » Enfin, c'est le portrait de son prédécesseur ; cette figure douce et vénérable suggère encore à sa modestie de salutaires réflexions. « Il y avait autrefois plus de piété dans ma paroisse. C'est sans doute que celui qui en était alors chargé avait beaucoup plus de vertu. »

A côté de sa chambre est sa bibliothèque. C'est là que vous le trouvez habituellement, quand il n'est point avec Dieu ou avec ses paroissiens. Il y passe une grande partie du jour, et il y reste encore bien avant dans la nuit. Oh ! comme il est fier, comme il est heureux de vivre avec tous ces grands hommes qui ont fait la gloire et le bonheur des siècles passés ! Il les rappelle par la pensée ; il les voit dans leurs œuvres, comme on voit Dieu dans la création. Il les interroge, il interroge leurs contemporains : « Par quelle voie secrète se sont-ils élevés au-dessus du reste des hommes, et comment ont-ils exercé sur leur siècle cette heureuse influence qui est la plus belle partie de leur gloire ? » Il recueille avidement leurs réponses ; il veut profiter de leurs conseils ; il suit avec empressement des sentiers si courageusement tracés. Mais, hélas ! il hésite, il chancelle, il se sent arrêté à chaque pas. Le plus petit oiseau, à qui l'attentive Providence a donné des ailes, peut aussi fendre les airs ; il n'y a que l'aigle robuste qui puisse

planer vers les cieux. Ne pouvant agir seul, il les appelle à son aide, il s'approprie leurs pensées, il y joint les siennes ; il compare les unes avec les autres : qu'est-il auprès de ces hommes qui ont jeté dans le passé une lumière si vive, qu'elle brille encore de tout son éclat longtemps après leur mort? Que sont ses œuvres auprès de leurs œuvres? ce qu'est l'ombre auprès de la réalité, ce qu'est l'humble arbrisseau inconnu dans la plaine auprès de l'arbre élevé qui étend au loin son feuillage et ses fruits. Il ne l'ignore pas lui-même. Peu lui importe cependant, pourvu qu'il fasse valoir le talent que Dieu lui a confié, et qu'il se rende utile aux hommes en raison de ses forces.

Dieu et l'humanité, voilà le double but de ses études, et ce double but n'en est qu'un véritablement. Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, a dit la charité chrétienne; c'est là le premier et le plus grand commandement. Voici le second : Vous aimerez le prochain comme vous-même, pour l'amour de Dieu. Ce second commandement est semblable au premier, ou plutôt il n'est qu'un avec lui. Vous apprendrez à connaître Dieu, a dit la foi chrétienne; c'est là mon premier et mon plus grand commandement. Et voici mon second : Vous apprendrez à connaître les hommes, qui sont les créatures de Dieu. Ce second commandement est semblable au premier, ou plutôt il n'est qu'un avec lui.

Le prêtre se livre aussi à l'étude des sciences improprement appelées profanes, puisque rien n'est profane

de ce qui vient de Dieu. Ce n'est ni par vaine gloire, ni pour satisfaire ambitieusement ce vaste désir de connaître qui est en nous et que rien ne satisfera jamais, si ce n'est la vérité même, quand nous la possèderons pleinement; mais c'est parce qu'il voit en elles une ombre de Dieu; c'est parce qu'il les regarde comme des moyens puissants d'élever l'esprit et le cœur vers les cieux. Perfectionner son âme, c'est faire une œuvre sainte, car c'est coopérer à l'action de Dieu. Perfectionner son intelligence, son imagination, son jugement, n'est-ce pas aussi faire une œuvre sainte, puisque c'est coopérer à l'action de Dieu?

Si j'ai représenté le curé de campagne consacrant à l'étude une grande partie du jour, c'est qu'il est moins occupé que le prêtre ne l'est ordinairement dans les villes aux saintes fonctions du ministère. Il vit dans le monde, et son esprit est solitaire; c'est un religieux séculier, c'est lui peut-être que la Providence appelle aujourd'hui à continuer cette noble et sainte défense de la religion, dont les communautés savantes se chargeaient autrefois. Il n'a point à sa disposition ces trésors de science, ces bibliothèques universelles qui se trouvaient dans les communautés et qui sont aujourd'hui dans les villes, mais, d'un autre côté, le grand livre de la nature semble se déployer plus largement à ses yeux : quelle source de pensées dans ce livre immense, dont les pages toujours s'effacent et toujours se remplissent.

Que j'aime à me représenter le curé de campagne se

promenant seul dans son jardin et méditant les paroles de justice et d'amour qu'il dira plus tard à son troupeau ! C'est ordinairement vers le soir, après le repas ; cette promenade est pour lui une récréation en même temps qu'un exercice religieux. Il va d'arbre en arbre, de fleur en fleur, il admire, il remercie Dieu de ses dons. Quand c'est à la saison des fruits, il voit son dessert suspendu aux branches des arbres par l'attentive Providence. Il s'approche : le fruit, suffisamment mûr, semble s'être détaché de lui-même, et il s'imagine le recevoir immédiatement de la main de Dieu.

Que j'aime surtout à me le représenter dans le temple solitaire, lisant et priant au pied des autels ! La prière achevée, il se recueille encore, et, se représentant Dieu par la pensée, il s'entretient avec lui comme un ami avec son ami. Après lui avoir exposé ses propres besoins, il lui parle des besoins nombreux de ses paroissiens ; et, quand au jour de repos il les voit rassemblés dans le temple, il leur dit tout ce que l'Esprit de Dieu lui a suggéré pour leur bonheur.

Jusqu'ici nous avons considéré le curé de campagne dans son intérieur. Ne le perdons point de vue, et étudions-le dans ses rapports avec ses paroissiens.

CHAPITRE VII.

Action du prêtre sur l'intelligence ignorante.

Toutes les fois que le curé de campagne n'est point appelé ailleurs par les devoirs de son ministère, il se rend à l'autel en quittant son presbytère, qui est comme une extension, le vestibule même de l'église. Il y est à la naissance du jour, pour offrir à Dieu le mystérieux sacrifice de l'Agneau toujours vivant et toujours immolé. La cloche du village a fait entendre au loin sa voix bien connue, et plusieurs personnes sont venues se ranger autour de l'autel pour adorer et prier avec le prêtre. C'est le laboureur invalide qui, après avoir fécondé longtemps la terre de ses sueurs, vient demander à Dieu de lui donner cette merveilleuse fertilité à laquelle ses bras ne peuvent plus contribuer. Il comprend aujourd'hui bien des choses qu'il ne comprenait pas alors. Oh!

s'il pouvait revenir aux jours de sa première jeunesse! si du moins ses enfants voulaient profiter de son expérience!... C'est la mère affligée qui est venue solliciter quelques grâces pour ses enfants. Il y a évidemment plus de piété dans le cœur d'une femme que dans le cœur d'un homme. Ce n'est pas seulement parce qu'il y a en elle plus de sensibilité, c'est aussi parce qu'elle aime plus tendrement ses enfants. La piété, c'est l'union du cœur avec Dieu ; ne devons-nous pas trouver naturel qu'une femme vienne souvent s'entretenir avec Dieu de ses inquiétudes maternelles? C'est la jeune fille pieusement agenouillée au pied de la sainte table...

Est-ce que Dieu pourrait ne pas exaucer la prière de tels adorateurs? il y a en eux tant d'innocence et de simplicité! Ils se sont réunis au nom de Jésus, et ils l'ont vu descendre au milieu d'eux, accomplissant ainsi à la lettre la promesse que cet ami des hommes avait faite autrefois à ses disciples. Le prêtre est chargé de leurs vœux, et il les dépose dans le cœur de l'Agneau. A la fin du sacrifice, il rappelle l'Incarnation du Verbe et son séjour au milieu des hommes. Il répète donc ces paroles si caractéristiques de l'Évangile : « Il était la véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. » Tournant les yeux sur lui-même, le curé de campagne doit se dire : « En cela, comme en beaucoup d'autres choses, le Christ est le modèle que je dois imiter; je suis aussi la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde. Par suite de leur position

et de leurs travaux, ceux qu'il m'est ordonné d'éclairer se trouvent, encore plus que les autres hommes, plongés dans les ténèbres. Malheur donc à moi! trois fois malheur, si je ne remplis pas dignement la charge qui m'est imposée! »

Toutes les fonctions de son ministère lui donnent le moyen d'éclairer les âmes qui lui ont été confiées. Un enfant nouveau-né est apporté sur les fonts baptismaux. Dans quel état nous voyons ce pauvre roi de la création! Cependant à ce corps infirme est unie une âme destinée aux plus sublimes fonctions. Elle ne comprend rien, elle ne sait rien; mais bientôt la lumière percera les ténèbres épaisses dont elle est environnée, l'horizon intellectuel s'étendra devant elle, jusqu'à ce qu'enfin elle devienne capable de tout connaître, de tout approfondir. Elle ne sent point encore, rien ne s'est remué en elle; mais le sentiment se développera peu à peu avec l'intelligence, et bientôt elle trouvera au fond de son être la source de la plus tendre affection, du dévouement le plus héroïque. Elle est si profondément ensevelie dans les sens, que nous avons besoin du céleste flambeau de la foi pour nous assurer de son existence; cependant elle a été créée à l'image de Dieu, et elle est appelée à jouir dans l'autre vie de l'immortalité qu'elle semble posséder quelquefois, dès cette vie, comme par anticipation.

Qui donc parlera à ce chaos intellectuel pour en faire jaillir la lumière? qui soufflera l'esprit de vie sur cette

âme inerte? qui l'introduira dans son domaine? qui lui nommera ses possessions? qui lui parlera de Dieu, des hommes ses semblables, de tous les êtres avec lesquels elle doit plus tard se trouver en relation? qui déchirera le voile abaissé sur ses yeux? qui lui dira : Regarde et comprends? Les moyens dont se sert la divine Providence pour initier une âme à la vie sont en grand nombre; mais, il est aisé de le voir, le plus noble, le plus efficace, surtout dans les campagnes, c'est le ministère de l'Église, qui n'est en cela que le ministère du prêtre. Le voyez-vous, un livre à la main, à côté de l'enfant qu'il baptise : il chasse loin de lui l'esprit de ténèbres; il appelle l'esprit de lumière; il prononce de saintes paroles, que cet enfant ne peut entendre, mais que d'autres entendent pour lui, et qui lui seront un jour répétées.

L'enfant a grandi; les ténèbres se dissipent dans son esprit, et la lumière commence à paraître. Cependant son intelligence semble ne pas s'être encore développée. Il élève les yeux au ciel, et il ne sait point en comprendre la magnificence; il les abaisse sur la terre, et il ne sait point en apprécier les richesses. Qui donc l'aurait initié à ces connaissances intellectuelles? Son père, sa mère, ses frères, tous ceux avec qui il fut habituellement en rapport jusqu'ici ont été trop occupés de la culture de la terre et des besoins de la famille pour s'occuper de son instruction. D'ailleurs sont-ils en état d'instruire les autres? sont-ils eux-mêmes suffisamment

instruits? Non, assurément. Comment donc se formera cet enfant? Il y a au village, comme dans toutes les parties du monde catholique, un prêtre chargé de l'enseignement religieux. Ce prêtre l'appelle au temple, et il lui met en main le catéchisme, cet alphabet de la sagesse divine, pour me servir des expressions justes et énergiques d'un de nos poëtes.

Entrez dans l'église du plus petit village; adressez au pauvre enfant du laboureur les questions les plus importantes sur la religion. L'enfant répond d'une manière plus satisfaisante que ne pourrait le faire le génie abandonné à ses propres forces. Qui donc l'a formé, cet enfant? qui lui mit sur les lèvres ces étonnantes réponses? Vous ne l'ignorez pas: c'est le zélé pasteur. Aussi que de patience, que de soins, que de prières! Le voyez-vous entouré de ces nombreux enfants qu'il punit par un regard sévère, qu'il récompense par un sourire? L'entendez-vous répéter, pour la centième fois, cette importante question à laquelle plusieurs n'ont point encore répondu d'une manière satisfaisante? Remarquez-vous combien son langage est simple! comme il a cherché, dans toute la nature, les objets de comparaison les plus propres à faire impression sur son jeune auditoire! Et, en cela, quel mérite de sa part! il n'est accoutumé qu'à de hautes pensées. Le matin encore il a médité sur les mystères les plus difficiles du christianisme. Pendant le saint sacrifice, son âme s'est unie à Dieu; elle a entretenu longtemps commerce avec les cieux. Tout à coup

la cloche sonne ; une foule de jeunes intelligences se pressent autour de lui, demandant le pain de la parole. L'esprit du prêtre quitte les cieux ; il descend sur la terre. Son intelligence, dégagée des sens, s'incarne de nouveau ; son verbe aussi se fait enfant, si je puis m'exprimer ainsi, pour se mettre à la portée de ceux à qui il s'adresse et qu'il veut gagner à Dieu. La mère qui berce avec amour son jeune enfant sur ses genoux et qui lui apprend à bégayer quelques mots à sa portée, est, dans l'ordre physique, ce qu'est, à nos yeux, dans l'ordre intellectuel et moral, l'humble et charitable pasteur qui enseigne à ces jeunes intelligences les premières vérités de la religion.

Sous ce rapport du moins, il avait bien connu le cœur du prêtre, le poëte qui a mis dans la bouche d'un curé de campagne les beaux vers suivants :

Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage
Flambeau d'un jour plus pur que les traditions,
Passant de main en main aux générations.
Puis, je pense tout haut pour eux ; le cercle écoute,
Et mon cœur dans leur cœur se verse goutte à goutte.

Cet enfant qui, pendant plusieurs années, a suivi si régulièrement les instructions du catéchisme, vous le voyez partager désormais avec son père les rudes travaux

de la campagne. Cependant il n'est point abandonné pour cela du sage pasteur dont il fut longtemps la joie et l'espérance. Et quand donc cesserait-il d'avoir besoin des instructions du prêtre? Serait-ce dans la jeunesse, lorsque l'orage des passions remue son cœur, obscurcit son intelligence? Serait-ce dans l'âge mur, lorsque, tout occupé de ses pénibles travaux et des besoins nombreux de sa famille, il est en si grand danger de perdre de vue la pensée de Dieu? Serait-ce dans la vieillesse, lorsque la mémoire s'affaiblit, l'intelligence s'éteint, le cœur se dessèche, le corps s'affaisse; lorsque l'homme entier se mine rapidement et tombe sous les coups de la mort? La parole du prêtre, du curé de campagne surtout, doit donc être une instruction continuelle. Cette instruction ne sera ni longue ni difficile à comprendre, elle consistera dans une réflexion, dans une parole; mais enfin cette réflexion, cette parole, fera impression sur l'âme et la portera à Dieu.

Entendez-le au tribunal de la pénitence; considérez-le à l'autel, à la table sainte; suivez-le dans ses processions, dans ses visites aux malades; entrez avec lui dans cette enceinte funèbre où il va rendre à la terre notre dépouille terrestre; partout vous le verrez profiter d'une occasion favorable pour faire arriver jusqu'à l'âme cette parole sainte qui l'éclaire.

C'est surtout dans la chaire sacrée que le curé de campagne se montre l'utile précepteur de ses paroissiens. Continuellement il fait ressortir à leurs yeux, avec les

couleurs les plus frappantes, l'odieux du vice et les charmes de la vertu. Tantôt il leur parle de l'avarice, de ce vice honteux qui les attache trop fortement à la terre, et qui ensevelit dans la boue de ce monde l'âme immortelle que Dieu a faite pour les cieux. Tantôt il les entretient de la colère, de ce vice dangereux qui les pousse hors d'eux-mêmes, qui les irrite souvent contre des êtres tendrement aimés, contre des objets inanimés, contre eux-mêmes, tant il est vrai que la colère est une folie de quelques instants. Quelquefois il s'élève contre l'impudicité et ses suites funestes. La rougeur sur le front, il leur montre le feu impur attaquant, comme une gangrène, l'esprit, le cœur, le corps, l'homme tout entier, et poussant de plus en plus à la dissolution ces créatures que Dieu appelle à une spiritualité toujours croissante. Une autre fois, il leur expliquera leurs devoirs envers Dieu et envers la société. Il leur montrera la haine versant dans tous les cœurs son poison mortel, l'amour au contraire embrassant tous les hommes dans ses douces étreintes et faisant de la terre un paradis anticipé.

Rarement le curé de campagne restera une semaine entière sans parler de Dieu à ses paroissiens. Pendant ce long intervalle, l'ignorance ferait, dans ces âmes simples et quelquefois grossières, de trop rapides progrès. S'ils ne viennent ni au presbytère, ni à l'église, il ira lui-même les trouver; il les visitera dans leurs maisons, au milieu de leurs travaux champêtres; il se mêlera à leurs conversations. Sont-ils tristes? il s'attristera avec

eux. Sont-ils dans la joie? il se réjouira aussi. Il s'intéressera véritablement à tout ce qui les intéresse. Il se fera tout à tous; et, pour placer convenablement un seul mot de Dieu, il restera, si cela est nécessaire, des heures entières avec eux. Il a encore parfaitement compris et rendu ce devoir du curé de campagne, le poëte que nous avons cité plus haut :

Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but, comme le pied me porte;
M'arrêtant, plus ou moins, un peu sur chaque seuil,
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil;
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret aux malades, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

Avant de quitter le presbytère, renfermé dans le secret de son cabinet, il était occupé aux méditations les plus profondes sur Dieu ou sur la nature. Les hautes pensées qui s'étaient alors élevées dans son âme n'auront point été dissipées pendant sa marche. Au contraire, il se sera senti plus vivement pénétré des attributs de la Divinité à la vue de ses œuvres. En arrivant au seuil de la pauvre cabane, il dit à toutes ces pensées qui remplissent son âme et l'occupent exclusivement : Disparaissez un instant et ne venez point me distraire, car je vais encore m'occuper de Dieu, et d'une manière plus méritoire. Pendant qu'il s'entretient avec ses paroissiens des

simples travaux de la campagne, toutes ces pensées se sont présentées à lui avec d'autant plus d'intensité, qu'elles ont été plus fortement comprimées ; mais, à chaque fois, il les refoule jusqu'au plus profond de son âme. Comprenez-vous la grandeur de ce dévouement ?

En quittant la maison, il laisse, sans le faire remarquer, un petit livre entre les mains d'un enfant qui déjà commence à lire. L'enfant le reçoit avec reconnaissance ; il le lit dès le soir même, et plusieurs fois dans la suite, en présence de ses parents, de toute sa famille. Savez-vous ce que contient ce livre ? — La doctrine que le prêtre leur a mille fois expliquée. Ces pauvres gens pourraient facilement l'oublier, mais le livre est resté auprès d'eux pour confirmer et développer l'instruction donnée.



CHAPITRE VIII.

Action du prêtre sur l'homme terrestre.

Par suite des lois de l'attraction, le corps retombe nécessairement vers la terre et s'y attache de tout son poids. Quelque propension que notre âme ait à s'élever, intimement unie au corps, elle est toujours plus ou moins inclinée vers la terre. Maintenu dans de justes bornes, cet attachement de tout notre être à la terre est légitime, il est nécessaire. N'est-elle pas notre demeure pendant les jours d'épreuves, comme le ciel le sera au temps des récompenses? Nous l'arrosons de nos sueurs; elle répond à toutes nos fatigues par d'inépuisables bienfaits. Dieu sans doute est la source première de tous ces bienfaits; mais elle est l'instrument dont il se sert pour les faire arriver jusqu'à nous. Pendant quelques jours de l'année, la terre resserrée par le froid a cessé de produire; c'est

Dieu qui lui ordonne de se reposer. Attendez un instant : au temps marqué par la divine Providence, les tièdes ondées du printemps l'ont amollie, un souffle bienfaisant la feconde, et tout ce qui respire ici-bas a tressailli à la vue des merveilles qui se sont opérées dans son sein et à sa surface. Si la terre est la mère commune de tous les hommes pendant la vie, elle l'est encore à la mort. A peine avons-nous cessé de vivre, qu'elle ouvre son sein pour nous recevoir, et elle nous garde jusqu'au jour de l'universelle résurrection.

Cependant, lorsque l'homme s'attache trop fortement à la terre, cet attachement devient dangereux, condamnable. Ce n'est plus Dieu, c'est elle qu'il voit dans toutes ces merveilles qui s'offrent à ses regards. Ce n'est plus Dieu, c'est elle qu'il aime. Par une conséquence nécessaire, le corps qui cultive la terre est tout pour lui, et l'âme n'est rien. Il ne vit désormais que de la vie matérielle, la vie spirituelle n'est plus qu'un mot; il cesse même d'en avoir une idée véritable. Quand le corps s'affaiblit et s'affaisse, il dit aux siens un éternel adieu, et il se couche dans la terre sans regarder le ciel et sans penser au réveil.

L'habitant des campagnes est exposé surtout à pousser à l'excès cet amour de la terre ; c'est lui qui la cultive, qui l'arrose de ses sueurs. Tous les jours il peut admirer la magnificence de sa parure, la grandeur et la variété de ses richesses; elle est sa mère, à lui, d'une manière particulière, et il aura pour elle un attachement particulier. Il était donc nécessaire qu'une voix amie et puis-

sante répétât incessamment à ses oreilles ces paroles salutaires : « Souviens-toi, ô homme, que tu n'es pas seulement poussière, mais que tu viens de Dieu et que tu retourneras à Dieu. » Cette voix, c'est la voix du curé de campagne.

Un enfant vient de naître dans la cabane du laboureur. Il est nu, et son corps débile a besoin d'être réchauffé, enveloppé; il est faible, et il a besoin d'être soutenu. Il ne peut se servir d'aucun de ses membres, et tous ses membres en état d'agir seraient à peine capables de satisfaire à ses besoins multipliés et pressants. Encore, si la position gênante de cet enfant ne devait durer qu'un jour, une semaine, un mois, on le supporterait facilement; mais non, elle durera infailliblement des années entières, et je ne sais même si elle cessera un jour, car l'enfant pourrait être constitué de manière à n'arriver jamais à un complet développement de la vie. Cependant, les parents, qui seuls peuvent en prendre soin, sont continuellement occupés; ils travaillent le jour entier, et quelquefois une grande partie de la nuit. Le travail n'est pas pour eux un délassement, c'est un besoin, c'est une nécessité; sans le travail, ils ne vivraient pas. Or, je le demande, si ces hommes, accoutumés à n'estimer que ce qui frappe les sens, étaient persuadés que leur enfant n'est qu'un morceau de chair en mouvement, appelé à subir différentes transformations jusqu'à ce qu'il retourne en poussière, feraient-ils pour lui tant de sacrifices ? Non, assurément; je ne sais même s'ils ne pren-

draient pas souvent les moyens de s'en débarrasser. Qui donc pourrait les retenir? La justice humaine? — Mais il est si facile d'échapper aux atteintes de cette justice. — Leur intérêt particulier? — Mais ils regardent à peu près comme certain que jamais leurs avances ne seront acquittées. — L'intérêt de cet enfant qu'ils aiment? — Mais ils ne l'aimeraient pas également dans la supposition de son néant. D'ailleurs, la somme de nos jouissances sur la terre est évidemment inférieure à la somme de nos maux. Il est donc souverainement important pour la société qu'aux pensées terrestres de ces hommes se joignent des doctrines spirituelles. Ils doivent être profondément convaincus qu'à ce corps débile est étroitement liée une âme créée à l'image de Dieu, et dont les facultés ne peuvent se développer si le corps ne prend pas lui-même son développement. Ce dogme salutaire leur est enseigné par la religion, et, de peur qu'ils ne l'oublient au moment d'agir, un homme est là pour le leur rappeler : c'est le prêtre. Cet enfant que vous avez vu, peu capable assurément d'exciter par lui-même la sympathie, il l'environne de toutes les bénédictions de la religion, il le consacre à Dieu en le marquant du signe de la croix, et, faisant couler sur sa tête l'onde régénératrice, il prononce avec toute l'autorité de l'Église ces paroles imposantes : « Son âme est à Dieu ; son corps même est devenu le temple du Saint-Esprit. Chrétiens, veillez sur cet enfant comme sur un dépôt sacré. »

Une semaine s'est écoulée. Tous les jours, l'habitant

des campagnes s'est occupé de la culture des terres ; le matin, le soir, à midi, peut-être, quand le son de la cloche frappait son oreille et arrivait jusqu'à son âme, il élevait un instant sa pensée vers Dieu ; mais bientôt il revenait à son travail, dont il s'occupait exclusivement. Le dimanche arrive, c'est le jour du Seigneur. « Arrêtez-vous, leur dit le prêtre au nom de l'Église, assez longtemps vous vous êtes occupés de vos intérêts temporels, vous devez vous occuper aujourd'hui de vos intérêts éternels. Assez longtemps vous vous êtes abaissés, le regard attaché à la terre ; vous devez vous relever aujourd'hui, et, les yeux fixés vers le ciel, contempler Dieu un instant. Au lieu d'abandonner votre âme à la corruption de votre corps, efforcez-vous, au contraire, d'élever votre corps à la spiritualité de votre âme. Vous me direz peut-être : Comment donc renaîtront ces corps, que nous voyons ensevelir dans le sein de la terre ? — Hommes de peu de sens ! ces grains que vous jetez aussi dans le sein de la terre, périssent-ils ? Ne les voyez-vous pas prendre une nouvelle forme, se développer et produire des fruits au centuple ? Il en sera de même de vos corps, si vous avez soin de déposer en eux le germe de l'immortalité. Au jour des récompenses, Dieu enverra ses anges pour les recueillir et les introduire dans sa demeure, où ils jouiront avec vos âmes d'une vie cent fois plus abondante. » Ils ont écouté la voix du pasteur, et, en consacrant le jour entier au service de Dieu et à la sanctification de l'âme, ils ont donné au corps le repos

nécessaire pour recommencer le lendemain et pour continuer toute la semaine avec une nouvelle activité leurs travaux habituels.

De tous les moyens employés par la religion pour spiritualiser l'homme terrestre, le plus efficace est sans contredit la réception de la sainte Eucharistie. C'est l'aliment de la vie intérieure, c'est le pain des anges: « Venez à Dieu, dit le prêtre, vous tous qui gémissez sur la terre, et il vous élèvera vers les cieux. » Le docile habitant des campagnes s'est rendu à cette invitation pressante. Il s'est agenouillé devant l'autel avec une piété tendre, un recueillement profond. Des yeux de la foi, il a vu les cieux s'incliner et le Fils de Dieu descendu sur l'autel. Lui, simple mortel, lui, homme de labeur et de peine, lui, pécheur, il s'est trouvé en présence de son Dieu! Que dis-je! ce Dieu s'est approché, il est descendu en lui pour servir de nourriture à son âme. Comme il médite profondément, cet homme si peu accoutumé à penser! concevez-vous rien de plus propre à le spiritualiser et à le rapprocher de la Divinité? Il se retire de la sainte table. Est-il le même qu'auparavant? Oh! non. Il contemple Dieu en lui; il voit les anges qui l'environnent. Comme sa vie sera changée! Il était trop attaché aux sens; il s'occupera davantage des choses célestes. Il était faible, languissant; il est prêt désormais à s'élancer sur l'échafaud pour cueillir la palme du martyre.

Jamais surtout il ne s'effacera de sa mémoire, le jour où le Fils de Dieu est venu en lui pour la première fois!

il s'imagine y être encore : c'est tout à la fois une fête de famille et une fête chrétienne. Les sons religieux de la cloche appellent au lieu de la prière tous les habitants du village. Arrivé l'un des premiers, il entre avec recueillement ; il voit ces guirlandes de fleurs, ces flambeaux allumés, cet encens qui s'élève vers le ciel. Il voit sa pieuse mère priant avec ferveur, et portant tour à tour ses yeux mouillés de larmes sur son fils et sur son Dieu. C'est l'heure du mystère : le prêtre se retourne, des paroles de feu coulent de son cœur. L'hostie sainte est déposée sur ses lèvres purifiées par la prière ; Jésus descend en lui, et il sent encore son âme tressaillir comme à l'instant de l'union mystérieuse. Il lui arrivera peut-être de chercher le bonheur dans la jouissance des plaisirs sensuels, mais ne trouvant en eux qu'amertume et dégoût, et se rappelant la félicité de son enfance chrétienne, il s'écriera aussitôt : « J'étais heureux cependant au moment de ma première communion ! » et il reviendra avec empressement à une vie plus spirituelle.

Il y a, dans la cabane du cultivateur, un malade, un pauvre infirme. S'il souffre d'une infirmité passagère, d'une maladie facile à guérir, les soins nécessaires lui seront aussitôt prodigués, car les travaux pressent et demandent des hommes sains et robustes. Mais si c'est une maladie incurable, si c'est la vieillesse, la plus incurable de toutes les maladies, qu'arrivera-t-il ? C'est un être bien à plaindre, s'il se trouve entre les mains de ces hommes qui ne voient, qui ne connaissent que la

terre. Ils se diront : « C'est déjà assez malheureux pour nous qu'il ne puisse plus travailler, sans que nous perdions notre temps à le soigner. » Dans cette honteuse pensée, ils le négligeront, ils l'abandonneront à ses souffrances et à son désespoir. Quand ils seront forcés de rester auprès de lui, ils fermeront l'oreille à ses plaintes. Qui sait même s'ils ne répondront pas par des paroles brutales aux cris pénétrants de sa douleur? Qui sait s'ils ne se porteront pas à des excès plus déplorables encore? Supposez dans le cœur de ces hommes les doctrines spirituelles de la religion, et il en sera tout autrement. Le père est étendu sur un lit de souffrances. Son épouse est auprès de lui, et ne l'a point quitté depuis le commencement de sa maladie. Les enfants vont tous les jours à leurs travaux ordinaires; mais dès que leur présence n'est plus nécessaire au dehors, ils se hâtent de se rendre auprès de leur père, et ils se délassent de leurs fatigues en lui prodiguant les soins les plus tendres. Pour compléter le tableau touchant de cette famille chrétienne, il ne manquait que la figure du prêtre. Le voici : il est venu apporter au mourant et à sa famille les douces consolations de la religion. « Mes enfants, disait le vieillard, je vous cause bien des peines avant de mourir. » Les enfants ont répondu par leurs larmes et par un redoublement d'attention à l'égard de leur père. Le prêtre suit des yeux tous leurs mouvements, et prenant la parole : « Mon frère, dit-il au malade, c'est une grande consolation pour vous, au milieu de vos souffrances, de rece-

voir les soins de votre famille ; tous n'ont pas cette consolation. Cependant les enfants qui se conduisent ainsi à l'égard de leurs parents ne font que remplir le devoir de la reconnaissance. Les vôtres vous rendent aujourd'hui les soins que vous leur avez prodigués le premier. — Moi, du moins, reprit le vieillard, j'avais l'espérance qu'un jour ils me récompenseraient de mes peines. Mais que peuvent-ils attendre de moi? Je ne puis rien pour eux désormais. — Vous ne pouvez rien pour eux, mon frère! Ne pouvez-vous pas leur donner des conseils, leur enseigner, par votre exemple, la patience, la résignation à la volonté de Dieu? Vous ne leur avez encore appris qu'à vivre, c'était le plus facile; vous devez aussi leur enseigner à mourir. D'ailleurs, tout ne finit pas au tombeau: mourir, pour le chrétien, c'est quitter les hommes et se rendre auprès de Dieu. Afin que vous ne les oubliiez pas dans l'autre vie, n'est-il pas juste que les vôtres vous pressent la main avec amour au moment du départ, et qu'ils se séparent en pleurant? »

Placé par la religion auprès du malade, le prêtre veille sur lui jusqu'à la dernière heure, et vient l'assister encore au moment suprême où l'âme se dégage des liens terrestres. Comme il a été le soutien de ses premières années, à son entrée dans la vie, il l'est de ses derniers jours, à l'instant de la mort. Les sens sont tellement usés chez lui que le prêtre ne le considère plus, pour ainsi dire, comme un être composé d'un corps et d'une âme, mais bien comme un pur esprit : « Partez, âme chré-

tienne! » s'écrie-t-il en lui montrant les cieux. Les cieux se sont ouverts en effet, et cette âme, sanctifiée par le ministère sacerdotal, est allée consommer éternellement dans le sein de Dieu, l'ineffable union commencée sur la terre avec Jésus-Christ.

Telle est l'action du prêtre sur l'habitant des campagnes, pour spiritualiser sa nature ordinairement matérielle, qu'elle se fait même sentir au delà du tombeau, d'une manière excessivement frappante. Si celui qui vient de mourir n'en a point senti l'influence pendant sa vie, s'il l'a repoussée ou dédaignée seulement à ses derniers moments, qu'est-il après sa mort? Hélas! il n'est que trop aisé de le voir. Aux yeux de ceux qui lui survivent et qui sont tout absorbés aussi dans la matière, ce n'est plus qu'un morceau de chair sans mouvement et sans utilité, qui bientôt entrera en dissolution et deviendra la pâture des vers, et dont il faut se hâter de détourner les yeux avec dégoût, après l'avoir enfoui, pour n'y plus penser jamais, dans les entrailles de la terre. Il en est tout autrement de celui qui a été spiritualisé par l'enseignement et les pratiques de la religion. Son corps, quoique mort, est encore bien précieux aux yeux de tous, mais principalement de ceux qui lui étaient attachés par les liens de l'amitié et du sang. C'était la demeure d'une âme immortelle, le temple du Saint-Esprit. La mort n'a fait que le marquer d'un sceau divin en le consacrant définitivement à Dieu. Ceux qui l'ont perdu le regardent donc désormais comme quelque chose de sacré;

ils l'entourent des emblèmes de la religion ; ils mettent sur son cœur l'image du Christ. Ils veillent, ils prient auprès de lui ; ils l'accompagnent au temple, ils le conduisent à sa dernière demeure. Ils ont marqué sa tombe du signe de la croix ; ils y reviendront méditer et prier ; ils soupireront souvent après l'heure de la réunion et du réveil éternel. Ainsi, quand des amis font ensemble une route longue et pénible, si l'un d'eux vient à tomber, épuisé de fatigue, et à s'endormir d'un profond sommeil, les autres se disent : « Ce n'est pas pour toujours ; » et, au lieu de l'abandonner, ils veillent sur lui avec sollicitude, en attendant l'heure du réveil de la réunion.



CHAPITRE IX.

Le prêtre exerçant dans les villes son ministère de paix.

Dans ce chapitre, ainsi que dans les deux suivants, nous considèrerons le prêtre placé au milieu des villes. Il a sans doute bien des traits de ressemblance avec le prêtre des campagnes. Comme lui, il doit copier de plus en plus le modèle parfait que Jésus a laissé dans l'Évangile, éclairer l'intelligence partout ignorante de l'homme et élever vers les cieux les cœurs trop attachés à la terre. Son ministère a cependant des caractères particuliers que nous voulons considérer ici. L'importante mission que nous lui voyons remplir par rapport à la société, c'est de calmer les passions, de soulager la misère et de préparer un baume divin aux douleurs même les plus cuisantes.

Sur la surface de cette terre où le genre humain s'a-

gite en sens divers, l'homme est presque toujours pour un autre homme un lourd fardeau; et ce fardeau, chacun s'efforce de le repousser. Voyez ce qui se passe dans les villes : les maisons sont rapprochées, les habitations sont placées les unes au-dessus des autres; mais les cœurs sont séparés par une distance infinie. L'homme a été créé pour la société; il l'aime, il la recherche, et, presque toujours, la société le blesse et l'irrite. Ce sont les intérêts qui se combattent; ce sont les opinions différentes qui se choquent; c'est la haine, c'est l'envie, ce sont toutes les passions mauvaises qui s'échauffent et s'enflamment en se rapprochant. Mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, a placé le remède à côté du mal. Au-dessus de cet amas de maisons où bruissent toutes les passions qui ont leur source au cœur de l'homme, vous voyez s'élever un vaste édifice où règne un silence profond. C'est la demeure du Dieu de paix. Au temps marqué, les portes du temple se sont ouvertes, et la foule se presse sur le saint parvis. Ces hommes que vous voyiez naguère si agités, vous les voyez déjà plus recueillis. Ils sont entrés dans le temple le front découvert. Ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qui se passe autour d'eux, tout contribue à porter le calme dans leurs pensées. Ils s'inclinent profondément devant Dieu. L'ennemi est placé à côté de son ennemi, et il s'excite intérieurement aux actes si doux de la charité chrétienne. Cependant des chants sacrés ont retenti sous la voûte. En ce moment, tous y prennent part, tous ont

semblé unir leurs voix et leurs pensées à la voix et aux pensées de l'Église :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli en Dieu mon sauveur.

« Il a déployé la puissance de son bras, et confondu les pensées des superbes. »

Qui a fait entendre ces paroles pour la première fois? Une pauvre fille de Judée que Dieu venait de tirer de son abaissement pour l'élever à l'incomparable dignité de Mère de Dieu. Quelle consolation pour les pauvres et les faibles, qui sont si souvent tentés de s'insurger contre les riches et les grands, quand ils ne regardent que la terre! Quelle terreur pour l'orgueilleux, quel qu'il soit, dont les mauvaises passions sont presque toujours une cause de trouble et de désolation dans la société!

Aux chants de reconnaissance et d'amour succède tout à coup le silence le plus profond. Un prêtre est en prière au pied des autels. Il sort du fond du sanctuaire. Il traverse la foule attentive et recueillie. Bientôt il a paru non dans une tribune mais sur un trône, suivant la belle expression d'un de nos écrivains. Tous les yeux se tournent vers lui. On remarque sur son visage un rayon du feu divin qui brûle son cœur. Il tourne ses regards vers l'autel où repose l'Agneau, et les reportant sur son auditoire : « La paix soit avec vous! » s'est-il écrié. Après un instant de silence, il continue : « Mes frères, je vous annonce aujourd'hui la paix. Ce

n'est pas cette paix que le monde donne, qui n'en a que les apparences, et qui cache sous son enveloppe trompeuse tous les maux, tous les tourments de la guerre intestine. Je viens vous prêcher, vous donner même cette paix que Jésus promit à la terre au moment de son incarnation, et qu'il laissa à ses apôtres quand il retourna auprès de son Père. C'est la paix avec Dieu, qui nous a créés et qui nous nourrit chaque jour; avec les hommes, qui sont tous nos frères; c'est la paix avec nous-même, cette paix du cœur qui surpasse tout sentiment, suivant l'expression du grand apôtre. Pourquoi donc cherchons-nous quelquefois à troubler cette paix qui doit régner entre nous? N'avons-nous pas tous le même père, qui est Dieu? L'Église, notre mère, n'a-t-elle pas allaité toutes nos intelligences du lait de la parole divine? N'avons-nous pas tous été régénérés par le sang précieux de Jésus-Christ? Ne sommes-nous pas tous appelés à la table sainte, pour y manger le même pain, qui est aussi le pain de l'ange? Il y en a qui disent : Cet homme est mon ennemi, je ne puis l'aimer. Quoi! vous ne pouvez aimer le fils de Dieu, le frère, le cohéritier de Jésus! Quoi! vous ne pouvez aimer cette âme pour laquelle a coulé le sang d'un Dieu!... » Pendant plus d'une heure, l'homme de Dieu fait entendre le langage affectueux et pressant de la religion. Chacun l'écoute avec attention; chacun se dit : Il y a dans mon cœur plus d'un sentiment réprouvé par la loi divine! On se retire en silence.

Si tous ne quittent pas le temple justifiés, il y en a bien peu, du moins, qui n'emportent avec eux quelques pensées de réforme.

Ce que le prêtre a commencé par la prédication, il le continue par la confession.

Il est des hommes que l'on voit sourire dédaigneusement au seul mot de confession. Cependant rien n'est plus naturel que la confession. « Qu'y a-t-il, en effet, de plus naturel, a dit un philosophe chrétien, que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour verser un secret? Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident, qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison et qui entre lui-même en convulsions pour le rejeter est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance (1). »

Le divin fondateur du christianisme profita de cette disposition du cœur pour faire de la confession une des parties essentielles du sacrement de la réconciliation. Depuis ce temps, la confession n'est pas seulement naturelle, elle est divine.

Les ombres de la nuit sont, depuis longtemps déjà, répandues sur la terre, et la couvrent comme un voile

(1) Soirées de Saint-Pétersbourg.

pour l'inviter au sommeil. Quelques hommes ont commencé à goûter la douceur du repos ; d'autres continuent les travaux du jour ; d'autres souffrent et se lamentent ; d'autres, au milieu des fêtes, ouvrent leurs cœurs aux enivrements des plaisirs. Le temple n'est point encore fermé. Il y a des hommes qui, de préférence, viennent en ce moment parler à Dieu de leurs peines secrètes et lui adresser leurs prières. Entrons avec eux. Auprès de l'autel brûle la lampe, dont la flamme pâle et vacillante est l'image de l'espérance ici-bas. Le ministre de la réconciliation prie en ce moment sur les marches mêmes de l'autel. Il sent qu'il aura besoin bientôt d'une douceur infinie, et il la demande à l'Agneau qui repose au tabernacle. Quelqu'un est venu le tirer de sa méditation. Il regarde et comprend. Il s'incline lentement devant Dieu, et il se rend avec empressement où l'appelle la charité. De quelles grâces devient-il le dispensateur au tribunal de la pénitence? Nul ne le sait. Il y a là un mystère qui se dérobe même en partie aux regards de celui qui tient extérieurement la place de Dieu. Ce que nous allons raconter est donc nécessairement supposé. Toutefois, si c'est une supposition par rapport à tel pénitent en particulier, c'est l'exacte vérité par rapport à la masse même des pénitents. Nous en avons pour garant la conscience publique, comme celle des individus.

La première personne qui se présente est une pauvre veuve chargée d'une nombreuse famille. Après avoir révélé son cœur à Dieu, dans la personne de son ministre ;

« Mon père, lui dit-elle, je viens, pour la dernière fois, recevoir l'absolution et réclamer le secours de vos prières. — Pour la dernière fois, ma fille, vous êtes à peine à la moitié de votre carrière! — Cela est vrai; mais je me sens défaillir; la force me manque, et je suis forcée de m'arrêter... Vous savez mieux que personne avec quelle résignation j'ai souffert jusqu'ici. Que n'ai-je pas fait aussi pour mes enfants! Pour eux, j'ai travaillé jour et nuit; pour eux, j'ai refusé souvent à mon propre corps la nourriture et le vêtement; pour eux, ah! je sens encore en ce moment la rougeur me monter au front, pour eux, j'ai mendié... Mais désormais je ne puis rien. Les hommes me refusent le travail; ils me refusent leurs aumônes. Ce n'est pas tout encore, ils m'imputent des crimes affreux, ils m'étouffent sous le poids de leurs calomnies. N'essayez pas de me retenir; je vais à Dieu; il est meilleur que les hommes, et il m'accueillera avec bonté. » Après avoir entendu la révélation de ce funeste projet, le prêtre garde un morne silence, comme pour laisser à sa pénitente le temps de se calmer et de faire un retour sur elle-même. Puis, reprenant d'un ton grave et imposant : « Vous allez à Dieu, ma fille, mais Dieu vous a-t-il appelée? Il nous dit à tous : Vous ne tuerez point. Et vous voulez qu'il vous accueille avec bonté quand vous vous présenterez à lui coupable de votre propre mort et de la mort de vos enfants; car, vous ne pouvez en douter, votre mort, c'est la mort de vos enfants... Des étrangers leur donne-

ront peut-être l'aliment matériel dont ils ont besoin; mais la vie plus précieuse de l'âme, qui donc la conservera en eux? Vous dites : La vie est pour moi un lourd fardeau. Mais est-ce que cette vie est le temps des récompenses? est-ce que notre Père, qui est aux cieux, ne nous tiendra pas compte un jour de toutes les larmes que nous aurons versées dans son sein? est-ce qu'il n'y a pas une multitude infinie de personnes aussi malheureuses, encore plus malheureuses que vous sur la terre? Vous dites : Je ne puis voir plus longtemps souffrir mes pauvres enfants. Mais souffriront-ils moins quand vous ne serez plus? Et puis, dites-moi, la Vierge Marie n'a-t-elle pas souffert avec résignation au pied de la croix sur laquelle son Fils était immolé? Allez, à son exemple, prier au pied de cette croix, et Dieu abaissera sur vous les regards de sa miséricorde. »

Ces paroles ont fait une heureuse impression sur le cœur de cette pauvre affligée. Elle a senti le courage renaître peu à peu dans son âme abattue; elle s'est empressée de revenir travailler et veiller auprès de ses enfants, qui, si elle eût succombé, restaient aux charges de la société, et l'auraient peut-être un jour effrayée de leurs crimes.

Quel est celui qui succède à cette pauvre veuve? Sa démarche mal assurée, ses yeux hagards, ses cheveux en désordre, sa parole brusque, tout en lui semble indiquer un homme qui ne jouit pas pleinement de la raison : c'est un malheureux marchand qui attendait avec impa-

tience l'arrivée d'un vaisseau chargé de toute sa fortune. Le vaisseau était sur le point d'entrer dans le port, quand il fut assailli par un vent furieux qui le rejeta sur la haute mer. Pendant plusieurs jours il résista à la violence de la tempête, mais à la fin il succomba, et il est actuellement enseveli dans les flots. Le marchand ruiné n'a plus à choisir qu'entre la pauvreté et la banqueroute. L'un et l'autre état lui paraît également déshonorant, et il préfère la mort au déshonneur.

Avant de quitter le monde, il a voulu se recommander à Dieu. Pendant qu'il était en prière, je ne sais quelle voix secrète l'appela au pied de ces tribunaux sacrés qui ont tant de fois rendu la paix à son âme. Il y est en ce moment; il expose au prêtre la situation dans laquelle il se trouve. « Ainsi, lui dit le prêtre, vous avez tout perdu, et, pour vous tirer d'embarras, vous voulez vous précipiter au fond des enfers. Y avez-vous pensé sérieusement, mon frère? — Sans doute, j'y ai pensé, et c'est ce qui m'a retenu quelques jours de plus sur la terre. Mais comment pouvoir supporter le déshonneur dont je serai désormais couvert aux yeux des hommes? — Si vous ne pouvez supporter les regards dédaigneux de quelques hommes sur la terre, que sera-ce donc de votre condamnation, au grand jour du jugement, en présence de l'univers assemblé? Le déshonneur! dites-vous; mais est-ce qu'il gît dans la pauvreté? N'est-il pas au contraire le plus honorable des hommes, celui qui, accablé de malheurs, ayant les motifs les plus spé-

cieux de fermer l'oreille à la voix sévère de la justice, renonce avec courage aux avantages trompeurs que lui promet l'iniquité pour remplir ses engagements. — Que voulez-vous donc que je fasse actuellement? — Ce que vous avez fait jusqu'ici : travailler et remplir vos engagements. Vous aviez acquis une belle fortune par votre activité et votre industrie, vous pouvez le faire encore; vous avez de plus, pour soutenir et récompenser vos efforts, l'estime des hommes et les bénédictions de Dieu. — Je commence à vieillir; vous savez aussi que les occasions favorables ne se représentent pas toujours. — Vous vieillissez, dites-vous; mais vos enfants grandissent, et ils travailleront avec d'autant plus de courage, que vous aurez eu soin de leur conserver un nom pur de toute souillure. L'important, d'ailleurs, n'est pas d'avoir une fortune colossale, mais de l'avoir irréprochable. Voilà mes conseils, mon frère. Voulez-vous les conseils de Dieu, de ce Dieu vers lequel vous vous précipitiez en aveugle, quand la terre semblait manquer sous vos pieds? Lisez le livre de Job, où l'Esprit saint nous enseigne de quelle manière doit se conduire l'homme riche dans l'humiliation. Vous comprendrez qu'il y a sur la terre des situations encore plus affreuses que la vôtre, et bientôt, imitant la résignation de cet homme éprouvé, vous pourrez répéter après lui : « Je suis sorti nu du sein de « ma mère, et j'y retourne nu. Le Seigneur me l'a donné; « le Seigneur me l'a ôté. La volonté de Dieu a été faite : « que son saint nom soit béni. »

La résignation revient peu à peu au cœur de ce malheureux, et, après la résignation, le courage. Il travaille avec une ardeur toute nouvelle; bientôt il a rétabli son crédit ébranlé, et peu après, sa fortune. Ainsi fut évité un crime affreux, qui eût jeté le trouble dans la cité et ruiné un grand nombre de familles.

Au marchand succède le domestique d'un homme puissamment riche : « Mon père, dit-il au prêtre, vous n'avez point entendu l'accusation de mes fautes depuis un an, et vous m'entendrez aujourd'hui pour la dernière fois : bientôt je serai à Paris. — Cependant, mon frère, vous n'avez point l'intention de vous éloigner des sacrements; vous y avez trouvé trop de consolations, trop de secours. L'homme est un pauvre voyageur sur la terre. Aujourd'hui il est ici, demain il sera dans un autre lieu. Mais en quelque endroit qu'il soit placé, partout il trouve un Dieu plein de bonté qui le console, le soutient, le dirige par lui-même ou par ses ministres. — Je crains beaucoup qu'il n'en soit point ainsi pour moi. — Pourquoi cela? Allez-vous dans la capitale avec de mauvaises intentions? — Je suis accoutumé à vous dire toutes mes pensées; je le ferai encore aujourd'hui; je me suis affilié depuis quelques jours à une troupe de voleurs. Nous nous rendons tous à la capitale, afin de nous soustraire plus aisément à la surveillance de la police et au glaive de la justice. »

Cet homme avait fait un violent effort sur lui-même pour se déterminer à un pareil aveu. Il s'arrêta tout à

coup, prêtant l'oreille aux paroles d'indignation qu'il supposait devoir s'exhaler du cœur de celui qui venait de l'écouter? Le représentant de la miséricorde divine reprit avec la même bonté que la première fois : « Mon frère, vous tromperez peut-être le regard de l'homme ; mais l'œil de Dieu, le tromperez-vous? Vous pourrez échapper au glaive de la justice humaine ; mais échapperez-vous au glaive de la justice divine? Je ne sais comment m'expliquer votre conduite. Jusqu'ici je n'ai découvert en vous aucune inclination à un genre de vie si affreux. Comment vous y êtes-vous donc déterminé? — Par l'espérance de mener une vie plus indépendante et plus heureuse. — Quoi ! vous appelez indépendante et heureuse une vie qui a pour perspective la prison, et dont le dernier résultat est ordinairement l'échafaud ! Je ne vous parlerai point des remords qui vous tourmenteront longtemps avant que vous soyez venu à bout d'étouffer leur voix. Savez-vous que vous serez surveillé avec le plus grand soin? savez-vous qu'il vous faudra sans cesse changer de demeure, de nom, de vêtement, dans la crainte d'être découvert? savez-vous qu'il suffira de la moindre imprudence d'un de vos associés pour vous remettre entre les mains de la justice? inquiet pendant le jour, vous le serez également pendant la nuit, et vous ne goûterez pas une heure, une seule minute, les douceurs d'un sommeil paisible. Croyez-moi, si vous faisiez pour Dieu tout ce que vous êtes disposé à faire pour le démon, vous seriez un parfait chrétien sur la

terre, et vous vous assureriez au ciel un poids immense de gloire. — Je goûte parfaitement la justesse de vos observations ; mais actuellement je suis trop avancé pour reculer. — L'homme peut toujours revenir à Dieu, quelque profond que soit l'abîme dans lequel il s'est précipité. A plus forte raison cela vous est-il facile, à vous qui n'êtes encore coupable que par la pensée. — Vous ne me connaissez pas encore entièrement : j'ai bien changé depuis ma dernière confession. Il ne s'est pas écoulé un seul mois sans que j'aie dérobé dix francs au moins à mon maître. Jusqu'ici mes gages suffisaient à peine à mes dépenses. Comment voulez-vous que je restitue ce que j'ai pris ? — Restituez, restituez, mon frère ; pour cela, il ne vous faut qu'une année. Dix francs par mois, c'est cent vingt francs par an. Retranchez cette somme de vos gages, et ils seront encore plus que suffisants pour une vie honnête et chrétienne. Vous aurez peut-être à vous imposer des privations. Eh bien ! n'est-ce pas en cela que consiste la pénitence ? »

Cet homme a suivi les conseils du prêtre : il a servi fidèlement dans cinq ou six maisons, tandis qu'il en eût peut-être dévasté mille par ses vols et ses brigandages, si une main charitable et puissante ne l'eût retenu sur le bord de l'abîme.

C'est le tour d'un jeune homme au cœur bon encore, mais à l'imagination exaltée, aux passions violentes : « Monsieur, dit-il au prêtre, ce n'est point au confes-

seur que je m'adresse en ce moment, c'est à l'ami de ma famille. Voulez-vous vous charger de remettre demain à ma mère la lettre que je vais vous confier. Je viens vous trouver ici pour que ma démarche soit ignorée de tous, et, pour ainsi dire, de vous-même; c'est du moins ce que la religion nous enseigne. — Vous pouvez compter que je ferai avec plaisir ce que vous attendez de moi, et vous pouvez compter également sur ma discrétion. En remettant cette lettre à votre mère, aurai-je quelque chose à lui dire? — La lettre elle-même lui dira tout. Vous pourrez ajouter cependant que je lui recommande notamment de ne jamais m'oublier et de prier souvent pour moi... — Pourquoi ne lui porteriez-vous pas vous-même cette douce parole? — Pourquoi! c'est que, demain, peut-être, je ne serai plus! J'ai une affaire d'honneur. — Un duel! n'est-il pas vrai? Un combat à mort pour une chose sans importance? — Tout ce que vous voudrez, mais enfin c'est une résolution arrêtée. Je sais tout ce que vous pourriez me dire contre le duel; que voulez-vous? l'opinion est la reine du monde, et il faut lui obéir. Que dirait-on de moi, si je refusais? — J'entends; pour éviter un coup de langue de quelques gens souverainement méprisables, vous êtes déterminé à donner à quelque brave jeune homme ou à vous faire donner à vous-même un coup d'épée. — Sans doute, c'est un aveuglement, mais c'est un aveuglement général, et c'est le cas de dire: Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison. — Mon ami, aimez-vous votre mère?

— Beaucoup plus que moi-même. — Eh bien ! ce n'est pas seulement votre vie et la vie de votre adversaire que vous risquez; c'est la vie de votre mère. En avez-vous le droit? Y avez-vous réfléchi? — Hélas! oui, répondit le jeune homme en soupirant; pourquoi renouvelez-vous donc dans mon cœur les combats qui déjà m'ont tant fait souffrir? — C'est pour votre bonheur et celui de vos parents. Vous m'avez appelé vous-même l'ami de votre famille; je me montrerais indigne de ce nom, si je ne faisais tous mes efforts pour vous conserver la vie et pour ranimer dans votre âme le sentiment peut-être éteint de vos devoirs. Avez-vous la foi? — Il fut un temps où je l'avais. — Et alors vous étiez heureux? — Beaucoup plus qu'en ce moment. — Pourquoi donc ne le seriez-vous pas encore?... »

Le prêtre lui rappela le jour de sa première jeunesse, comme un homme qui en a fait lui-même l'expérience; il lui peignit tout le bonheur que goûte notre âme dans la pratique de la vertu; il lui parlait de Dieu, de sa miséricorde infinie, de ses jugements terribles; il soulevait devant ses yeux la redoutable balance; d'un côté, il mettait le peu de mérite de sa vie dissipée, et de l'autre, ses fautes énormes. Le jeune homme écoutait, il se croyait déjà au tribunal du souverain juge. Le prêtre remarquant que ses paroles avaient fait impression : « Non, ajouta-t-il avec autorité, non, vous ne vous battrez pas, je ne le souffrirai jamais. Vous ne le devez pas, vous ne le voulez pas; votre adversaire est peut-être dans

les mêmes dispositions que vous ; je ferai tous mes efforts pour vous réconcilier, et j'ai l'espérance de réussir. »

Le prêtre tint parole. Réconciliés par la charité, ceux qui venaient de se jurer une guerre à mort se juraient déjà une éternelle amitié.

Sachons apprécier ce nouveau bienfait du prêtre : il rend à la société deux jeunes gens, d'une grande espérance, peut-être ; il conserve la paix et le bonheur dans deux familles honorables.

Ce que le prêtre a fait ce soir, il le fera demain, après demain, toute sa vie. Ce qu'a fait celui-ci, tous le font également, ou du moins peuvent le faire. Oh ! si tous les cœurs avaient recours à ce ministère consolant ! oh ! si tous savaient en profiter !

La plupart des philosophes, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions, ont regardé la confession comme une des plus fortes barrières contre le vice. Nous avons cité plus haut le philosophe de Genève. Celui qui a répété si souvent ces affreuses paroles : « Écrasons l'infâme ! » est pourtant le même qui a dit : « La confession est une chose très-excellente, un frein au crime inventé dans l'antiquité la plus reculée. On se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères ; nous avons imité et sanctifié cette sage coutume ; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner (1). »

(1) Questions Encyclopédiques.

Remarquons, en passant, cette ruse de nos philosophes. Quand ils reconnaissent dans la religion catholique un dogme incontestablement bon, ils se donnent toutes les peines imaginables pour en découvrir au moins quelques traces dans l'antiquité; mais Dieu a fait tourner à leur confusion ces attaques impies; car au lieu de dire : « Tel dogme était cru avant l'établissement de la religion chrétienne, donc il vient des hommes; » chacun se dit au contraire : « Tel dogme a été reconnu dans tous les temps et dans tous les lieux, donc il est divin. »

Dieu lui-même affermit à l'autel cette paix miraculeuse que le prêtre appelle dans l'âme du fidèle. En vain même une tempête inattendue s'y serait élevée, en vain le flot tumultueux des passions se serait gonflé, agité en tous sens, de manière à faire craindre les suites les plus funestes, Jésus paraît, il commande au vent et à la tempête, et il se fait une grande tranquillité. Sans parler de la grâce abondante que nous communique la sainte Eucharistie, n'est-ce rien que toutes les circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent la réception de cet auguste sacrement? N'est-ce rien que ces longues préparations, cette vigilance continuelle sur nous-même, ce retour sur toute notre vie passée, ce regard pénétrant jeté dans l'avenir à l'aide des lumières de la foi, ces résolutions généreuses, ces prières, ces méditations du jour et de la nuit? N'est-ce rien que les conseils, les exemples salutaires qui nous sont alors donnés? N'est-ce rien que l'appareil imposant avec lequel est célébré le mystère?..

Supposons que, par un pouvoir miraculeux, une table sainte soit dressée d'un pôle à l'autre, traversant le monde entier. Les hommes de tous les climats, de toutes les conditions, de tous les âges, se lèvent à la voix du souverain maître, et viennent s'asseoir à cette table pour entendre la même parole, prendre la même résolution, se nourrir du même aliment, qui est Dieu !... Pouvez-vous imaginer rien de plus propre à assurer la paix et le bonheur parmi les hommes ? Or, ce que vous regardez comme une supposition impossible existe réellement. La table sainte se dresse en effet d'une extrémité du monde à l'autre ! non pas au même moment, mais successivement, ce qui n'est pas moins merveilleux, puisque, depuis l'établissement complet du catholicisme jusqu'à la consommation des siècles, il ne doit pas s'écouler un jour, une heure, une minute peut-être, sans que la même voix répète incessamment aux hommes : Venez à moi, vous tous pour qui la vie est une souffrance, et je vous en donnerai une nouvelle.



CHAPITRE X.

Soin des pauvres par le prêtre.

Quoi que nous puissions faire, il y aura toujours des pauvres sur cette terre. La pauvreté vient des passions désordonnées qui dévorent dans un seul jour la subsistance d'une vie entière. Elle vient de la vieillesse, de la maladie, de ces mille accidents funestes qui enchaînent les bras de tant d'hommes condamnés à manger leur pain à la sueur de leur front; elle vient de ces grandes calamités qui détruisent, quelquefois dans un instant, toutes ces richesses que la Providence s'était plu à répandre sur la surface de la terre pour nourrir ses nombreux enfants. Or, il y aura toujours, dans le cœur dépravé de l'homme, des passions désordonnées. Il y aura toujours sur la terre ces infirmités, ces accidents funestes, tristes avant-coureurs de la mort, et qui nous rappellent que tout ici-bas

doit promptement finir pour nous. Toujours il y aura de redoutables fléaux, pour nous enseigner que cette terre est chargée de crimes, et que le cœur pur doit continuellement s'élancer vers Dieu.

La pauvreté, qui est de tous les temps, est aussi de tous les lieux; cependant, elle est plus générale et plus grande dans les villes que dans les campagnes; pourquoi? Parce que dans les villes les besoins sont plus grands; parce qu'il y a moins de simplicité et d'innocence; parce que les passions y sont plus irritées et plus insatiables. Pourquoi encore? Parce que c'est dans les villes, la plupart du temps, que vient se retirer l'homme des champs incapable de se livrer à ses travaux ordinaires. Personne n'a le droit de s'en plaindre; c'est le cultivateur qui, par ses soins et son industrie, a fécondé les champs d'où se tire la nourriture nécessaire à tous; tandis que l'habitant des villes s'abandonnait à ses plaisirs, dans un cercle d'heureux, ou que, mollement assis auprès de son feu, il se livrait aux travaux du cabinet, l'habitant des campagnes, exposé à l'intempérie des saisons, travaillait et souffrait pour lui; ne doit-il pas être le bienvenu, lorsque, sentant sa force épuisée et sa vigueur éteinte, il prend en main le bâton dont il a besoin pour se soutenir, et se rend à la porte des villes en disant: « Je vous ai nourris dans ma jeunesse; nourrissez-moi désormais dans ma vieillesse. »

Actuellement, je le demande, qui s'occupera de cette multitude innombrable de pauvres que nous voyons re-

muer au sein de nos villes? Elle ne tarderait pas à croupir et à faire périr ensuite la société entière, si elle était abandonnée à elle-même, si une vertu secrète ne se mêlait à cette fange pour tirer le bien du mal. Qui s'en occupera? mais, vous le voyez, c'est le prêtre; ce sont ceux qui, inspirés aussi par la religion, ont le courage de l'aider dans son ministère de charité.

Le prêtre est le ministre de Dieu, il est le bras de sa providence; et nous savons que les pauvres sont particulièrement les enfants de la Providence divine. Le prêtre est le représentant de J.-C., le continuateur de sa mission auprès des hommes; et nous savons que Jésus avait pour les pauvres un amour de prédilection, qu'il fut pauvre lui-même. A sa naissance, sa tête reposait, dans une crèche, sur un peu de paille; et, à sa mort, sa tête, environnée d'épines, n'avait pour s'appuyer que le bois de la croix, arrosé de son sang. Le prêtre serait-il sans entrailles pour le malheureux, quand ses pensées, ses actions, quand toute sa vie sacerdotale est une vie de miséricorde et d'amour? Pourrait-il s'attacher lui-même aux biens de la terre, quand tout lui parle d'abnégation? Il est pauvre comme son maître, et il ne manque jamais de rien, ni pour lui, ni pour les autres. Il est, par lui-même, sans force, sans crédit, et il peut tout, il obtient tout, en éveillant, dans son cœur et dans le cœur d'autrui, la vertu innée de la charité. Une des raisons pour lesquelles la sagesse de l'Église a interdit à son cœur les joies pures de la famille, qu'il bénit lui-même dans le

cœur de tous les hommes, c'est afin que cet amour concentré s'échappe, au besoin, comme un torrent, et aille répandre l'abondance et la consolation sur toutes les misères humaines.

Un pauvre est à ses pieds : « Mon frère, lui dit le prêtre, avez-vous supporté avec résignation la croix qu'il a plu à la divine Providence de vous envoyer? — Hélas! non, mon père. Cela était si difficile! J'ai vu l'homme fortuné jouir, à côté de moi, de toutes les commodités de la vie, et moi j'étais plongé dans une affreuse misère. Bien des fois j'ai souhaité, comme Lazare, obtenir les miettes de pain qui tombaient de sa table, et on me les refusait. Je m'irritais alors, je murmurais contre les hommes et contre Dieu. Je me repens aujourd'hui de ma faute, et je prie Dieu de me la pardonner. » Le prêtre le confirme dans cette heureuse disposition ; il grave de plus en plus dans son cœur les devoirs difficiles de la résignation. Pendant que sa bouche répète ces belles paroles de Jésus : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! » croyez-vous qu'il ne se passe rien au fond de son cœur? Cela n'est pas possible. Il compatit à la misère de son pénitent : il se dit : « La parole qui sort de la bouche de Dieu est indispensable sans doute à la vie de l'homme, mais le pain aussi lui est nécessaire. » Il a donc pris la résolution de l'aider de tous ses moyens et d'intéresser les autres en sa faveur. Voyez-vous, la misère, comme le crime et quelquefois plus que le crime, a sa honte et ses secrets. Elle ira tou-

jours de préférence révéler ses souffrances physiques à celui à qui elle a coutume de révéler ses souffrances morales.

Le prêtre n'attendra pas toujours que l'indigent soit venu solliciter sa charité. La plupart du temps, il va lui-même au-devant de ses besoins. Que vous importe à vous, hommes du monde, toutes ces personnes qui vivent autour de vous? Vous ne les connaissez pas et vous n'avez aucune envie de les connaître. Vous ne connaissez pas peut-être vos plus proches voisins. Cela se conçoit: chacun de vous n'a besoin de connaitre que ceux avec qui ses goûts ou ses affections le mettent en relation. Mais le prêtre se trouve dans une position exceptionnelle. Il est responsable devant Dieu de tous ceux qui ont été confiés à sa charge pastorale. Il doit donc les connaître tous, et, avec eux, leurs besoins. Non loin de votre commode habitation est la pauvre demeure d'une veuve chargée d'une nombreuse famille. Sa mise indique une certaine aisance, et ses enfants sont toujours entretenus dans une grande propreté. Il y a bien sur le visage maigre et pâle de la mère des preuves évidentes d'une grande souffrance; mais les douleurs récentes du veuvage, les inquiétudes et les peines de la maternité vous expliquent suffisamment la nature de cette souffrance. Vous êtes donc sans inquiétude sur sa position. Le prêtre a bien d'autres pensées que vous; il a tout calculé: « Il y a deux ans, son mari est mort après une longue maladie. Si on eût vendu alors tout ce qui était dans la

maison, il y aurait eu à peine de quoi acquitter les dettes. Depuis, pour payer son loyer, nourrir et entretenir sa famille, elle n'a eu que les revenus de son travail. Cette femme doit donc nécessairement jeûner. Elle ne demande rien, il est vrai, elle ne se plaint point; mais le cœur d'où ne s'échappe aucun soupir n'est pas toujours celui qui souffre le moins. » Occupé de ces réflexions, il s'empresse d'aller la visiter.

Le prêtre n'a point revu cette demeure depuis le jour où il administra les derniers sacrements au mari. La pauvre veuve se rappelle cette triste circonstance, et elle ne peut retenir ses larmes. « Il est plus heureux que nous, dit le prêtre, qui comprend aisément sa pensée, il est plus heureux que nous, il est avec Dieu. » Dieu est un mot qui se lie à tout. C'est surtout une transition bien naturelle pour parler à l'indigent de sa misère. « Et vous, ajoute le prêtre, avez-vous pu, avec l'aide du Seigneur, élever seule votre famille? — Il m'a fait la grâce de ne point manquer de travail. — Ce travail ne doit pas suffire à tous vos besoins. — Hélas, non; mais voyez! » Et elle lui montre des yeux son lit sans rideaux, sa chambre dégarnie de meubles. « Je comprends, dit le prêtre, tout s'en va pièce à pièce. — Et encore cela ne suffirait pas sans une grande économie. — Vous voulez dire peut-être sans un jeûne perpétuel. » La femme ne répondait point, elle pleurait. Le prêtre se retire en laissant sa faible offrande. Il entre ensuite chez une femme, veuve aussi, mais puissamment riche. Le tableau qu'il

avait eu sous les yeux s'était trop vivement gravé dans son imagination pour qu'il pût s'occuper d'autre chose. Il raconte tout ce qu'il a vu. « Madame, ajoute-t-il, vous semblez craindre quelquefois de ne pas faire votre salut; voilà une occasion favorable. Imitez le bon Dieu, faites du bien aux hommes, et vous irez infailliblement à lui. »

Les indigents que le prêtre ne découvre pas, d'autres les lui font connaître. Il a, dans tous les quartiers de la ville, pour ses œuvres de bienfaisance, des coopérateurs actifs et intelligents. Deux jeunes gens, mariés depuis peu, sont dans la plus profonde misère. Leur santé frêle a trompé leur courage. Ne pouvant travailler, ils n'ont de ressource que dans les aumônes; mais la mort leur paraît moins dure que la mendicité. Un jour les voisins se trouvent dans une grande inquiétude à leur sujet. Il est dix heures, et la porte de la chambre n'a point encore été ouverte. Le prêtre a été averti : hâtez-vous, ministre du Seigneur, hâtez-vous, car la mort pourrait vous prévenir. Il court, il vole; la porte s'ouvre. Quel spectacle! Un réchaud était au milieu de la chambre. Étendus sur le lit et vêtus comme au jour de leur mariage, le jeune homme et la jeune femme entraient déjà dans les convulsions de la mort qu'ils craignaient actuellement après l'avoir recherchée. Ils sont rappelés à la vie. Le prêtre les console, les encourage. Il leur promet que cette tentative coupable restera ignorée, qu'il les soutiendra, qu'il leur procurera des travaux appropriés à leurs

forces. Ils ont foi dans la parole du prêtre ; et voilà encore une double proie arrachée à la mort.

Appelé pour administrer les derniers sacrements aux malades, le prêtre peut-il être témoin de quelque grande indigence sans faire tous ses efforts pour la soulager ? Il est auprès d'une mère de famille ; et cette femme est si misérable, que le réduit où elle couche ressemble plutôt au toit des animaux qu'à la demeure ordinaire des hommes. Cependant J.-C. est venu la visiter. Il est descendu de nouveau dans une espèce d'étable : « Mon père, dit la pauvre malade, après avoir écouté les exhortations du prêtre qui la disposait à la mort, mon père, je le dis en présence de mon maître, je ne crains pas la mort ; je regrette seulement de ne pouvoir rester un peu plus longtemps auprès de mes chers enfants pour leur rendre la vie moins amère. » Le prêtre se sent ému. Il s'incline en présence de Dieu, et, après avoir prié avec recueillement : « Ma chère sœur, dit-il, soyez sans inquiétude. Quand vous serez au ciel, ne m'oubliez point auprès de Dieu, et moi je n'oublierai jamais vos enfants sur la terre, je le dis aussi en présence de mon maître. » Et il s'incline de nouveau comme pour demander à Dieu de confirmer sa promesse.

Cette adoption du pauvre par le ministre des autels fut toujours dans l'esprit de l'Église. Qui ne connaît l'admirable défense du diacre Laurent au moment de son martyre : « Montre-nous, lui disaient ses bourreaux, montre-nous les trésors de l'Église, car nous savons

qu'elle en possède de précieux. — J'y consens volontiers, attendez. » Il rassemble aussitôt tous les pauvres que l'Église nourrissait ; et, les montrant à ses accusateurs étonnés: « Voilà, dit-il, les trésors de l'Église. »

Aucun obstacle ne l'arrêta jamais dans cet exercice important de son ministère. A la fin du IIIe siècle, une peste affreuse régnait à Alexandrie. Les prêtres, les diacres, portaient des secours aux pestiférés, que fuyaient les païens. « C'est un martyre, disaient ces courageux ministres, c'est un martyre non moins glorieux que celui de la foi; » et ils volaient à la mort pour gagner la double palme du martyre et de la charité. Pourriez-vous citer un seul fléau où le sacerdoce catholique n'ait pas montré le même zèle?

Il est des lieux où les malheureux sont réunis en grand nombre, tels sont les hôpitaux. C'est là que le prêtre se sent à l'aise. Il entre dans un hôpital comme dans sa propre demeure, et il traite comme les siens tous ceux qui y sont renfermés. Pour l'un, il a des paroles de consolation ; pour l'autre, de faibles secours. A celui-ci, il promet de ne pas l'oublier devant Dieu ; à celui-là, de ne point oublier ses enfants. Vous voyez auprès du lit des malades ces seconds anges gardiens; c'est le prêtre qui les inspire, qui les soutient, les dirige. Pensez au bien que font à la société ces admirables maisons de charité, et dites-vous: C'est le prêtre qui en est le fondateur, le réformateur, le soutien.

Qui ne se rappelle Vincent de Paul, le modèle du

prêtre, parce qu'il fut le modèle de la charité? Sa vie entière ne serait point déplacée ici. Rapportons seulement ce trait remarquable qui a conservé la vie à tant de pauvres chrétiens :

« On exposait dans la place publique de la capitale, dit l'abbé Maury, les enfants abandonnés en naissant; et les pauvres les achetaient à vil prix, comme des instruments de pitié, pour attirer la commisération publique. Le sort de ces innocentes créatures n'avait pas encore fixé les regards du gouvernement, depuis la fondation de la monarchie. Il fallait qu'un pauvre prêtre vînt leur servir de père, donner sa charité pour contrepoids à cet immense fardeau de la débauche et réintégrer dans les droits de la nature tous ces enfants sans famille, recueillis trop tard dans le sein maternel de la religion. Les anciens législateurs avaient cru leur assurer une protection suffisante, en permettant de les élever à titre d'esclaves, comme si l'on n'avait pu leur conserver la vie qu'en les privant de la liberté dans leur propre patrie! Voyez combien le zèle scerdotal est ici plus secourable que le pouvoir souverain!

« Au retour d'une de ses missions, Vincent de Paul, que j'oserais presque nommer l'ange visible de la Providence, trouva, sous les murs de Paris, un de ces enfants entre les mains d'un mendiant, occupé à déformer ses membres. Saisi d'horreur, il accourt avec l'intrépide confiance de la vertu, qui impose toujours au crime : « Eh! barbare, s'écrie-t-il, vous m'avez bien trompé,

je vous avais pris de loin pour un homme ! » Il lui arrache sa victime, l'emporte dans ses bras, traverse Paris en invoquant la commisération publique, assemble la foule autour de lui, raconte ce qu'il vient de voir, appelle la religion au secours de la nature, et, entouré de ce peuple frémissant qui le suit sans pénétrer son projet, il se rend dans la rue Saint-Landry, où l'on entassait ces malheureuses victimes. Là, ce père des orphelins donne l'exemple. Il en ramasse douze qu'il met à part, et les bénit en déclarant qu'il se charge de les nourrir ; et c'est là sa première allocution en faveur de ces infortunés. Aussitôt il appelle ses fidèles coopératrices, expose le pressant besoin de sauver ces enfants, et ils sont secourus. Mais le nombre en augmente au point que la charité se décourage, et qu'elle est près de se rebuter. Toutes ces grandes âmes, qui l'ont si généreusement secondé jusque alors, viennent lui déclarer qu'il faut absolument renoncer à cette œuvre de miséricorde ; mais, quand tout semble l'abandonner, sa foi en la Providence lui reste ; il regarde amoureusement le ciel, d'où le désespoir ne descendit jamais dans son cœur.

« Encore un jour, dit-il à ces femmes timides qui ont trop peu de foi, je ne vous demande plus qu'un seul jour ; la Providence nous suggèrera quelque résolution salutaire.

« Il dit, et convoque pour le lendemain une assemblée extraordinaire. Il fait placer dans le sanctuaire, entre les bras des Filles de la Charité, cinq cents de ces pauvres en-

fants dont il veut faire entendre les cris et plaider la cause pour la dernière fois, monte en chaire, chargé du plus touchant intérêt qu'un orateur ait jamais défendu, et le cœur oppressé de cette charité qui égalait dans son âme toute l'énergie de l'amour maternel. Il veut mêler ses sanglots à leurs vagissements. Il veut exciter et recueillir rapidement, parmi ses auditeurs, ces élans irrésistibles de charité, ces premiers mouvements de commisération qui sont toujours nobles et généreux; et s'adressant aussitôt à ce sexe compatissant qui l'environne, il lui parle en ces mots, auxquels je me garderai bien de rien changer : « Or sus, Mesdames, vous avez « adopté ces enfants, vous êtes devenues leurs mères « selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature « les ont abandonnés. Voyez si vous voulez aussi les « abandonner pour toujours. Cessez, dès ce moment, « d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie « et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre « les voix et les suffrages. Il est temps que vous prononciez leur arrêt. Les voilà devant vous. Ils vivront si « vous continuez d'en prendre un soin charitable, et ils « mourront tous demain si vous les délaissez. »

« L'éloquence ne nous offre point de plus sublime mouvement; mais aussi n'a-t-elle jamais obtenu de plus beau triomphe. On ne répond à Vincent de Paul que par des pleurs et des cris de miséricorde. Dans cette même assemblée, où l'on est venu avec la résolution d'abandonner pour toujours les enfants trouvés, la fondation

de leur hôpital, votée par acclamation, reçoit immédiatement, pour première oblation, quarante mille livres de rente, et cet exemple d'humanité est aussitôt imité dans tout le royaume et dans l'Europe entière (1). »

Le prêtre descend dans les cachots. Il porte au pauvre prisonnier les secours qui lui sont nécessaires pour rendre un peu moins tristes les derniers jours de son existence; et, avec ces secours, il lui porte quelques paroles d'espérance et de consolation. Le sort du prisonnier n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois. Le prêtre n'a-t-il pas contribué beaucoup à l'améliorer? N'est-ce pas de son cœur, animé par la charité, que se sont échappés les premiers cris, les cris les plus puissants de réforme? Écoutons l'abbé de Besplas, dans un discours de la cène, prononcé devant le roi, en 1777.

« Sire, la confiance et le poids de notre ministère, notre cœur déchiré, nous forcent à vous révéler ici le plus grand sujet de notre tristesse; on n'offense pas votre clémence quand on met votre cœur magnanime sur la route des bienfaits et de la vérité. Pauvres infortunés, que notre bouche n'a-t-elle l'éloquence de Chrysostôme pour défendre vos droits! si le trait qui perce notre âme arrive à celle de ce grand prince, quel soulagement à notre douleur! Oui, sire, l'état des cachots de votre royaume arracherait des larmes aux plus insensibles qui les visiteraient. Un lieu de sûreté ne peut, sans une

(1) Panégyrique.

énorme injustice, devenir un séjour de désespoir. Vos magistrats s'efforcent d'y adoucir l'état des malheureux; mais, privés des secours nécessaires pour la réparation de ces antres infects, ils n'ont qu'un morne silence à opposer aux plaintes des infortunés. Oui, j'en ai vu, sire, et mon zèle me force ici, comme Paul, à honorer mon ministère; oui, j'en ai vu qui, couverts d'une lèpre universelle par l'infection de ces repaires hideux, bénissaient mille fois dans mes bras le moment fortuné où ils allaient enfin subir le supplice. Grand Dieu! sous un bon prince, des sujets qui envient l'échafaud!... Jour immortel, soyez béni! j'ai acquitté le vœu de mon cœur de décharger le poids d'une si grande douleur dans le sein du meilleur des monarques.

« Cœurs sensibles et généreux, en attendant que la piété du prince puisse exécuter les royales résolutions, les desseins de miséricorde et de justice qu'il conçoit dans ce moment au fond de son âme, allez, allez verser un baume précieux dans des plaies si profondes; consolez ces infortunés; je me prosterne à vos genoux pour vous demander cette grâce. Comme le Dieu libérateur, descendez dans ces lieux obscurs de la terre; visitez ces hommes dévoués à la mort, et à qui peut-être une légère aumône de votre part eût arraché le poignard. Je vous en conjure par leurs larmes, par leur désespoir, par leurs chaînes. »

CHAPITRE XI.

Le prêtre assistant les suppliciés.

A la fin du chapitre précédent, nous avons montré le prêtre visitant les prisons. C'est là surtout qu'il a d'immenses douleurs à consoler.

Un homme a été condamné à mort, et il ne lui reste plus que quelques moments à vivre...

« Un homme condamné à mort! et par qui? — Par ses juges. — Des hommes peuvent-ils frapper de mort leur semblable? — Oui, sans doute, quand il l'a mérité et que l'intérêt commun le demande. — Qui a donné ce pouvoir aux hommes dont vous parlez? — La société. — La société a-t-elle le droit d'investir quelques hommes d'un pouvoir si extraordinaire? — Tous les peuples l'ont cru; tous ont agi en conséquence. Nous avions commencé à en douter, et ce doute a suffi pour donner l'essor

aux plus grands crimes, pour ébranler la société. Il a donc fallu nous hâter de relever nos échafauds. Pauvre société ! dont la base a quelquefois besoin de baigner dans le sang. — Mais la société elle-même, de qui tient-elle ce pouvoir qu'elle délègue si communément? — Il est inhérent à sa nature. Elle en jouit comme tout être jouit du droit de veiller à sa conservation. — Ce n'est point encore là le droit véritable, ce n'est que la force, ou, si vous l'aimez mieux, c'est le droit du plus fort. En effet, si le condamné avait la force d'écraser la société, il le ferait avec justice, d'après vos idées, en disant qu'il use du droit que tout être possède de veiller à sa conservation. — Il faut donc remonter beaucoup plus haut, à la source même de tout droit, en disant que ce pouvoir suprême repose, en dernière analyse, sur la volonté de celui qui a tout créé, et qui a nécessairement droit de vie et de mort sur ses créatures. »

La discussion que je viens d'établir n'est point ici un hors-d'œuvre. Un homme appelé à remplir les fonctions de juré me dit un jour : « Il ne m'est jamais arrivé de répondre affirmativement dans une affaire capitale. — Il est pourtant nécessaire de le faire quelquefois, ai-je répondu. — Je ne le nie pas ; mais je laisse à d'autres cette triste besogne. D'ailleurs quel droit avons-nous de condamner un homme à mort? — Quel droit avez-vous de le priver de sa liberté, de lui infliger une peine quelconque? — Je ne nie pas la conséquence, et je ne me crois pas obligé d'y répondre. — Dieu est la source de tout droit,

et il veut que la société se conserve. — Dieu !... mais je ne crois pas à l'existence de Dieu. — Si tous les hommes partageaient vos idées, qu'arriverait-il? » Sa réponse parut embarrassée. Je crus comprendre que tel en était le sens : « Je ne sais ; mais les choses n'iraient peut-être pas trop bien. » Tant il est vrai qu'aux yeux de l'incrédule lui-même, Dieu est la base nécessaire de tout ordre moral comme de tout ordre physique. L'exclusion absolue de quelques membres de la communauté est nécessaire à l'existence de la société ; car si elle ne l'était pas, tant de peuples divers n'en seraient pas venus à cette conséquence extrême. Cependant il est évident que, sans l'idée de Dieu, une condamnation capitale est la tyrannie au suprême degré, un assassinat social. Il est donc nécessaire que Dieu existe. Ainsi, de l'échafaud notre esprit doit s'élever jusqu'à Dieu pour ne point reculer épouvanté. C'est que Dieu est le centre unique où l'intelligence humaine doit, de conséquence en conséquence, aboutir nécessairement, en partant du point le plus reculé, si elle veut trouver un lieu d'arrêt.

Après avoir montré que la sainteté des lois repose nécessairement sur la foi que le catholicisme seul conserve inébranlable, je reviens à mon récit. Un homme a été condamné à mort, et il doit subir bientôt le dernier supplice. Le délégué du pouvoir terrestre veut l'entendre encore une fois. Il se rend à la prison. Après avoir rempli jusqu'à la fin le rôle de vengeur de la société, en retournant en tout sens, si je puis m'exprimer de la sorte,

cette âme criminelle pour voir jusqu'à quel point elle fut coupable, et pour s'assurer qu'elle ne laisse point après elle, sur la terre, de complices impunis, il veut essayer le rôle de consolateur de l'humanité. Mais, hélas! que dira-t-il? De quel nom appellera-t-il celui qu'il va faire retrancher bientôt du nombre des vivants? Quel accent même donnera-t-il à ses paroles? Il aurait besoin de toute la puissance surnaturelle pour toucher cette âme profondément ulcérée ou abattue, et il ne se sent pas même en état, vu la position dans laquelle il se trouve, d'employer les ressources ordinaires de la nature. Il se retire donc l'esprit vivement agité.

La mort répugne tellement à la nature, que ce n'est jamais sans inquiétude qu'un homme en envoie un autre à l'échafaud, quelque grande que soit l'évidence de son crime. Rentré chez lui, il s'empresse d'écrire à l'aumônier des prisons : « C'est demain, à six heures, que doit être exécuté le malheureux condamné, qui a déjà réclamé le secours de votre ministère. Je vous prie de lui annoncer cette triste nouvelle, en lui portant les dernières consolations de la religion. »

Après avoir ainsi remis le condamné entre les mains de la religion, il trouve un peu moins lourd le poids qui pesait sur son cœur. Cette annonce de mort était peut-être ce qu'il y avait de plus difficile à remplir dans son ministère. Comment voulez-vous, en effet, qu'un homme vienne dire à un autre homme : « Demain, vous monterez sur l'échafaud, » si, en même temps, il

n'a mission d'ajouter : « Mais à cette vie doit succéder une vie meilleure, vers laquelle vous pouvez dès ce moment vous réfugier? » Le prêtre accepte avec zèle la mission qui lui est confiée. Il se dépouille de son cœur d'homme, pour ne porter à la prison que son courage de prêtre; il se rend à la chapelle, il demande à Dieu de mettre lui-même sa parole ferme et consolante sur ses lèvres tremblantes. Le prisonnier est venu le rejoindre; le jour est à son déclin; la demi-obscurité, le silence du saint lieu, le Christ élevé sur l'autel, l'Agneau qui repose au tabernale, tout fait impression sur son âme; il regarde le prêtre, il voit dans ses traits je ne sais quel mélange de tristesse et de douce affabilité : « C'est donc demain!... s'écrie-t-il. — Oui, mon frère, répond le prêtre. Je viens de la part de Dieu écouter l'aveu de vos fautes et vous apporter son pardon. Vous marcherez plus légèrement à l'échafaud, quand vous aurez déposé le lourd fardeau qui vous accable. » Quel affectueux langage, et combien il diffère du langage austère de la loi! Ne suffirait-il pas pour réconcilier avec la société le malheureux qu'elle exclut de son sein?

Parmi ceux qui sont envoyés à l'échafaud, il y en a qui sont condamnés injustement; c'est un fait incontestable, dont nous avons malheureusement beaucoup trop de preuves. Les juges sont des hommes, ils doivent donc se tromper quelquefois. Cependant, il faut se hâter de le dire, ce malheur arrive bien rarement, si ce n'est au temps des perturbations sociales. Alors, en

effet, ce qui croupissait au fond de la société surgit souvent à la surface, et le coupable, saisissant lui-même le glaive sacré de la loi, frappe sans distinction tout ce qui s'oppose à ses desseins. Hors ce cas, heureusement assez rare, la justice suit son cours avec une grande lenteur et une régularité parfaite, surtout quand il s'agit d'un crime capital. Ceux qui condamnent ne déposent leurs votes qu'avec une extrême répugnance, et après y avoir été contraints, pour ainsi dire, par la conscience. Il faut d'ailleurs, pour une condamnation, un bien plus grand nombre de voix qu'on ne se l'imagine communément, il faut la voix des accusateurs, la voix des témoins; celle des juges, celle des jurés. Il faut, pour ainsi dire, la conviction publique, dont le juré suit ordinairement l'impulsion dans l'émission de son vote. Nous devons donc supposer d'abord que le condamné est véritablement coupable du crime qui lui est imputé.

Intimement convaincu de sa culpabilité, il se renferme quelquefois dans un silence absolu, et il refuse de faire au prêtre l'aveu de sa faute. C'est un grand malheur, une grande folie. Quoi ! il refuse de s'assurer, par un repentir d'un instant, la possession d'un éternel bonheur ! Tandis que le monde le repousse, le condamne; tandis que tous n'ont pour lui que des regards de mépris et de haine, il refuse d'écouter le seul ami qui lui reste, de décharger sa conscience dans le cœur de celui qui vient de lui dire : « Tout n'est pas perdu encore, vous

avez pour vous Dieu et sa religion. » Quelquefois même le condamné se glorifie de son crime. Il marche au supplice avec une scandaleuse effronterie. Le ministre de Dieu est à ses côtés, et il le remarque à peine. Il regarde avec audace ceux qui se trouvent sur son passage; il leur adresse des paroles injurieuses; il insulte à la justice humaine, il rit des jugements de Dieu. Que les hommes se voilent le visage de honte et d'effroi, car c'est un affreux spectacle qui est alors donné à la terre. Quoi! ce malheureux s'est plongé dans les abîmes de la perversité humaine, et il se regarde avec complaisance. Quoi! le Christ est sous ses yeux, et, au lieu de le prier de ne point l'oublier dans l'autre vie, il a aussi pour lui des regards et des paroles de mépris! Lorsque le condamné se trouve dans ces funestes dispositions, le ministère du prêtre ne lui est d'aucune utilité. La religion n'agit que sur les âmes; elle ne peut donc rien à l'égard de ces êtres monstrueux qui semblent n'en point avoir, tant ils sont profondément ensevelis dans la matière et dans le crime.

La plupart du temps, le condamné avoue son crime et manifeste un repentir sincère. Oh! combien le ministère du prêtre devient pour lui une source abondante de consolation!

Le prêtre est au tribunal de la pénitence. Il a fait entendre au coupable repentant, de la part de J.-C., ces touchantes paroles: « Vos péchés vous sont remis. » Dans le réprouvé de la société, il n'aperçoit plus désor-

mais que l'élu de Dieu. Comme il aime à prolonger avec lui son entretien, à lui faire part des réflexions salutaires qu'il puise dans la religion et dans la raison : « Mon frère, vous déplorez sans doute votre malheur; vous avez maudit mille fois l'heure où vous êtes tombé entre les mains de la justice; eh bien ! dites-moi, si rien ne vous eût arrêté dans l'accomplissement de vos coupables desseins, n'auriez-vous pas fait de continuels progrès dans la carrière du crime ? ne seriez-vous pas mort dans l'impénitence finale? Votre arrestation, la sentence prononcée contre vous, le glaive de la loi élevé déjà au-dessus de votre tête, cet appareil terrible de la justice humaine, tout cela est donc, religieusement parlant, une grâce de la Providence, puisque, comme je l'espère, vous allez mourir réconcilié avec Dieu. »

Le prêtre s'est enfin retiré, après avoir promis d'être auprès de lui bien avant le jour pour le préparer davantage à la mort. La nuit est déjà fort avancée, et le pénitent n'a point encore fermé la paupière; il pense : « Avoir eu si peu de temps à passer sur la terre, et l'avoir si mal employé. Il y a plus de vingt ans que je suis au monde; à mon entrée dans la vie, j'ai été marqué du signe glorieux de la croix, et je le suis, en la quittant, par le fer déshonorant du bourreau. La miséricorde divine m'a lavé dans l'eau du baptême, et demain la justice humaine me lavera dans mon sang. Mais la religion qui me sourit à mon berceau est venue me consoler; elle m'a dit que Dieu me pardonnerait, que tous les opprobres, toutes

les souffrances de ma mort étaient des moyens d'expiation... » Le condamné repose plus tranquillement après cette réflexion.

A l'heure convenue, le prêtre est dans la cellule du prisonnier. « Le soleil va se lever, dit-il, et vous ne le verrez plus se coucher. Ranimez-vous, mon frère, priez, repentez-vous, espérez! Voyez-vous l'image de celui qui est mort innocent pour vous racheter coupable!... » Le condamné approche ses lèvres tremblantes, et il croit sentir comme une vertu secrète s'échapper du corps de J.-C., et le rappeler à la vie pour quelques minutes encore. Déjà se font les apprêts du supplice. Toutes les fois que la main du bourreau vient à le toucher, pour lui ce serait la mort, si le prêtre ne le soutenait par l'exemple du Sauveur, qui eut à souffrir aussi plusieurs fois les tourments de la mort avant d'avoir été élevé en croix.

Le signal du départ est donné. La charrette fatale roule lentement entre deux haies de spectateurs avides d'étranges émotions. Le condamné suit avec attention les prières de l'Église, que le prêtre récite à ses côtés. Combien de pensées semblent avoir été inspirées pour lui seul, tant elles conviennent à sa situation présente!

Ayez pitié de moi, ô Dieu! selon l'étendue de votre miséricorde!

. . . .

Vous ferez entendre à mon oreille des paroles de joie, et mes os humiliés tressailliront d'allégresse.

. . . .

Ne me rejetez pas de votre présence; n'éloignez pas de moi votre Esprit-Saint.

. . . .

Il ne lui est pas toujours facile de prier tranquillement. Une foule sans cesse croissante se presse avec fureur autour de la charrette, comme les flots d'une mer irritée autour d'un vaisseau devenu le jouet de la tempête. Des cris de rage se font entendre; il tourne ses regards vers le prêtre, qui semble lui dire en élevant les yeux au ciel : « Vous n'avez plus rien à espérer de la terre, votre refuge est désormais auprès de Dieu. » Il s'est élevé sur l'échafaud ; d'un côté est le prêtre, et de l'autre le bourreau. Touchante sollicitude de la religion ! Quand le bras de la justice humaine s'appesantit sur le coupable, elle veut que le bras de la miséricorde divine soit là aussi pour le consoler et le soutenir. Il livre sa tête au bourreau, bientôt elle tombe séparée de son corps, et son âme a quitté la terre. Pendant que se terminait cet horrible drame, agenouillé en présence de la foule devenue attentive et silencieuse, le prêtre répétait à voix basse les saintes paroles qui ouvrent le ciel.

Actuellement, supposons un homme injustement condamné. Pour lui, la religion sera peut-être encore plus riche en consolations.

« Oui, mon frère, lui dit le prêtre, oui, vous deviez le savoir depuis longtemps, Dieu seul ne se trompe point, Dieu seul est véritablement juste...... Vous mourrez avant le temps ; mais combien de morts prématurées !

Un homme passe auprès d'un édifice ; du haut du toit il tombe sur sa tète une pierre qui le tue ; c'est un malheur ! Vous viviez heureux, abrité sous l'édifice social ; le glaive mal assuré de la loi va tomber sur votre tête et vous donner la mort ; c'est un malheur ! — C'est plus qu'un malheur, mon père, c'est une tache ineffaçable pour la société. — Je le sais, mon frère, sur la terre, la perfection n'appartient pas plus aux sociétés qu'aux individus. Consolez-vous, cependant, tout ne finit pas à la mort, et, après cette vie, vous retrouverez celui qui juge la justice même. D'ailleurs, si vous êtes innocent du crime qui vous est imputé aujourd'hui, ne vous êtes-vous jamais rendu coupable envers la société, envers Dieu? de quoi vous plaignez-vous donc si vous avez des moyens faciles d'expier les fautes qui depuis si longtemps souillaient votre âme. »

Ils se rendent à l'échafaud. Le prêtre a sous les yeux l'image du Christ; il la montre au malheureux dont le courage ébranlé a besoin de cet appui divin. « Celui-là aussi, dit-il, celui-là fut injustement condamné; il a souffert avec résignation, et cependant il souffrait pour les péchés de créatures ingrates. » Ils arrivent au pied de l'échafaud; le condamné paraît calme, et la foule murmure quelques paroles favorables: « Dieu le soutient, dit-on, il a pour lui son innocence ou son repentir. » Le prêtre est toujours à ses côtés. « C'est ici un nouveau Calvaire, dit-il à voix basse, mais rappelez-vous que du Calvaire au ciel le trajet est plus facile et plus court. » La

malheureuse victime de l'ignorance ou de la perversité des hommes est enfin sur l'échafaud; la religion a béni; le bourreau a frappé. « Ame chrétienne, montez au ciel, » disait le prêtre intérieurement.

Combien il est touchant le récit de Lally-Tolendal, racontant la mort de son père injustement condammé! mais ce qu'il y a de plus saisissant, selon moi, c'est quand il le montre recevant la consolation du prêtre. « Arrivé, dit-il, au pied de l'échafaud, on lui lit encore son arrêt. A ces mots, *d'avoir trahi les intérêts du roi*, il repousse le lecteur avec une indignation mêlée de dédain, et marche à la mort sans vouloir entendre le reste. Il était déjà sur le second échelon; il descend tout à coup, et s'adressant au seul ami qui lui restât alors dans ce monde: « Eh quoi! Monsieur, est-ce que vous allez m'abandonner? et mon corps... — Moi, vous abandonner! s'écrie le ministre respectable. Ah! Monsieur, je ne vous quitterai qu'après vous avoir fait rendre les honneurs de la sépulture, et je vous réponds qu'ils vous seront rendus. — Pardon, Monsieur, mon doute était un crime; je n'ai pas dû moins attendre de vous.... » Ministre véritablement digne de la religion, dont vous étiez l'organe, c'est vous qui avez adouci pour mon père les horreurs de la mort, et pour moi le supplice de la vie; c'est à vous seul qu'il a dû et sa consolation dernière et ces tristes *honneurs* que la haine lui eût enviés. Que votre nom vive à jamais dans tous les cœurs sensibles, et soyez éternellement l'exemple et l'honneur du sacerdoce et de l'humanité. »

CHAPITRE XII.

L'évêque au centre de son diocèse

Quoique composé de parties essentiellement distinctes, l'univers sorti des mains de Dieu est un cependant, parce que les parties qui le composent s'enchaînent et se perdent dans l'harmonie du tout. L'Église aussi est une; cependant elle se compose d'un nombre infini d'églises ou assemblées distinctes qui ont les mêmes croyances, les mêmes sacrements, et, généralement parlant, la même discipline que l'Église universelle.

Chaque église particulière est gouvernée par un évêque.

Un évêque.... qu'ai-je dit? Que d'idées rappelle à mon esprit ce mot sacré! L'évêque, c'est le pasteur des âmes; c'est l'œil de la Providence; c'est le flambeau élevé au

milieu du temple pour éclairer les fidèles qui s'approchent de Dieu.

Dès les premiers siècles de l'Église, nous voyons un grand nombre d'évêques; il y en avait dans presque toutes les villes importantes. Du haut de son siége, l'évêque veille sur le clergé et les fidèles placés dans toute l'étendue de sa juridiction. Cependant, c'est presque toujours au centre de son diocèse, dans sa ville épiscopale, que se fait le plus sentir son influence salutaire. Nous voici, je suppose, dans une des principales villes de France. Ce que nous remarquons d'abord, c'est ce vaste édifice qui élève son dôme, comme une aspiration de la terre vers les cieux, et qui porte la croix sur ses deux tours bien au-dessus de tous les objets terrestres. Nous dirigeons nos pas de ce côté. A peu de distance de la basilique, où tant de générations sont venues déjà s'incliner devant Dieu, est un autre édifice sur lequel les siècles ont déposé aussi ce vernis d'antiquité si convenable à tout ce qui tient à la religion. Nous entrons; la croix s'est encore offerte à nos regards. Nous pénétrons dans l'intérieur de cette demeure; nous ne voyons pas les portes assiégées par cette foule qui se presse ordinairement sur le seuil du palais des grands de la terre. Là, nulle agitation, nul mouvement; partout règne un silence presque aussi grand que celui qui se fait habituellement dans la maison de Dieu. Quel est donc ce demi-temple, si je puis parler ainsi? C'est la maison de l'évêque.

Le jour vient de naître. Depuis quelque temps, l'évêque est dans sa chapelle. Savez-vous pourquoi il y a toujours une chapelle dans la demeure d'un évêque? est-ce un privilége ? est-ce pour lui éviter la peine de se rendre au temple commun ? Non. C'est pour lui rappeler que sa vie est plus spécialement une vie d'oraison ; aussi, tandis que la plupart des hommes sont encore plongés dans le sommeil, l'évêque est au pied de l'autel ; il prie en face du Saint des saints. Oh ! si tout à coup Dieu dévoilait à nos yeux tout ce qui se passe dans l'âme d'un évêque en oraison; que de pensées! Il s'est dit : « Mon Dieu, il y a dans cette ville quarante mille habitants, peut-être ; vous m'avez chargé de leur salut ; de cette multitude immense, bien peu seront sauvés !... » A cette pensée, une angoisse secrète a tout à coup saisi son cœur ; un froid convulsif court par tous ses membres ; il se sent défaillir. Comme autrefois celui qui avait été chargé du salut des hommes, et qui voyait que son sang aurait été vainement répandu pour le plus grand nombre, il s'écrie : « O mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Le messager céleste est venu de la part de Dieu le consoler en lui montrant tous les actes de vertu qui, chaque jour, s'accomplissent autour de lui. Aussitôt le courage renaît dans son cœur avec l'espérance; avant de sortir d'oraison, il a pu s'écrier : « Seigneur, que votre volonté se fasse et non la mienne. »

Au fond de la demeure solitaire, j'ai entendu une porte se fermer. C'est l'évêque qui se retire dans son cabi-

net de travail pour se livrer à l'étude; la Bible est continuellement ouverte sous ses yeux; il sait qu'il n'est plus sur la terre que pour continuer le ministère de Jésus; et il comprend dès lors qu'il ne peut trop se pénétrer de ce livre divin, où l'Esprit saint lui-même a recueilli les actions et les paroles du Sauveur. Quand il veut s'adresser à Dieu, c'est la Bible qu'il consulte; c'est encore la Bible qu'il consulte quand il veut parler aux hommes. Pour donner plus de sainteté aux soliloques intérieurs de son âme avec elle-même, comme saint Augustin, il a recours à la Bible; il la médite attentivement pendant le jour; et, pendant le silence profond de la nuit, il repasse dans son cœur les textes les plus importants qu'il a fidèlement retenus.

L'histoire de l'Église est aussi l'objet de ses fréquentes méditations. L'histoire de l'Église, c'est l'histoire de ceux qui, comme lui, ont été appelés aux honneurs du sacerdoce de Jésus. Sa vie sera donc aussi un jour une page de cette histoire; mais, quelle sera cette page? tournera-t-elle à sa gloire ou à sa confusion? Il ne peut y penser sans frayeur; car cette page se reproduira au livre du souverain juge; elle sera pour lui une source de délices inépuisables ou d'éternelles souffrances. Il a sans cesse sous les yeux ces grands hommes qui ont honoré l'épiscopat; il contemple avec amour leurs traits vénérables fidèlement reproduits sur la toile; il médite profondément leurs pensées recueillies dans ses livres. « Moi, s'écrie-t-il quelquefois, moi, le successeur des Chrysos-

tôme, des Ambroise, des Augustin; moi, le successeur des Bossuet, des Fénelon, des Massillon; qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil honneur? » Toutes les fois qu'il s'environne ainsi, par la pensée, de ces grandeurs évanouies, il se sent encore plus vivement pénétré de la profondeur de son néant.

Il étudie l'histoire des peuples, afin de mieux se pénétrer de l'esprit de ceux qu'il est obligé de conduire. Il jette quelquefois les yeux sur les ténèbres épaisses du paganisme, et, les ouvrant ensuite aux douces lumières du christianisme, il se sent vivement pénétré de reconnaissance à la contemplation des miséricordes infinies de Dieu pour les hommes. Il voudrait que son esprit ne restât étranger à rien de ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Pour soutenir son courage épuisé au milieu des travaux continuels de son esprit, il a besoin de se rappeler souvent cette pensée: « Malheur à moi, si un seul de mes frères venait à périr par mon ignorance! »

Ce n'est donc pas seulement pour lui, c'est aussi pour les autres que l'évêque se livre avec tant d'ardeur à l'étude. Il en est des trésors de la science comme des richesses matérielles: celui à qui Dieu les a départis n'en est pour ainsi dire que le dispensateur. Si, au lieu de les communiquer à ses frères, il les enfouit dans son âme, il n'entre point dans les vues de la Providence; il se rend coupable d'une sorte d'avarice dont Dieu lui demandera un jour un compte sévère, surtout s'il a été revêtu de

hautes fonctions et chargé de la direction des peuples. Nous savons tous pourquoi le célèbre Huet quitta son évêché : il ne se sentait pas capable d'être évêque, il n'était que vertueux et savant. L'évêque n'est donc pas seulement un homme de piété et d'étude, c'est un homme de charité et de dévouement absolu. Sa piété, sa science, sa santé, sa fortune, tout en lui et hors de lui, tout ce qui lui appartient, à quelque titre que ce soit, est, par cela même, à la disposition des autres; sa porte est ouverte à tous. Voyez-vous accourir avec empressement ces hommes de foi et de charité? ce sont ses prêtres, ce sont ceux qui partagent aussi le sacerdoce de Jésus-Christ, et qui travaillent avec lui à la conduite de l'Église. Ce vieillard à cheveux blancs a besoin de conseils pour sortir heureusement de la situation embarrassante dans laquelle il se trouve engagé. Il est cependant accoutumé à en donner aux autres; mais quand il est obligé d'agir lui-même, il aime mieux, dans le doute, s'en rapporter à la décision de son évêque. Cet autre est abattu; en vain il a cherché, dans l'oraison et au pied de la croix, le courage dont il a besoin; il aura donc recours à celui qui a reçu de l'Esprit la plénitude de la force avec la plénitude du sacerdoce. En voici un qui s'est particulièrement consacré aux bonnes œuvres : dans ce moment, il n'a rien pour subvenir aux besoins pressants de ses pauvres; plusieurs fois, déjà, il a frappé aux portes qui ont coutume de s'ouvrir aux sollicitations de sa charité, elles se sont fermées à sa voix; et, au lieu

de s'abandonner à un désespoir funeste, il s'est dit : « J'irai trouver notre commun père, car la bourse d'un saint évêque est inépuisable. » Il ne s'est point trompé dans ses espérances; l'évêque l'accueille avec bonté : « Mon fils, les temps sont mauvais, non pas pour vous, car il est toujours heureux, celui qui se consacre au soulagement de ses frères; mais pour moi, qui me trouve en ce moment à la dernière obole. Vous pouvez en disposer. La bourse de mes pauvres ne fut jamais entièrement vide; et j'ai la ferme persuasion que si les efforts de ma charité n'étaient soutenus par les hommes, ils le seraient par Dieu même. »

Après les prêtres, ceux qui excitent le plus la sollicitude de l'évêque, ce sont les jeunes élèves du sanctuaire destinés à remplir les vides que la mort fait chaque jour dans la milice sacerdotale. Il les a retirés du monde, il les a placés à ses côtés et pour ainsi dire à l'ombre de la maison de Dieu. Ce qu'un bon père est à l'égard d'enfants nombreux et chéris, il l'est à leur égard. Il les visite souvent, il prend le plus grand soin de leur éducation; il aime à prier avec eux, à chanter avec eux les louanges de Dieu. Quelquefois sa voix paternelle fait sentir au cœur de chacun d'eux la douce onction de la parole divine, qu'ils répèteront plus tard au peuple. Quelque estime qu'il ait pour ceux entre les mains de qui il a remis ses enfants, il veut cependant s'assurer souvent par lui-même de leurs progrès dans la science et dans la vertu.

Quoique plus vivement préoccupé des écoles ecclésiastiques, l'évêque ne reste point indifférent à la direction des écoles laïques. Il les visite fréquemment; il aime à voir de quelle manière sont formées à la vertu ces jeunes âmes confiées aussi à sa sollicitude et dont il rendra à Dieu un compte rigoureux. Il en établira lui-même, si on ne suscite point d'obstacles insurmontables à l'élan de son zèle; il les dotera, il leur procurera des maîtres d'une doctrine et d'une conduite irréprochables.

C'est de cette manière que, dès le moyen âge, les évêques ont préludé à ces établissements qui, depuis, sont devenus si célèbres sous le nom d'Universités. C'étaient des écoles établies par l'évêque à côté de son église, et où quelques enfants apprenaient la lecture, la grammaire, la musique. Peu à peu le cercle de leurs études s'est étendu, et il a fini par embrasser toutes les sciences.

Communautés, hôpitaux, prisons, tout est connu de l'évêque : il aime à tout visiter par lui-même ou par les siens. Voyez-vous ces prêtres, ces religieuses, ces pieux laïques, qui se croisent en tous sens au milieu de nos villes? Ce sont les envoyés célestes qui vont communiquer à tout l'étincelle du feu divin entretenu au foyer dont l'évêque est le centre. Qui est affligé, sans qu'il s'attriste? qui est dans la joie, sans qu'il se réjouisse avec lui? Connaissez-vous une entreprise sainte ou seulement généreuse à laquelle il ne prenne une part plus ou moins

active? Voyez ces monuments sacrés, auxquels rien ne saurait être comparé de tout ce qui couvre notre belle patrie : comment ont-ils été fondés, élevés, entretenus? presque toujours par le génie épiscopal. Voyez les ruines vénérables qui offrent encore tant de beautés à l'admiration du connaisseur : comment sont-elles préservées d'une destruction complète, rappelées, autant que possible, à leur antique splendeur? presque toujours par le zèle épiscopal.

Je vous ai dit quelle était la journée ordinaire de l'évêque. Comme elle est remplie! Il en est cependant qui le mettent en rapport avec un plus grand nombre de personnes.

Un bruit inaccoutumé s'élève autour de la maison épiscopale : la cloche ébranle les airs et fait entendre je ne sais quels sons d'allégresse et de recueillement. C'est une des plus grandes fêtes de la religion. Le peuple a compris la voix qui l'appelle, et il se rend au temple avec empressement. Ce jour-là, l'évêque a quitté sa retraite ; il paraît revêtu de ses plus beaux ornements. Où va-t-il? il vient aussi prier dans le temple, se prosterner plus profondément que les autres en présence de celui devant qui il faut s'humilier soi-même pour mériter d'être élevé. Il fait entendre, en face de l'autel, quelques paroles de vérité et d'amour; il appelle sur la terre les bénédictions du ciel, et il rentre dans sa demeure en remerciant Dieu d'avoir fait luire pour lui ce jour de piété et de bonheur. Quelques pauvres l'ont accompagné, et

ils se retirent en répondant à ses aumônes par des bénédictions.

S'il est des circonstances difficiles, on peut avec confiance tourner ses regards du côté de l'évêque, on le trouvera toujours disposé à agir et même à se dévouer.

C'est un fléau terrible qui envahit la ville épiscopale, le diocèse entier. Consolez-vous, l'évêque est là pour le combattre.

La peste sévit avec fureur : chacun s'est empressé de fuir et de dérober au danger sa famille et ses amis. Les amis, les enfants de l'évêque, ce sont les victimes du fléau. Aussi le voyez-vous partout où le besoin l'appelle : il prodigue au corps et à l'âme les secours nécessaires ; rien ne l'arrête. Et comment son courage ne serait-il pas supérieur à la fatigue, à la maladie, à la mort ? Il a pour lui l'appui de la grâce, et il est soutenu par les plus hautes considérations : si le fléau l'épargne, il aura l'approbation de sa conscience et celle des hommes, en attendant les récompenses de Dieu ; s'il vient à succomber, il est aussitôt emporté par les anges pour jouir au ciel d'un bonheur infini.

Je voudrais pouvoir rapporter ici les traits frappants qui ont immortalisé l'héroïque courage des évêques dans de pareilles circonstances ; mais cela n'entre point dans le plan que je me suis proposé. J'en dirai cependant quelques-uns que j'emprunterai aux différentes époques de l'histoire ecclésiastique, pour montrer que l'évêque est le même en tout temps

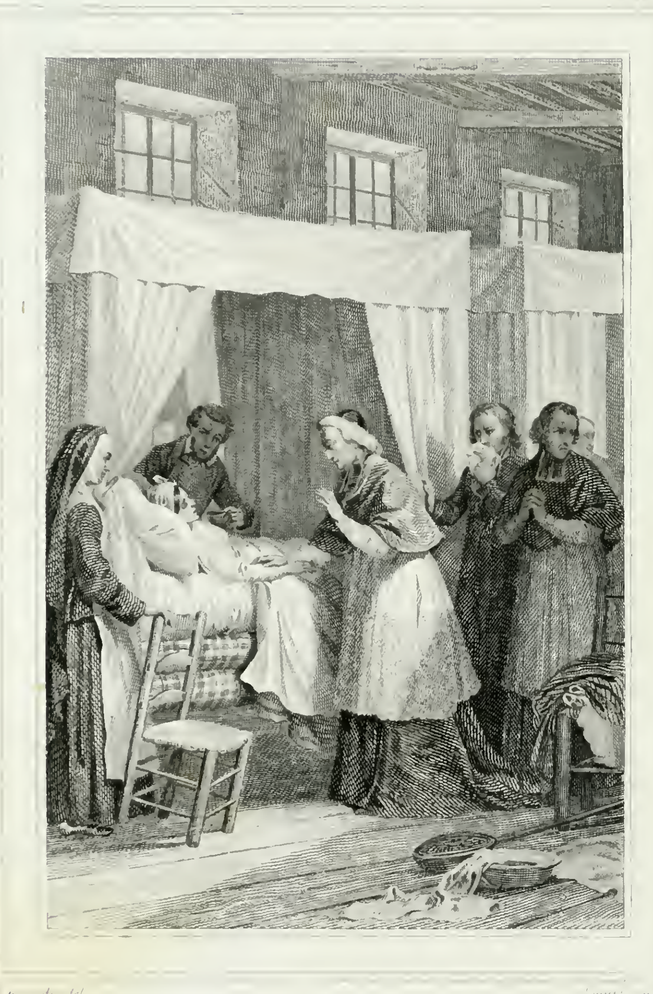
Vers le milieu du IIIe siècle, une peste affreuse désola l'Afrique: chacun fuyait les malades ou les repoussait sans pitié; Carthage était remplie de corps morts, dont personne ne prenait soin. Cyprien, alors évêque, assembla son peuple et l'excita aux œuvres de la charité. De peur que les infidèles ne fussent négligés, il disait: « Imitons la bonté de Dieu, et assistons même nos ennemis. » Charité d'autant plus admirable que c'était au temps d'une violente persécution, et que ces mains aujourd'hui glacées par la mort ou la maladie menaçaient naguère du glaive tant de chrétiens généreux. Ce fut pour consoler les fidèles et pour les porter au mépris de la mort que cet évêque, aussi éloquent que charitable, composa son traité de la mortalité: « Quelques-uns, dit-il, sont touchés de ce que cette maladie attaque les nôtres aussi bien que les infidèles. Eh quoi! le chrétien n'a-t-il embrassé la foi que pour être exempt des maux et jouir heureusement de ce monde? que s'il souffre les adversités temporelles, n'est-il pas réservé aux délices de la vie future? »

Dans une peste non moins affreuse qui ravagea Milan, vers le milieu du XVIe siècle, Charles Borromée s'immortalisa par sa charité. Il allait lui-même porter aux pestiférés des secours et des paroles de consolation. Il soutenait, par ses paroles et par ses exemples, le courage abattu de ses coopérateurs. Son conseil avait décidé qu'il était de son devoir de se retirer de Milan, afin de conserver plus longtemps sa vie à ses ouailles. Il répon-

dit : « De quelle utilité leur serait donc ma vie, si je ne pouvais la leur sacrifier? » C'était un spectacle vraiment digne de fixer les regards de la terre et du ciel que ce saint évèque marchant dans les rues, au milieu des morts et des mourants, la corde au cou, les pieds nus, et les yeux fixés sur le Christ, ce parfait modèle d'immolation.

La France a eu aussi son Borromée : ce fut Belsunce, évèque de Marseille. Pendant la peste qui ravagea cette ville au commencement du XVIIIe siècle, on le vit parcourir toutes les rues, portant des secours temporels et spirituels aux pestiférés; son héroïque dévouement excita l'admiration de toute l'Europe. Pope l'a célébré dans son *Essai sur l'homme.* Il est comme impossible de parler de la charité sans que son nom revienne à notre mémoire, appelant notre admiration et notre reconnaissance.

Au mois de février 1832, le fléau le plus épouvantable dont l'humanité puisse être atteinte, le choléra, éclata parmi nous. Aussitôt l'archevèque de Paris reparaît à l'Hôtel-Dieu pour la première fois; il reparaît au milieu des malades, des mourants, entassés par la contagion. Ce n'est pas assez pour lui des secours si abondants que la charité chrétienne lui donne à distribuer, il y joint l'abandon de son traitement; il veut que sa maison de Conflans devienne une maison de convalescence, et que le séminaire de Saint-Sulpice soit transformé en infirmerie. On le voit transporter des cho-



lériques dans ses bras, et si l'un d'eux qu'il bénissait lui crie : « Retirez-vous de moi, je suis un des pillards de l'archevêché; » on l'entend répondre : « Mon frère, c'est une raison de plus pour moi de me réconcilier avec vous et de vous réconcilier avec Dieu. »

C'est dans les salles de l'Hôtel-Dieu, c'est en voyant tant de pères et de mères de famille précipités dans le tombeau, qu'il conçut l'idée de cette œuvre admirable des Orphelins du Choléra. Il fallait, pour la fonder et en assurer l'avenir, demander à la charité publique de nouveaux sacrifices. M. de Quélen, qui ne s'était montré dans aucune église, voulut s'acquitter lui-même de cette mission. On annonça qu'il prêcherait à Saint-Roch pour les Orphelins du Choléra. Pauvres et riches, toutes les classes de la population parisienne accoururent. De longues files de voitures et des flots pressés de piétons assiégeaient les avenues du saint lieu où la voix du prélat allait rompre un silence gardé depuis si longtemps. Que cette scène, dont tant de personnes conservent encore la mémoire, se fût passée au temps de saint Vincent de Paul ou de Charles Borromée, nous ne trouverions pas de pinceau assez éclatant, pas de termes assez touchants pour en consacrer le souvenir. Laissons au passé toutes ses gloires ; mais n'amoindrissons point le temps présent. L'avenir lui rendra toute justice, il n'oubliera point cet archevêque de Paris, sortant de la retraite où la violence et la persécution l'avaient forcé de se renfermer, pour demander à tous les pères, à

toutes les mères, à tous ceux qui portent quelque pitié au cœur, d'adopter tant d'enfants auxquels le fléau venait d'enlever ceux que la nature leur avait donnés pour les nourrir et les protéger. Serait-il vrai qu'il y eût pour tous les hommes, dont la vie mérite qu'on la raconte, une journée, un moment où ils arrivent au plus haut qu'il leur soit donné d'atteindre, où ils sentent au plus intime comme au plus profond de leur âme une sainte estime d'eux-mêmes qui ne saurait être surpassée ? Tel, croirions-nous alors, aurait été pour M. de Quélen le moment où, descendant de sa chaire, il vit cette foule l'entourer, l'étouffer, pour ainsi parler, sous l'abandon de ses offrandes; les femmes se dépouiller de leurs bijoux lorsque leur bourse était épuisée, et le pauvre lui-même livrer le denier dont il allait apaiser sa faim. Trente-trois mille francs furent ainsi versés dans ses mains; et, peu de jours après, à Notre-Dame, il en recueillit encore autant. Plus de mille orphelins lui ont dû d'être arrachés à la misère et de recevoir les principes, les habitudes de travail qui font les hommes utiles et les bons citoyens (1).

Environ 18 ans après, le même fléau reparut en France, avec la même nature mystérieuse et terrible, sévissant tout à coup dans une localité sans qu'on pût en expliquer la raison, passant d'un lieu à un autre, par des voies incompréhensibles, avec la rapidité de

(1) Molé, à l'Académie. Discours de réception.

l'éclair, et faisant le même nombre de victimes que la première fois, sinon dans la capitale, du moins dans plusieurs villes de province. C'était au centre même de la France, dans une de nos prisons cellulaires les plus renommées par les soins de toute nature prodigués aux détenus. Le fléau y pénétra cependant; et, tandis qu'il ne faisait au dehors que de rares victimes, il attaquait comme une proie dévouée et faisait périr en très-peu de temps presque tous ceux qui se trouvaient dans cette funeste enceinte. Incapable de suffire seul à une telle calamité, l'aumônier se hâta d'écrire à l'archevèque pour solliciter du secours. Celui-ci arriva immédiatement, accompagné d'un de ses prêtres. « Monseigneur, lui dit l'aumônier tout ému, en l'apercevant, j'ai demandé une assistance bien nécessaire. — C'est vrai, mon ami; aussi n'avons-nous pas tardé. » Et aussitôt, avec la simplicité du prêtre habitué chaque jour aux travaux du ministère, mais avec un courage et un dévouement supérieurs, parce qu'il portait au cœur le courage et le dévouement de l'évêque, il visita lui-même tous les prisonniers et leur prodigua les secours temporels et spirituels dont ils avaient besoin. Cet acte de sublime dévouement se renouvela chaque jour, tant que sévit le fléau, c'est-à-dire pendant une semaine entière.

La terre, je suppose actuellement, aura été frappée de stérilité et la famine fera des ravages épouvantables. Les plus faibles d'entre les habitants succomberont promptement, faute d'aliments pour entretenir en eux

la source de la vie. Les plus robustes, devenus bientôt pâles, décharnés, traîneront languissamment sur la terre leur misérable existence. Est-ce que, pour combattre ce fléau, l'évêque n'a pas les ressources inépuisables de son courage et de sa charité ?

Jésus enseigne lui-même à ses apôtres la vertu de charité, autrefois inconnue à la terre. Une foule immense l'avait suivi dans le désert pour entendre plus longtemps la parole divine. Ses apôtres voulaient la renvoyer. « Non, dit Jésus, car plusieurs pourraient défaillir dans la route. C'est à vous de les nourrir. »

Au commencement, il n'y avait point de pauvres parmi les chrétiens. Ceux qui avaient des biens les vendaient et en déposaient le prix aux pieds des apôtres pour être employés aux besoins de tous.

Le nombre des chrétiens s'étant considérablement accru, cette communauté de biens ne fut plus possible; mais les vrais chrétiens demeurèrent toujours liés par la communauté des mêmes sentiments, et le centre de cette union, ce fut l'évêque.

Dans les premiers siècles du christianisme, une grande famine désola la Judée. Les fidèles d'Antioche chargèrent Paul et Barnabé de porter des secours à leurs frères de Jérusalem. C'est la première collecte qui se soit faite dans l'Église. Elle s'est souvent renouvelée depuis; et toujours elle fut inspirée ou soutenue par le ministère épiscopal.

Qui n'a entendu parler de Jean surnommé l'Aumô-

nier ? Quel glorieux surnom ! Ne diriez-vous pas que son cœur produisait naturellement l'aumône, comme l'arbre, son fruit ? Il occupait le siége d'Alexandrie au commencement du VIIe siècle. Les Perses avaient pris Jérusalem et ravagé toute la Syrie. Ceux qui purent échapper au massacre se réfugièrent à Alexandrie. Le charitable évêque les accueillait avec bonté, et leur procurait toutes les choses nécessaires. Quelques personnes lui reprochèrent un jour de faire des aumônes trop abondantes. Il répondit : « Si ce que je donne était à moi, j'aurais quelque raison de le ménager ; mais il est à Dieu, dont les trésors immenses ne seraient point épuisés, quand tous les pauvres de la terre se rassembleraient à Alexandrie. » Pour mettre le comble à une si grande calamité, l'année se trouva stérile. L'évêque semblait avoir épuisé toutes ses ressources. Cependant un homme vint lui offrir, pour le besoin de ses pauvres, deux cents boisseaux de blé et cent quatre-vingts livres d'or, à condition qu'il serait élevé à la dignité de diacre, dont il se sentait lui-même indigne. « Votre offrande est grande, répond l'évêque, et elle vient fort à propos ; mais elle n'est pas pure. Quant à mes frères les pauvres, Dieu, qui les a nourris avant que nous fussions nés, vous et moi, les nourrira bien encore à présent. Comme il a multiplié les cinq pains du désert, il peut bénir les dix boisseaux de mon grenier. » Peu après, on vint lui annoncer l'arrivée de deux grands vaisseaux de l'Église qu'il avait envoyés en Sicile cher-

cher du blé. Il se prosterna, et dit : « Je vous remercie, Seigneur, de n'avoir point permis à votre serviteur de vendre votre grâce pour de l'argent. »

Peu avant sa mort, il dicta son testament en ces termes : « Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière. Il ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé dans la maison épiscopale d'Alexandrie environ quatre mille livres d'or, et que j'aie reçu des sommes innombrables des amis de Jésus. C'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui me reste soit donné à vos serviteurs. » N'est-ce pas là mourir dans la charité ?

N'a-t-on pas vu en tout temps, n'avons-nous pas vu dans notre siècle égoïste, de pareils traits de la charité épiscopale ?

Lors de l'inondation de Montauban, en 1826, le vénérable de Cheverus ouvre son palais à tous les malheureux sans asile : « Mes amis, leur dit-il, le palais épiscopal est à vous, venez-y tous, je partagerai avec vous jusqu'à mon dernier morceau de pain. » Une pauvre femme restait à la porte de l'évêché. Elle n'osait entrer, parce qu'elle était protestante. L'évêque l'apprend ; il court lui-même la chercher. « Venez, lui dit-il, nous sommes tous frères, surtout dans le malheur. »

Dans des circonstances à peu près semblables, l'archevêque de Lyon vient d'imiter ce beau trait de charité. Il a aussi ouvert son palais aux inondés sans asile. On s'est empressé de solliciter pour lui l'éminente dignité

dont était revêtu naguère le vénérable de Cheverus. Il est vraiment digne d'hériter de ses honneurs, puisqu'il hérita de son esprit de charité.

Les deux traits que je viens de citer me suggèrent une réflexion. En passant devant un palais épiscopal, plusieurs se demandent : « Pourquoi cette vaste et belle demeure pour un homme sans famille ? » La famille de l'évêque, ce sont les pauvres, les malheureux. En est-il une plus nombreuse et plus intéressante ? Pourquoi ne logeriez-vous pas commodément le père des pauvres, surtout quand vous le voyez, dans les calamités publiques, ouvrir les portes de sa demeure et dire à ses nombreux enfants : « Mes amis, entrez : ceci vous appartient comme à moi. »

C'est la guerre qui menace la ville épiscopale. Une croix à la main, le ministre de paix ira sans crainte parler des miséricordes infinies de Dieu au guerrier qui vient à lui une épée à la main pour venger peut-être un affront de peu d'importance.

Attila ravageait les Gaules. Les villes un peu marquantes tremblaient à son approche. Presque partout on vit l'évêque lutter avantageusement contre le barbare. Il avait épargné Paris défendu par les prières et le courage d'une bergère, mais il vint assiéger Orléans. Aignan, évêque de cette ville, avait lui-même prévenu le général Aétius. En attendant le secours, les habitants étaient dans la consternation. L'évêque seul les soutenait par ses prières et son courage. Lorsque tout semblait

désespéré, le secours arriva, et Attila fut repoussé.

Il se jette sur Troyes, qu'il regarde comme une proie facile; mais là encore se trouve un évêque courageux et dévoué. Il s'avance au-devant du barbare, précédé de la croix et suivi d'un clergé nombreux. Il y a dans les pompes religieuses je ne sais quelle vertu secrète qui fait impression sur l'âme la plus incrédule. Le barbare se sent pénétré d'un profond respect. L'évêque veut profiter de cet ascendant : « Qui es-tu, dit-il, pour venir ainsi jeter le trouble et la consternation dans nos villes ? — Je suis le fléau de Dieu. — Eh bien ! cède donc à l'impression de sa main qui te meut et te gouverne, et épargne du moins ses villes fidèles. »

Quelque temps après, il se présente devant la capitale du monde chrétien, chargé des dépouilles d'un grand nombre de nations. Les habitants de Rome supplient leur évêque d'aller à sa rencontre. Léon part aussitôt. Outre sa réputation de cruauté qui suffisait pour glacer d'effroi, la figure du barbare était terrible. L'évêque l'aborde avec confiance. Attila eut tant de joie de voir le ministre de Dieu, qu'il écouta favorablement sa demande. Il cessa toute hostilité, et il se retira au delà du Danube avec promesse de faire la paix.

Tel est quelquefois le courage de l'évêque, que ses devoirs de citoyen lui feront même oublier ses devoirs de ministre de la religion. Quand, en 885, les Normands assiégèrent Paris, l'évêque Gozlin combattait en personne à côté des plus braves. Au dire de la chronique,

ils avaient tant de vaisseaux que la rivière en était couverte dans l'espace de plus de deux lieues. Leur roi Sigefroi alla trouver Gozlin, évêque de Paris, assurant qu'ils ne demandaient que le passage. L'évêque répondit fièrement : « L'empereur Charles nous a confié cette ville, nous la lui garderons. »

Ces exemples et quelques autres ne sont que de rares exceptions aux habitudes de paix que les évêques de France conservaient dans ces temps de trouble, et qu'ils s'efforçaient de communiquer aux autres. Ils auraient voulu faire régner une paix perpétuelle. Voyant qu'ils ne pouvaient réussir, ils établirent une trêve pour quelques jours seulement. Depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, il était défendu de rien prendre par force, de tirer vengeance d'aucune injure, etc., c'est ce qu'on nomma la trêve de Dieu. Cette trêve était déjà un grand bienfait pour ces temps de guerres continuelles et d'universelles agitations.

Qui n'admirerait l'incompréhensible ascendant de l'évêque d'Alger sur l'esprit d'Abd-el-Kader? un simple prêtre de l'Église catholique se montre avec une entière sécurité dans ces lieux que ne peuvent traverser sans danger les bataillons les plus aguerris. Mais c'est le prince légitime lui-même qui tourne contre les siens l'épée qui lui fut donnée pour les protéger. Eh bien! l'évêque est là encore qui se présente, au nom du ciel, pour arrêter sa main prête à frapper.

Théodose le Grand avait des qualités remarquables,

mais il avait aussi un élan de colère qu'on arrêtait difficilement.

Des impositions extraordinaires avaient excité à Antioche une sédition violente. Ses statues, celles de son père, de ses enfants, de sa vertueuse épouse, avaient été renversées, mises en pièces, traînées dans les rues au milieu des imprécations générales. Dès que la sédition fut apaisée, on pensa aux conséquences terribles qu'elle allait avoir; tous tremblaient. Les philosophes, partageant la crainte générale, avaient fui loin de la ville; les solitaires, abandonnant leur retraite, venaient consoler le peuple et intercéder en sa faveur. Un homme surtout se distingua alors: ce fut l'évêque Flavien. Il se présenta devant Théodose, et, en lui exprimant les pensées qui s'offraient à son âme profondément affligée, il s'éleva à une hauteur que l'éloquence atteint rarement. Voici quelques-unes de ces pensées: « On a renversé vos statues, mais vous pouvez en dresser de plus précieuses dans le cœur de vos sujets et en avoir même autant qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre... Vous avez ordonné qu'on délivrât à Pâques les prisonniers, et alors cette belle parole sortit de votre bouche : Plût à Dieu que je pusse de même ressusciter les morts! Vous le pouvez maintenant, car, en pardonnant, vous allez ressusciter toute la ville d'Antioche, comme morte en ce moment. » Flavien parla longtemps, et toujours avec force et chaleur. Le religieux empereur avait peine à retenir ses larmes; sa réponse fut digne des paroles du saint évêque :

« Ne devons-nous pas pardonner aux hommes, nous qui ne sommes que des hommes, puisque le maître du monde est venu sur la terre, qu'il s'est fait esclave pour nous, et qu'étant crucifié par ceux qu'il avait comblés de grâces, il a prié son Père pour eux? »

Sous le même empereur, une autre sédition éclata à Thessalonique. Il y eut, dans cette sédition, des officiers tués à coups de pierres. Dès que Théodose eut été informé de ce qui s'était passé, il entra en fureur et il voulut en tirer une éclatante vengeance; mais l'évêque Ambroise le calma. Peu après, quelques hommes malintentionnés rallumèrent le feu mal éteint de sa colère. Un jour que le peuple de Thessalonique était assemblé pour les jeux, des soldats l'environnèrent par ordre de l'empereur; pendant trois jours, ils ne cessèrent d'égorger, sans distinction d'innocent et de coupable; il y eut environ sept mille victimes. Peu après cette horrible boucherie, l'empereur se présenta au temple; Ambroise s'imagina le voir tout couvert d'un sang innocent, et il s'avança aussitôt pour lui défendre de franchir le seuil sacré. « Un saint roi, dit l'empereur couvert de confusion, David n'a-t-il pas aussi versé un sang innocent? — Vous l'avez imité dans sa faute, répondit le courageux évêque, imitez-le dans son repentir et sa pénitence. » Théodose se soumit à la pénitence publique, mais ce n'était pas assez: l'humanité avait été outragée, et le saint évêque stipula en faveur de l'humanité. Il lui

fit porter une loi qui suspendait pendant trente jours les exécutions à mort.

Lors des massacres politiques de la Saint-Barthélemy, si souvent et si injustement reprochés au clergé, quelques évêques ont intercédé avec énergie en faveur des protestants établis dans leurs diocèses, et plusieurs eurent la consolation d'arrêter l'effusion du sang.

De toutes les guerres qui ont désolé l'humanité, la plus déplorable est sans contredit la guerre civile, et parmi toutes les guerres civiles nous n'en connaissons point de plus effrayante que celle dont nous avons été témoins au mois de juin 1848.

Ce ne fut point une guerre civile ordinaire, ce fut une guerre sociale dans toute la force de l'expression, guerre longtemps préparée, entreprise avec une audace extrême, poursuivie avec un acharnement incroyable, non pas par quelques misérables esclaves, accoutumés à obéir, mais par des hommes libres, profondément passionnés, capables de tout oser et de mettre à exécution les projets les plus surprenants.

Depuis plusieurs mois déjà la France entière était agitée par les passions politiques les plus violentes; mais c'était de la capitale que partait l'agitation, et c'était là aussi qu'elle venait aboutir. Après plusieurs tentatives promptement réprimées, l'insurrection éclata enfin plus redoutable que jamais. C'était à Paris même, ville de tempêtes, au sein de la population la plus agglo-

mérée, la plus vive, la plus insouciante de la vie qui fût jamais. Les insurgés comptaient peut-être cent mille hommes en mouvement, sans compter leurs partisans secrets qui bientôt sans doute allaient se déclarer. Le pouvoir avait une armée à peu près égale en nombre, mais mieux disciplinée. On se battit de part et d'autre pendant plusieurs jours, avec un courage et un acharnement qui ne pourraient guère être surpassés. Les uns combattaient pour la religion, la patrie, la famille, les autres pour la satisfaction sans frein de toutes les passions qui tourmentent le plus le cœur humain. Partout et à chaque instant, on entendait la fusillade, le canon grondait de distance en distance. Tous ceux qui n'avaient point pris part au combat étaient en proie à une inquiétude mortelle, et cette inquiétude se répandait au dehors, jusqu'aux extrémités les plus reculées de la France.

Au milieu de ce deuil universel, un homme surtout était profondément affligé : c'était l'archevêque de Paris. Ces hommes qui semblent vouloir combattre les uns contre les autres jusqu'à complète extermination, ce sont ses diocésains, ses amis, ses enfants... Que va-t-il faire? Lui, ministre de paix et de charité, comment calmera-t-il tant de discussions et de haines? Quel adoucissement apportera-t-il aux ravages de la mort, quand elle semble vouloir étreindre sa ville entière? Il s'offre lui-même pour aller faire entendre aux plus endurcis

des paroles de repentir et de pardon. Son ministère de conciliation est accepté avec reconnaissance. Il part donc avec empressement, accompagné d'un de ses prêtres, précédé d'un jeune homme tenant en main le rameau de la paix. Un si noble dévouement ajoute encore à la vénération que chacun témoigne ordinairement à sa personne et à son caractère. On s'incline, on se prosterne sur son passage, pour recevoir sa bénédiction, qui sera peut-être la dernière. Il arrive au plus fort du combat. Il monte sur une barricade ensanglantée. Le bruit cesse. Tous les yeux sont fixés sur lui. Il commence à faire entendre les paroles d'un père, d'un ami, et, pour tout dire en un mot, d'un évêque. Mais, hélas! un coup parti d'une main inconnue le renverse aussitôt blessé mortellement. La consternation se répand de tous côtés. Chacun s'oublie soi-même pour ne penser qu'à lui. On le transporte avec un saint respect dans un lieu où tous les secours pourront lui être prodigués. Soins inutiles : la vie s'éteint rapidement en lui; et il expire en prononçant ces généreuses paroles : « Puisse mon sang être le dernier versé! » Les partis, si profondément divisés, se confondent ici dans un même sentiment d'admiration, et l'Assemblée Constituante lui vote par acclamations une statue au pied de laquelle seront gravées ces paroles de l'Évangile, qui jamais n'eurent une plus juste application : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » L'annonce de cette mort s'était répandue partout avec

la rapidité de l'éclair, et partout aussi elle avait fait sortir des cœurs le même cri de reconnaissance et de supplication : « Sainte victime, vous avez racheté la France. Puisse votre intercession lui être continuée dans les cieux ! »



CHAPITRE XIII.

Visite pastorale.

L'évêque a quitté pour quelques jours le lieu de sa résidence. Où se rend-il ? Ces villes moins importantes, placées autour de la ville mère, ces villages, ces hameaux, sont encore de sa juridiction : il leur doit aussi ses soins, et il s'empresse d'aller les visiter.

Quand il est au milieu des campagnes, il sent comme un lourd fardeau tomber de ses épaules ; l'air lui parait plus pur et le ciel plus serein ; il semble respirer plus aisément. Il y a bien des vertus dans une grande ville, mais aussi il y a beaucoup de corruption ; quand, placé au milieu de cette corruption, un saint pontife vient à se dire : « S'il se fait ici une seule action mauvaise que j'aie pu empêcher. Dieu m'en demandera

compte. » Quelle accablante pensée pèse alors sur son cœur !

Il y a, dans une vallée solitaire, un hameau où vous pouvez voir encore la simplicité des premières mœurs et la sublimité des vertus antiques. C'est à ce hameau que l'évêque se rend aujourd'hui; les habitants vont à sa rencontre, parés comme pour les plus grandes solennités de l'Église. Tous se sont avancés jusqu'aux confins de la paroisse pour jouir plus tôt de la présence de leur saint évêque. Les enfants surtout se font remarquer par leur décente tenue et leur recueillement profond, se disposant de plus en plus à la réception de l'Esprit, que l'envoyé céleste doit bientôt appeler en eux. Car c'est principalement pour eux que l'évêque se rend aujourd'hui dans la paroisse. Admirable sagesse de l'Église ! Dans la crainte que ses ministres, élevés aux premières dignités, ne s'enorgueillissent de leurs fonctions sublimes, elle leur impose l'obligation de conférer eux-mêmes un sacrement que le chrétien reçoit ordinairement en bas âge. Elle les met ainsi en face de quelques faibles enfants comme pour leur faire sentir encore plus vivement la grande loi de l'humilité, et leur rappeler ces belles paroles du pasteur des pasteurs : « Si vous ne devenez semblables à ces petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Le pasteur du lieu s'est avancé, à quelque distance de l'église, avec son troupeau, bien avant l'heure indiquée. Les regards se portent aussitôt du côté où doit

apparaître celui qui apporte à l'âme l'intelligence et l'amour, de même que, peu avant le lever du soleil, les yeux se tournent du côté où doit apparaître l'astre qui apporte au corps la lumière et la chaleur. Les cœurs battent d'une louable impatience. Le temps, ordinairement si rapide, s'écoule, en ce moment, pour eux, avec une extrême lenteur. « Il est en retard de plusieurs minutes, fait remarquer l'un d'eux, n'aurait-il pas éprouvé quelque accident ? » A cette réflexion, un léger nuage de tristesse passe sur ces visages jusque alors épanouis par la joie. Cependant un point noir a paru dans le lointain, il grossit peu à peu, et bientôt il devient un objet distinct. « C'est lui ! s'écrie un jeune homme qui s'est avancé de quelques pas au delà de la pieuse assemblée. « C'est lui ! » ont répété cent voix qui ébranlent les airs. Au même moment le vénérable pasteur invite, du regard et du geste, ses paroissiens dispersés à reprendre leurs rangs et à s'y maintenir en silence. Déjà l'évêque est au milieu d'eux. Il y a cinq ans qu'eut lieu sa dernière visite dans cette petite paroisse, vers laquelle le poussait cependant le penchant de son cœur, tant ses journées sont remplies, tant sont grands les besoins des autres parties de son diocèse ! Depuis ce temps, l'évêque a beaucoup vieilli; son visage commence à se rider ; son corps, maigre et élevé, s'affaisse tous les jours sous le poids des années, du travail et des peines ; cependant les anciens l'ont facilement reconnu : il est de l'âge de plusieurs d'entre eux. A

peine l'ont-ils aperçu, qu'un sourire de contentement a brillé sur leurs visages; mais quand ils l'ont vu s'avancer d'un pas plus lent qu'autrefois, ils se sont regardés d'un air sérieux, et quelques-uns disaient : « Il vieillit comme nous; il a aussi son travail et ses tourments. Pourquoi le bon Dieu ne fait-il donc pas en faveur de tels hommes une exception à la loi de mort qu'il a portée contre nous? Il devrait au moins les conserver sur la terre plus longtemps que les autres. Il lui tarde, sans doute, de récompenser leurs vertus, en les appelant auprès de lui. »

Dès que s'est calmée l'agitation qui a toujours lieu en pareil cas, malgré la gravité de la cérémonie, le prêtre commence l'invocation touchante que, depuis tant de siècles, l'Église enseigne à ses enfants :

Veni, Creator Spiritus.

Plusieurs voix, les unes tremblantes, les autres enfantines, continuent la prière; l'écho de la vallée la répète, les anges du ciel la recueillent, et ils s'empressent de déposer au pied du trône de Dieu les vœux qu'ont formés les anges de la terre. L'assemblée est en marche, et s'avance lentement vers le saint lieu où les attend tous le pasteur des pasteurs, notre Seigneur Jésus-Christ, toujours présent au sacrement de l'autel. Bien des fois déjà, pendant sa carrière sacerdotale, le pieux pasteur de la paroisse a traversé processionnellement ces mêmes cam-

pagnes, pour appeler sur elles les bénédictions du Seigneur. Jamais il ne se vit accompagné d'un si grand nombre de personnes, jamais il ne remarqua tant de recueillement et de zèle. C'est qu'alors ses paroissiens priaient pour eux-mêmes, tandis qu'aujourd'hui ils prient pour leurs chers enfants; c'est qu'alors ils sollicitaient des bénédictions temporelles, tandis qu'aujourd'hui ils sollicitent des bénédictions spirituelles.

On arrive à la porte de l'église. « Monseigneur, dit le bon curé à son évêque en le recevant, je puis désormais demander à Dieu avec plus de confiance d'abréger le jour de mon pèlerinage, puisque mes yeux ont vu encore une fois celui qu'il a choisi pour le salut de son peuple.... » A ces mots, il s'arrête. Il cherche en vain à dominer son émotion; il ne peut continuer que par des larmes cette allocution à peine commencée. « Mon cher curé, reprend l'évêque, je vous ai compris: quand vous avez à parler de ce que vous aimez le plus sur la terre, vous ne pouvez rendre que par des larmes ce qui se passe au fond de votre cœur. » L'évêque se rend à l'autel; et, s'inclinant en présence de Jésus-Christ, il se prépare, par le recueillement et la prière, à l'administration du sacrement auguste qui élève l'enfance à la perfection chrétienne.

Avant d'appeler sur ces enfants l'Esprit de lumière, l'évêque veut s'assurer par lui-même s'il y a en eux, ainsi que le demande l'Église, une connaissance suffisante de la loi. Il s'adresse à celui qui paraît le plus

jeune de tous : « Mon enfant, qui vous a mis sur la terre ? — Pourquoi y êtes-vous ? — D'où venez-vous et où allez-vous ? — Quel est votre premier maître, votre seul maître véritable ? — Quels sont, à votre égard, les représentants de Dieu en ce monde ? — Que devez-vous faire pour être heureux ? » L'enfant a donné une réponse satisfaisante à ces questions qui intéressent l'homme de tous les âges, et le saint pontife reprend, comme autrefois son divin maître : « Faites ceci, et vous vivrez. » Il ne se lasse point d'interroger, d'admirer son jeune auditoire, et un sourire de bonheur vient à chaque instant errer sur ses lèvres. Pendant le cours de son ministère, il a expliqué souvent la parole de Dieu ; il s'est vu entouré bien des fois d'un auditoire nombreux et éclairé ; sa voix persuasive a peut-être touché, remué, converti les cœurs ; eh bien ! je ne crains pas de l'assurer, jamais il n'a ressenti une joie plus vive et plus pure qu'en s'entretenant ainsi avec l'enfance.

A la fin de sa vie, l'illustre Bossuet s'était dégoûté de la cour. Quel est l'objet en ce monde dont ne se lasse bientôt l'âme d'un chrétien, d'un Bossuet surtout ? Voulant donner à son troupeau les restes d'une voix qui tombait et d'un feu qui déjà s'éteignait, comme il l'avait annoncé dans l'immortelle oraison funèbre du grand Condé, il se livra entièrement aux fonctions de son ministère. On le voyait se rendre dans les églises de campagne, où il administrait les sacrements et où il expliquait le catéchisme aux enfants. De quelle satis-

faction son grand cœur était rempli, quand son regard perçant voyait ces jeunes intelligences s'éclairer déjà des douces lumières de l'Évangile ! Non, il ne devait pas se sentir aussi heureux, lorsque, trônant dans les premières chaires de la capitale, il était obligé d'étouffer en lui ces sentiments d'orgueil qui sans doute s'élevaient en foule dans son âme à la suite de ces pensées sublimes avec lesquelles il écrasait l'orgueil des grands de la terre.

L'évêque paraît aussi dans la modeste chaire. Les regards de tous les assistants se tournent vers lui avec amour et respect. Que va-t-il leur annoncer? Les vérités toujours anciennes et toujours nouvelles, cette même loi que l'humble curé de la paroisse a tant de fois développée : loi de justice et de charité, loi que Dieu a mise à la portée des esprits les plus simples et des intelligences les plus élevées, parce qu'elle est la loi de tous, comme il est lui-même le Dieu de tous les hommes. « Mes chers frères, dit-il, conservez toujours la douceur et la simplicité de vos mœurs. Servez Dieu ; aimez-vous les uns les autres comme Jésus vous a aimés. Apprenez à vos enfants à marcher sur vos traces, comme vous marchez vous-mêmes sur les traces de vos religieux ancêtres. Que la foi, la charité, que toutes les vertus chrétiennes résident parmi vous, de génération en génération, jusqu'à la consommation des siècles. C'est le seul moyen que le Ciel ait donné à l'homme pour assurer son bonheur en cette vie et en l'autre. » Des larmes coulent

de tous les yeux, et attestent à l'orateur chrétien que ses paroles ont été goûtées. Il termine comme il a commencé, en appelant sur la tête de tous ceux qui l'écoutent les abondantes bénédictions du Seigneur. Heureux encore dans cette circonstance, il a l'intime conviction qu'aucun de ceux à qui il s'adresse ne répond par la haine ou l'indifférence à ses paroles de bénédiction et d'amour.

L'évêque administre le sacrement de Confirmation. Que j'aime à me représenter ce respectable pontife paraissant avec bonté au milieu de ces timides enfants, imprimant sur le front de chacun, avec l'huile consacrée, le signe de la croix qui nous a tous rachetés, élevant les mains au-dessus d'eux, comme le patriarche sur ses enfants, comme Jésus sur ses disciples, pour appeler les bénédictions du Ciel! Que j'aime à me le représenter priant à haute voix, en face de l'autel, et ces jeunes chrétiens priant après lui, comme des enfants, qui ne savent encore que bégayer, répètent après leur mère la prière qu'elle prononce d'une voix intelligible et tendre!

L'évêque examine avec intérêt les différentes parties de cette pauvre église où Dieu a placé, aussi bien que dans le plus riche édifice consacré à son culte, la source abondante de ses grâces.

Pendant la visite, l'évêque et le curé échangent quelques réflexions, que les assistants recueillent avec édification, toutes les fois qu'ils en ont la facilité.

L'évêque se dirige ensuite, avec la pieuse assemblée, vers l'enceinte sacrée où dorment, en attendant l'heure de la résurrection, les corps de ceux qui ont quitté ce monde. C'est une grande consolation pour lui de venir, avec ces bons villageois, prier sur le tombeau de leurs ancêtres. Là, il retrouve, avec satisfaction, toute leur simplicité; là, nul ornement, si ce n'est l'humble croix de bois, qui suffit bien sans doute pour nous rappeler nos immortelles espérances.

Une tombe, sur laquelle quelques fleurs sont entretenues, a cependant frappé ses regards. A côté se tient une femme, jeune encore, priant avec recueillement et manifestant une grande douleur. « Quelle est cette personne? » demande l'évêque à voix basse, en se retirant. « Monseigneur, reprend le prêtre, c'est une mère en deuil; vous le voyez à son recueillement et à ses larmes. Elle a perdu, il y a cinq ans, une fille tendrement aimée. Ce fut quelques jours seulement après votre visite à cette paroisse. La couronne de fleurs blanches qui avait orné son front au jour de sa première communion et de sa confirmation, fut déposée, fraiche encore, sur son tombeau. Elle venait de recevoir vos bénédictions, et elle s'envola immédiatement au ciel pour recevoir les bénédictions de Dieu. Elle est heureuse, et les siens ne se consoleront qu'au jour de la réunion. » L'évêque n'a pu entendre sans émotion ce simple et touchant récit d'une douleur bien commune cependant; et, en passant, il adresse quelques paroles de consolation à cette

bonne mère, toujours pieusement agenouillée auprès de la tombe de sa fille

Arrivé au presbytère, il reçoit les notables de la paroisse, c'est-à-dire ceux que l'âge et la vertu ont élevés au-dessus des autres. Son bienveillant accueil, sa douce parole, je ne sais quels traits célestes que Dieu a gravés sur son visage, tout en lui fait la plus vive impression sur ceux qui l'abordent, et augmente encore, s'il est possible, leur attachement à la religion.

Si, pendant les rapides instants qu'il passe dans cette paroisse, l'occasion se présente d'exercer avec fruit le saint ministère, l'évêque la saisit avec empressement. Quelle que soit la position de ceux qui s'adressent à lui, quelque chose qu'on lui demande, peu lui importe. Pourvu qu'il puisse contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il n'hésitera pas un seul instant. On me permettra de citer ici un trait bien remarquable, qui ne paraîtra point déplacé dans cette circonstance, nous en avons la persuasion, quoiqu'il n'ait pas eu lieu dans une tournée épiscopale.

Un riche créole invita un jour le vénérable de Cheverus à baptiser son enfant. Pendant le baptême, l'évêque aperçut dans l'église une pauvre femme tenant entre ses bras un enfant nouveau-né et attendant humblement à l'écart. L'évêque pensa au sentiment pénible que devait causer à ces pauvres gens le spectacle de tous les honneurs rendus à l'enfant riche; et, se tournant de leur côté, il les invita à s'approcher. « Venez,

mes amis, leur dit-il, je veux aussi moi-même faire ce baptême. » Et, après que tout fut fini, le ministre de la religion, prenant de là occasion de donner d'utiles leçons aux riches et aux pauvres qui étaient présents: « Ces deux enfants, leur dit-il, sont également grands devant Dieu, également chers à son cœur. Tous les deux sont destinés à la même gloire dans l'éternité ; mais ils doivent y arriver par des voies différentes: le riche, par la charité qui console et soulage ; le pauvre, par une vie humble et laborieuse. L'un sera compatissant, généreux; l'autre, patient et reconnaissant. Ils vont commencer dès aujourd'hui à remplir leur destinée. L'enfant pauvre ne peut pas demander, et son cœur ne connait point encore la reconnaissance: je vais demander à sa place, et je serai reconnaissant pour tout le bien que vous lui ferez. L'enfant riche ne peut pas donner, et son cœur ne connait point encore la générosité: c'est vous, dit-il en se tournant vers la nombreuse et brillante réunion qui l'entourait, c'est vous qui êtes ses représentants et qui devez vous charger d'être charitables et généreux pour lui. » L'évêque commence aussitôt la quête pour l'enfant pauvre, et il n'y eut pas une seule personne qui ne se sentît pressée de donner.

L'envoyé céleste se dispose enfin à quitter ces lieux champêtres. Pour jouir plus longtemps de sa présence, la plupart des habitants le reconduisent jusqu'aux lieux où ils l'avaient reçu. Les anciens disent aux plus jeunes: « Vous le reverrez encore, ou du moins vous

reverrez un autre lui-même; mais nous, c'est sans doute pour la dernière fois. » Ils se sont arrêtés; mais ils le suivent encore des yeux. Ils se retournent bien des fois après qu'ils ont cessé de l'apercevoir, et, ne le voyant plus, ils regardent au fond de leurs cœurs, où l'amour a fidèlement gravé son image.

Qui dirait le bien que vient de faire à cette pieuse et simple paroisse la visite du saint pontife? Le zèle du pasteur a été soutenu, ranimé. En écoutant les paroles encourageantes de son évêque, il s'imaginait entendre déjà la voix du rémunérateur suprême. Les cœurs tristes ont été consolés, les âmes ébranlées ont été raffermies; les plus fervents ont senti s'allumer au cœur le feu d'une ferveur nouvelle. Désormais cette solennelle et touchante cérémonie fera époque dans la paroisse; il ne s'y est jamais rien passé de plus important. On dira : « Dans telle année, dans tel mois, à tel jour, nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous avons reçu ses bénédictions. » Et à cet impérissable souvenir s'attacheront des pensées salutaires. Ainsi, quand Dieu envoyait autrefois, au milieu des hommes, un des esprits ses ministres, le messager céleste, après avoir rempli sa mission, se dépouillait de son enveloppe terrestre et retournait au ciel; mais ceux qui avaient eu le bonheur de s'entretenir avec lui le suivaient longtemps des yeux, et, avec son souvenir, ils conservaient toujours quelques pensées de Dieu.

CHAPITRE XIV.

L'évêque revêtu de fonctions politiques.

Qu'il y ait dans le corps épiscopal, autant et plus peut-être que dans tout autre corps, des sujets propres à former d'habiles politiques, c'est ce qu'on peut également prouver par le raisonnement et par les faits.

Quelque mal disposés que vous soyez à l'égard des évêques, vous leur accorderez sans doute la même aptitude, les mêmes capacités qu'aux autres hommes; et moi j'ajouterai que les hautes fonctions auxquelles ils s'élèvent, la plupart du temps par eux-mêmes, montrent qu'ils sont des hommes peu ordinaires. Pour développer leurs facultés naturelles, outre l'étude des sciences auxquelles se livrent les autres hommes, ils ont encore l'étude de la théologie, cette science de Dieu, la mère, la reine de toutes les autres sciences. L'étude de

la théologie donne à l'esprit une pénétration remarquable et une grande force de discussion. Qu'y a-t-il, dans les choses de ce monde, d'impénétrable à celui qui s'est élevé jusqu'au ciel, et qui a dévoilé une partie des mystères de la Divinité? L'esprit véritablement théologique, c'est l'esprit philosophique, moins son orgueil et sa mauvaise foi. Généralement parlant, il y a chez les évêques des idées plus grandes, plus élevées que chez les autres hommes; il y a chez eux une probité plus incontestable, un détachement plus sincère des choses de ce monde. Ils se trouvent moins communément sous l'influence de ces intérêts particuliers de famille et de coterie, presque toujours en opposition avec les intérêts de la grande communauté. Rien ne leur manque donc pour devenir des hommes d'État remarquables; les fonctions sacrées dont ils sont revêtus semblent communiquer quelque chose de divin à leurs actes politiques. Habituellement occupés des choses d'en haut, ils n'en sont que mieux placés pour connaître les choses de la terre et en juger sainement. C'est Dieu qui, du haut de son trône, gouverne le monde; quand un homme est appelé à coopérer sous lui à la direction d'une fraction quelconque de ce monde, il n'a rien de mieux à faire que de se dégager des choses de la terre et de s'élever avec Dieu dans les cieux.

Ici, les faits ne parlent pas moins haut que le raisonnement. Si je voulais citer tous les évêques qui ont eu une influence remarquable sur la direction de l'État, la

simple énumération de leurs noms me demanderait un temps considérable. Disons un mot des plus connus : Ximenès fit fleurir en Espagne la religion et les sciences; il était tellement dévoué aux intérêts de sa patrie, qu'on l'appelait le cardinal d'Espagne. Il fit à ses frais la conquête d'Oran : glorieuse conquête, qui doit lui assurer à jamais la reconnaissance de sa patrie et l'admiration de la postérité. Quand il entra triomphant dans la ville, 300 esclaves chrétiens se jetèrent à ses pieds en lui présentant leurs chaînes brisées. De cette riche proie, il ne se réserva que quelques livres arabes. A Rome, je vois la famille des Fabius marcher seule contre un des ennemis de la patrie. Cette famille succombe, mais elle est immortelle. Un évêque se charge de diriger la conquête d'une ville située sur une côte barbare, séparée de son pays par la mer; et, parce que les finances du gouvernement sont épuisées, il se charge de toutes les dépenses. L'expédition réussit; l'évêque serait-il oublié? Remarquez en passant combien il était digne d'un profond politique de reporter ainsi chez les Maures le foyer de la guerre que ces barbares avaient si longtemps entretenu en Espagne. Le cardinal d'Amboise servit son pays avec une grande sagesse et avec un désintéressement plus admirable encore. Premier ministre, tout-puissant en France, il se contentait des revenus de son évêché; et encore faisait-il de ces revenus trois parts égales : la première pour les pauvres, la seconde pour des établissements utiles, la troisième pour ses propres

besoins. Le puissant Richelieu réunit en faisceau les fractions divisées et affaiblies de l'autorité. Il maintint l'ordre en France; il combattit avec courage et succès les ennemis du dehors; il fit fleurir les sciences et les arts; il prépara enfin le règne à jamais mémorable de Louis le Grand. Par les ressources d'une politique habile, Mazarin résista aux attaques de nombreux ennemis, et il sut même paralyser les efforts de deux épées redoutables. Bossuet et Fénelon ont mérité d'être appelés les précepteurs des rois. Pour enseigner à son royal élève comment se gouverne un royaume, le premier développe tous les rouages qui mettent en mouvement l'univers entier; le second eut des hommes une connaissance si approfondie, qu'elle ne fut jamais surpassée que par l'amour qu'il leur portait. Chargé du ministère dans des circonstances difficiles, Fleury resta sage et vertueux au milieu d'une cour folle et corrompue.

Ce sont les évèques, a dit Gibbon, qui ont fait le royaume de France, comme les abeilles font une ruche. Rien n'est plus vrai; mais je ne sais pourquoi cet écrivain a restreint son observation à la France. L'influence épiscopale s'est-elle moins fait sentir en Espagne, en Italie, en Allemagne, et même en Angleterre ? Dans toutes les contrées de l'Europe, les évèques ont été les précepteurs, les conseillers, les auxiliaires des rois. En remplissant la mission sublime que leur avait imposée Jésus-Christ d'enseigner les peuples, ils ont aussi in-

struit les gouvernements. Après leur avoir entendu annoncer la loi chrétienne et expliquer les devoirs difficiles du supérieur à l'égard de son inférieur, les rois, étonnés, leur disaient quelquefois, en remettant entre leurs mains les rênes de l'empire : « Faites vous-mêmes ce que vous enseignez si bien. » Et ce sont ces évêques-gouverneurs qui ont introduit dans toutes les branches de l'administration cet esprit chrétien que Montesquieu ne pouvait se lasser d'admirer, et auquel il ne trouvait rien de comparable dans l'antiquité.

Quelques-uns déplorent cette influence; mais, je le demande, n'était-elle pas légitime, avantageuse? n'était-elle pas nécessaire? Où était la science, la pensée, pendant la jeunesse des monarchies européennes? n'était-elle pas dans l'Église, uniquement dans l'Église? Elle s'y était réfugiée quand les barbares du Nord se répandirent, comme un torrent dévastateur, sur Rome et sur tous les pays civilisés; et ce n'est qu'après y avoir fait un long séjour, qu'elle se répandit au dehors pour éclairer de nouveau le monde. Si le clergé s'était renfermé dans la solitude, le dépôt de la science qu'il gardait restait enfoui, et les ténèbres n'auraient point été dissipées. Si les évêques n'avaient pas pris part à la direction des affaires, qui donc l'aurait fait? étaient-ce ces serfs à demi barbares qui ne savaient que remuer la glèbe au profit d'un maître plus fort, mais non moins ignorant qu'eux-mêmes? étaient-ce ces gentilshommes qui ne connaissaient que le maniement des armes et qui

ne savaient pas même signer, si ce n'est en faisant une croix et en appliquant le pommeau de leur épée ?

Le titre d'évêque n'avait point effacé en eux le titre de citoyen ; au contraire, il les grandissait et les plaçait, aux yeux de tous, dans une sphère plus élevée que celle des autres hommes politiques. L'administration, remise entre leurs mains, paraissait au peuple plus juste et plus paternelle ; elle devait inspirer moins de défiance aux étrangers. Au lieu de voir en eux des hommes uniquement occupés des intérêts temporels, et cherchant, par tous les moyens imaginables, les avantages bien ou mal entendus de leur patrie, on devait voir en eux des princes de l'Église universelle, cherchant avant tout les intérêts de l'humanité. Si notre imagination ne peut se représenter encore, sans être vivement frappée, ces prêtres du paganisme allant, une branche d'olivier à la main, se placer au milieu de deux peuples irrités, pour leur parler de paix au nom de divinités si souvent en querelle, quelle impression ne devaient pas faire sur des peuples profondément convaincus des croyances chrétiennes les principaux ministres du Dieu de paix, portant sur la poitrine la croix, signe efficace de paix et de réconciliation !

Les choses aujourd'hui ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Les lumières se sont répandues dans toutes les classes de la société. Il est donc loisible à ceux qui se sont dévoués au service de Dieu de se renfermer dans le sanctuaire qu'ils quittaient souvent autrefois pour servir

l'humanité. Aussi, remarquez la conduite de l'épiscopat français, toujours si sage : la croix sur laquelle le sang du Christ a coulé est aujourd'hui, comme au temps des apôtres, son unique distinction : un de nos évêques a pris pour armes la croix avec ce texte expressif, emprunté au Pontifical romain : *Mihi absit gloriari nisi in cruce*. C'est la devise de tous. Ils ne l'ont point tous gravée sur un morceau de cuivre; mais, ce qui est beaucoup mieux, ils l'ont tous gravée dans leur cœur.

D'autres raisons plus impérieuses encore éloignent l'évêque de la carrière politique. Dans toute l'Europe, en France principalement, les partis sont divisés, irrités au dernier point. Cependant l'évêque est l'homme de tous les chrétiens. Que ferait-il donc au milieu de ces dissensions continuelles? S'il se rangeait dans un parti, les autres partis se tourneraient avec fureur contre lui ; si, se présentant comme conciliateur, il entreprenait de montrer à chacun son exagération et son intolérance, tous pourraient s'élever contre lui et se réunir un instant dans un même sentiment de haine et d'imprécation.

Les dissensions politiques, surtout, ont ordinairement pour dernier résultat la haine portée au suprême degré. Ce sont ces dissensions qui, divisant ce que Dieu a le plus étroitement uni, arment le frère contre le frère, le père contre le fils..... Et l'homme de Dieu viendrait se mêler à ces excès dont rougit l'humanité ! En vain il

prendrait la résolution de ne jamais oublier les règles de la modération chrétienne, il serait promptement entraîné au delà des bornes qu'il se serait prescrites. La tribune est une arène où la colère allume la foudre de l'éloquence dans le cœur des plus modérés. Rappelons-nous nos évêques à la chambre des pairs, il y a quelques années; ils gardaient habituellement le silence, quoique plusieurs fussent véritablement éloquents; c'était une nécessité de leur situation. Comment feraient-elles entendre des paroles de paix, comment se tremperaient-elles dans le sang de l'Agneau, les lèvres que la colère aurait rougies naguère, et qui auraient fait entendre l'accent de la passion ? Oh ! plutôt qu'il s'attache à l'autel, le ministre de Dieu, et qu'il parle du ciel aux hommes beaucoup trop occupés de la terre.

C'est ce que l'évêque a de mieux à faire actuellement, vu la disposition des esprits. Mais nul ne peut dire avec certitude ce qui arrivera dans un avenir plus ou moins éloigné. En temps de crise principalement, il se fait des changements bien extraordinaires dans le corps social comme dans le corps humain. Si donc, changeant de dispositions, comprenant que le vaisseau de l'État, ballotté par les flots profondément agités de ce monde, va périr infailliblement sans l'intercession du Ciel, nous disions aux représentants de Dieu sur la terre, comme autrefois les apôtres à leur maître : « Sauvez-nous, nous périssons ! » peut-être que, reparaissant au sein de notre société bouleversée, avec le calme de leur pensée et la

gravité de leur saint caractère, ces hommes aideraient à refaire cette ruche dont parle Gibbon, qui a perdu son bonheur et sa gloire en perdant la soumission à ses lois.



CHAPITRE XV.

Assemblées épiscopales.

Nous venons de montrer l'influence des évêques dans la société, quand on les considère individuellement. En assemblée, cette influence est plus grande encore ; car, d'un côté, la raison nous dit que l'union fait la force, *vis unita fortior ;* et, d'un autre côté, la religion nous enseigne que c'est aux évêques réunis au nom de Jésus-Christ que fut promise surtout l'assistance de l'Esprit de Dieu.

Quand tous les évêques du monde catholique ont été convoqués et se trouvent réunis, pour la plupart, sous la présidence de l'évêque de Rome, l'assemblée se nomme concile général. Comme c'est au souverain pontife à convoquer et à présider le concile général, nous ne nous y arrêterons qu'après avoir parlé de ce grand centre de

l'unité catholique. Quand c'est une partie des évêques seulement qui a été convoquée et se trouve réunie sous la présidence de l'un d'eux, l'assemblée s'appelle concile particulier. Nous en parlons ici parce qu'il tire sa valeur de la puissance épiscopale, dont il nous paraît en quelque sorte le complément.

Il n'y eut qu'un petit nombre de conciles généraux, mais le nombre des conciles particuliers est incalculable. Le fondateur du christianisme a fait sentir plusieurs fois aux pasteurs de l'Église la nécessité de ces assemblées fréquentes. « Vous serez, leur disait-il, comme des agneaux timides parmi des loups ravissants; mais ne craignez point, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Dociles à l'enseignement de leur maître, les apôtres se sont réunis à Jérusalem, quoique individuellement inspirés par l'Esprit de Dieu. Depuis ce temps, leurs successeurs dans l'épiscopat se sont assemblés dès que l'Église étai menacée de quelque danger, dès que ses besoins réclamaient de nouveaux règlements. Il n'y a presque pas de ville un peu connue où n'aient été tenus plusieurs conciles. Aussi personne ne pourrait dire l'influence que ces assemblées ont exercée sur la société.

Un hérétique vient de paraître : timide encore, il énonce en tremblant des erreurs que sa conscience semble vouloir retenir. Avant qu'il soit devenu un scandale public, il est appelé devant les évêques de sa

province. Là se trouvera, je suppose, un homme de Dieu qui fera briller aux yeux de tous les plus pures lumières de la foi. L'hérétique est aussitôt convaincu, terrassé. Il l'est toujours, d'ailleurs, par l'unanime enseignement des Pères. Le sage concile fait entendre, suivant le besoin, le langage de la douceur ou l'accent de la fermeté, et il l'oblige à condamner lui-même ses erreurs, qui, si elles n'eussent été promptement étouffées, auraient peut-être ébranlé pour longtemps la société, en troublant la paix de l'Église.

Voilà le bienfait ordinaire produit par ces assemblées d'évêques dans la société comme dans la religion. En voulez-vous de particuliers ? Écoutez : Là se sont révélés souvent des hommes éminents en vertu et en science, qui ont été l'honneur de l'Église et de l'humanité. C'est là que se croisait le héros chrétien, pour aller arrêter et même refouler vers sa source la barbarie musulmane, qui menaça longtemps la civilisation de l'Europe. C'est là que se faisait un fréquent appel au zèle de l'homme évangélique, pour aller éclairer tant de nations lointaines ensevelies dans les ténèbres et assises à l'ombre de la mort. C'est là que se sont fait entendre mille et mille fois sans trouble ces cris de réforme qui plus tard ont remué tumultueusement le monde. C'est là qu'ont été mises au jour, puis développées, ces sages pensées qui sont aujourd'hui en Europe notre esprit public et la règle de notre conduite.

Il y eut en 549 un concile à Orléans, où cinquante

évèques assistaient, et où vingt-un avaient envoyé leurs députés. On y porta les décrets suivants :

« Les Églises soutiendront la liberté de ceux qui auront été affranchis. — L'archidiacre visitera le dimanche les prisonniers, pour connaître leurs besoins et leur fournir, aux dépens de l'Église, les choses nécessaires. »

Ne voyez-vous pas là un appel à l'émancipation ?

Le concile confirma la fondation d'un hôpital établi à Lyon par le roi Childebert. Tous les évèques souscrivirent.

Un concile de Tours, tenu en 566, porta le décret suivant :

« Chaque cité doit avoir soin de nourrir ses pauvres; chaque prêtre de campagne, chaque citoyen se chargera du sien, et aucun ne sera vagabond. »

Dirait-on mieux aujourd'hui ?

Je vois dans un concile de Langres, tenu en 859 :

« On priera les princes et on exhortera instamment les évèques d'établir des écoles publiques des saintes Écritures et des lettres humaines partout où il se trouvera des personnes capables d'enseigner. »

Qui avait alors de pareilles sollicitudes ?

Voulant étendre à toutes les classes de la société le bienfait de l'instruction, un concile de Tours s'exprime ainsi : « En visitant leurs diocèses, les évèques auront soin d'établir dans chaque paroisse, s'il est possible, des hommes chargés d'enseigner à la jeunesse la lec-

ture, les éléments de la grammaire, le catéchisme et le chant. »

Rappelons-nous l'article fondamental de la loi faite en 1833 sur l'instruction primaire : « Toute commune est tenue, soit par elle-même, soit en se réunissant à une ou plusieurs communes voisines, d'entretenir au moins une école primaire élémentaire. » Je le demande à toute personne de bonne foi : cet article n'est-il pas la répétition, en d'autres termes, d'un décret porté en 1583 dans un concile particulier ?

Presque tous les malheurs que la France éprouva dans ces derniers temps lui avaient été annoncés d'avance par les assemblées de son clergé. Consultez le Recueil des conciles qui se sont tenus immédiatement avant la Révolution, et vous y trouverez l'histoire de nos troubles. Ils voient de loin, ceux qui se placent dans les cieux et qui regardent au flambeau de la foi. Si les conseils que donnaient alors les évêques de France avaient été suivis, la terre n'eût point été couverte de sang. Pourquoi donc ces assemblées nationales semblent-elles aujourd'hui interdites en France ? Est-ce qu'il n'y a plus d'erreurs à combattre, de réformes à opérer dans l'Église ? Est-ce que le courage abattu du chrétien n'a pas besoin d'être excité, et son zèle éteint, d'être ranimé ? N'avons-nous plus rien à craindre ? Si de nouveaux malheurs nous menacent, pourquoi serions-nous privés d'entendre aussi les conseils du clergé ? Tandis que, dans nos assemblées politiques, quelques voix font entendre ces

paroles belliqueuses : « Peuple, songe à la conquête de la terre ! » est-ce qu'il n'importerait pas qu'une assemblée religieuse pût faire entendre, de son côté, ces paroles de paix : « Peuple, songe à la conquête du ciel ? » La France se vante d'être le pays le plus libre de la terre, et c'est évidemment un de ceux où l'Église a le moins de liberté véritable, puisque ses pontifes paraissent ne pouvoir s'y réunir comme ils le font dans presque toutes les autres parties du monde catholique.

Ces vœux étaient depuis longtemps exprimés, non par nous seulement, mais par des voix bien plus puissantes et plus dignes d'être écoutées de Dieu et de ses représentants ici-bas, quand se sont accomplis des événements inattendus qui les ont en partie réalisés. L'antique société française a été remuée jusque dans ses fondements. Tout s'ébranlait, tout s'écroulait de ce qui avait été autrefois. Les hommes étaient dans la consternation, et les fidèles mêmes tremblaient sinon pour l'Église entière qui a reçu la promesse d'une éternelle durée, du moins pour leur Église particulière, qui peut à chaque instant s'en détacher. Admirons ici le dessein de la divine Providence. La société civile s'est en effet en partie écroulée, mais la société religieuse n'en a que mieux montré sa constitution divine. C'est ainsi que quand à un antique édifice, affermi par la durée des siècles, des architectes inhabiles ont ajouté un replâtrage sans consistance, dès que le sol vient à s'ébranler, tout tombe, tout périt de ce qui n'avait en soi une force suffisante, et l'édifice

primitif n'en apparaît que mieux, aux regards étonnés, avec ses proportions colossales.

Pour ne point sortir en ce moment du sujet qui nous occupe d'une manière spéciale, nous dirons que, par suite de certaines prescriptions et plus encore de nos mœurs, il était à peu près impossible à nos évêques de tenir aucun concile dans cette France où ils avaient été si fréquents autrefois. Mais, dès que furent accomplis les changements dont nous venons de parler, sans autorisation positive pour ainsi dire, et d'un autre côté, sans réclamation d'aucune sorte, comme par le mouvement instinctif de tout ce qui tombant dans l'abîme regarde naturellement les cieux, toutes les provinces de France ont eu leur concile qu'elles n'avaient pas vu célébrer depuis plusieurs siècles; et, tandis que l'agitation la plus grande régnait au dehors, ô merveille de la divine Providence! là furent traitées, avec autant de calme et de maturité que jamais, ces questions toujours anciennes et toujours nouvelles, qui n'importent pas moins au bonheur de la vie présente qu'à celui de la vie future.

Puissent ces mêmes conciles se tenir, dans la suite, avec la régularité prescrite par les saints canons, et, en consolidant dans les âmes les principes religieux, raffermir en même temps notre société si profondément ébranlée!

CHAPITRE XVI.

Le pape, principe d'unité.

Rien n'est beau que par l'unité, ont dit tous les philosophes. Pensez à l'Être éternellement existant; jetez les yeux sur ceux qu'il a tirés de son sein; considérez-les isolément ou collectivement, et partout vous verrez l'application de ce principe incontestable.

A la place de ces dieux du paganisme, contre lesquels les hommes se mesuraient souvent avec avantage, parce qu'il y avait en eux toute la fragilité humaine, mettez le Dieu un, le Dieu des chrétiens, et vous voyez le ciel et la terre s'incliner devant lui et proclamer partout ses infinies perfections.

Dieu est un, et il a communiqué à tous les êtres quelque chose de son unité, parce qu'il leur a communiqué quelque chose de sa perfection.

« Descendons, dit Bossuet, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser. Elle passe d'un ordre à un autre ordre, d'un chœur à un autre, avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent point de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures (1). »

Descendons encore. Considérons-nous nous-mêmes, élevons les yeux au-dessus de nos têtes, portons-les autour de nous. Est-ce qu'il y a quelque beauté qui ne soit une ombre de cette harmonie céleste, de cette unité dont la perfection se trouve en Dieu? Otez cet accord qui règne dans les pensées de l'homme, et vous avez la folie. Otez cette union qui attache les uns aux autres les membres des différentes sociétés dont le monde se compose, et vous aurez une effrayante anarchie. Otez cette ravissante harmonie qui résulte de l'accord de tous les globes, ôtez cette pensée qui les dirige vers un même but avec sagesse et puissance, et vous aurez le chaos.

Si l'homme veut donner à ses œuvres quelque beauté, il doit faire tous ses efforts pour imiter cette unité qui existe dans les œuvres de Dieu.

Qu'est-ce qu'un poëme, un drame, un discours, sans unité? L'objet le plus matériel est encore assujetti

(1) Sermon sur l'unité.

à cette loi : de même que la création de ce monde fut la réalisation d'une pensée divine, de même ce que l'homme appelle sa création doit être la réalisation d'une de ses pensées.

Nous avons dit : rien n'est beau que par l'unité. Nous pouvions aller plus loin et dire : rien ne subsiste que par l'unité. Cette seconde proposition est une conséquence de la première, puisque l'être et la beauté se confondent : la beauté, en effet, n'est-ce pas une émanation plus complète de l'être?

Retranchez l'unité de la nature divine, et vous avez le polythéisme, c'est-à-dire la négation, en quelque sorte, de la Divinité. Otez l'unité qui est dans l'homme et qui de deux substances différentes ne fait cependant qu'une seule personne, et vous avez la mort. Qu'est-ce en effet que la mort? est-ce autre chose que la séparation? C'est toujours l'idée que nous nous en faisons, non-seulement par rapport à nous-mêmes, mais encore par rapport aux autres êtres. Établissez une division complète entre les parties constitutives d'un être, et vous l'avez détruit. Il prend une autre forme, une autre dénomination ; mais il n'est plus ce qu'il était autrefois, il est mort.

Or, il entrait dans les desseins de Dieu de donner à son Église une beauté parfaite, une indestructible existence. Il devait donc lui imprimer le caractère le plus frappant d'unité.

« Nous trouverons dans l'Évangile, dit Bossuet, que

Jésus-Christ, voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous les disciples en choisit douze; mais que, voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. »

Bossuet montre que Pierre fut cet apôtre choisi pour être le chef de l'Église. Puis il ajoute :

« Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire; c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine (1). »

Ainsi, par une conséquence nécessaire de sa constitution et par la volonté souvent exprimée de son fondateur, l'Église chrétienne doit offrir à nos yeux la plus frappante image de l'unité divine, et le chef du collége apostolique, Pierre, toujours vivant dans son successeur, est le principe de cette unité.

Si ce n'était lui, qui donc le serait? vous qui le niez, vous qui avez quelque doute à ce sujet, ouvrez les yeux et voyez. Dites-moi, est-ce que l'évêque de Rome n'est pas le fondement de cet immense édifice qui abrite plus ou moins toutes les nations, et à l'ombre duquel les hommes viennent tour à tour se reposer

(1) Sermon sur l'unité.

en attendant qu'ils retournent dans le sein de Dieu, d'où ils sont primitivement sortis? Est-ce qu'il n'est pas le centre de ce cercle dont la circonférence incessamment se dilate et ne s'arrête en aucun lieu de la terre?

Que sont devenues ces Églises fondées par les apôtres? Lieux sacrés, qui avez si souvent retenti des accents des prophètes, qui avez été arrosés du sang de tant de martyrs, qu'êtes-vous aujourd'hui, et quelles paroles entendez-vous? Qu'est-ce, en particulier, que cette Église de Jérusalem, de la ville sainte arrosée du sang d'un Dieu? Si la foi n'appelait et ne retenait continuellement auprès du tombeau de Jésus-Christ quelques pieux fidèles, est-ce que de saintes prières s'élèveraient encore de l'homme à Dieu dans ces lieux où Dieu lui-même a prié pour les hommes? Que sont devenues ces Églises fondées par les saints Pères, et que la foi faisait resplendir encore de ses premiers feux? Qu'est-ce que Constantinople? Un corps sans âme, un foyer de corruption. Qu'est-ce qu'Hippone? que sont aujourd'hui ces Églises d'Afrique, autrefois témoins de tant d'éloquence et de vertus? D'affreux déserts, des pays barbares, dont la valeur française brisera difficilement les chaînes, et que le clergé de France ne parviendra à régénérer qu'après de longues années, si toutefois l'esprit de vie ne s'est pas pour toujours éloigné de ces contrées. L'Église romaine seule s'est maintenue avec toute sa puissance et tout son éclat. Après dix-huit siècles de

durée ; elle élève au-dessus de toutes les nations le front pur de la virginité.

Toutes les Églises qui se séparent du centre de l'unité catholique s'affaiblissent donc plus ou moins rapidement, et périssent comme la branche séparée du tronc qui la nourrissait, comme l'arbre arraché du sein de la terre. Que si nous les voyons prolonger leur existence, c'est qu'il y a en elles un reste de cette vie qu'elles ont puisée dans le sein de la mère commune; mais attendez que tout soit épuisé, et vous les verrez disparaître. Comment une Église, qui se forme par la réunion d'un grand nombre d'intelligences, pourrait-elle conserver son existence, c'est-à-dire son unité, en dehors de cette divine influence que Jésus accorde au souverain Pontife pour régir les âmes? Par suite de cette loi générale qui a frappé de mort ce qui existe ici-bas. tout tend à se dissoudre, parce que tout tend à se détruire. Il y a dans l'âme, surtout, un sentiment de répulsion qui la porte à préférer ses propres sentiments aux sentiments d'autrui. Il est donc absurde de supposer qu'une société immense puisse se maintenir sans un lien tout-puissant d'unité. Une seule intelligence est rarement d'accord avec elle-même; ce qu'elle croit aujourd'hui, elle ne le croira plus demain. Et vous voudriez que des millions d'intelligences, abandonnées à elles-mêmes, conservassent toujours les mêmes croyances? Cela est impossible ; et un semblable accord, ne durât-il que quelques heures, serait à mes yeux l'un des pro-

diges les plus grands que nous pussions imaginer.

Aussi tous les sectaires qui ont proclamé de la manière la plus absolue le principe d'indépendance sont-ils revenus bientôt à d'autres sentiments. Voyant que tous ceux qui s'étaient ralliés autour du même drapeau proclamaient leur indépendance et allaient se disperser de nouveau, ils eurent promptement recours au principe d'autorité qu'ils venaient de rejeter. De là ces assemblées consistoriales où quelques hommes sans mission, usurpant les droits de ceux à qui il a été dit : *Enseignez toutes les nations*, définirent, chacun à sa manière, en quoi consistait la foi chrétienne. De là ces anathèmes mille fois lancés par ceux qui avaient annoncé le règne heureux d'une tolérance générale. De là ces illuminations individuelles dans un grand nombre de ceux qui avaient refusé à l'Église universelle l'assistance du Saint-Esprit. Mais en vain l'homme voudra se soustraire aux suites funestes du principe qu'il a posé : chaque semence doit produire son fruit indépendamment de notre volonté. Vous reculerez vous-mêmes effrayés à la vue des conséquences affreuses contenues dans les pensées que vous avez émises. D'autres viendront après vous qui les tireront hardiment. Ne leur dites pas que la voie est dangereuse, qu'ils se fraient vers l'abîme un sentier glissant : « Hommes inconséquents, vous répondraient-ils, hommes pusillanimes ! vous avez fait vous-mêmes les premiers pas, et vous voudriez rétrograder ! et vous voudriez nous communiquer aussi la honteuse frayeur

qui s'est emparée de vos âmes ! Avancez ! avancez toujours ! Si vous êtes incapables de marcher à notre tête, suivez du moins timidement nos pas ; si vous ne le pouvez encore, retirez-vous de la voie. » Et tous marcheront, les uns avec hardiesse, les autres avec timidité, et ils feront continuellement de nouveaux progrès, jusqu'à ce qu'ils soient tombés dans l'effrayante anarchie des intelligences, ou dans le gouffre non moins redoutable d'un scepticisme universel.

Attachés encore aux pensées religieuses et voyant qu'elles disparaissent de plus en plus de l'intelligence désordonnée des hommes, quelques-uns de nos frères séparés se sont dit : « Que va devenir la société chrétienne ? » et ils ont porté de côté et d'autre leurs regards inquiets ; et, voyant les débris de la puissance temporelle surnager encore au-dessus de l'abîme agité, ils se sont écriés, en s'adressant aux rois de la terre : « Sauvez-nous, car nous allons périr ! » Dès lors les pensées divines ont été confondues avec les pensées humaines ; la clef qui ouvre et qui ferme les prisons terrestres fut chargée d'ouvrir et de fermer les portes du ciel ; la voix qui commande au bourreau entreprit de raconter les éternelles miséricordes, et, contre la volonté formellement exprimée de son divin fondateur, le royaume de ce monde a été nommé le royaume de Jésus-Christ.

Plusieurs de ceux dont nous parlons ont facilement compris cette dégénération de la société chrétienne ;

mais ils ont vu aussi le gouffre prêt à les engloutir, et ils ont promptement renfermé dans leur conscience les réclamations qui étaient sur le point de s'en échapper. D'autres ont voulu saper jusqu'en ses fondements l'édifice dont le faîte avait été renversé. Ils ont dit à leurs nouveaux maîtres : « Pourquoi voulez-vous usurper l'autorité que vous avez méconnue dans les autres ? »

De là, de nouveaux troubles, de nouvelles divisions. Le sabre à la main, ils obtiendront une unité matérielle, si je puis m'exprimer ainsi, une discipline extérieurement uniforme ; mais perçons les surfaces, pénétrons à l'intérieur, et nous ne tarderons pas à reconnaître quel désaccord règne dans les intelligences. Non, entre toutes ces sectes rivales, pour un instant réunies sous une même dénomination, il n'y a point d'unité. Ce sont les débris d'un antique édifice, réunis sans ordre, jusqu'au moment de l'entière dispersion. Ce sont des monceaux de sable que le souffle de la tempête a pour un instant réunis dans le désert, et que le même souffle dispersera plus tard avec la même facilité.

Voyez ce qui se passe dans l'Allemagne protestante. La Bible était pour eux, disait-on, un lien suffisant d'unité ; et voilà que quelques-uns ne voient plus rien de certain dans ce livre sacré, pas même l'existence de Jésus. A force d'érudition, ils ont élevé une Babel de la science, du haut de laquelle ils voudraient attaquer Dieu lui-même; mais ces révoltés de la foi s'épuisent en

efforts superflus; la confusion s'est mise parmi eux, et bientôt, ne s'entendant plus les uns les autres, ils seront obligés de consommer leur séparation.

En vain l'empereur de toutes les Russies voudrait resserrer dans des liens de fer des millions d'intelligences, dont il se croit appelé à régir les croyances; en vain il voudrait pour toujours les enchaîner à son trône. Tentative inutile ! plus il les attire, et plus elles s'éloignent. Il n'a de prise sur elles que par le corps, cette enveloppe matérielle dont elles feraient au besoin le sacrifice. Aussi il sera tout étonné de voir, au moment où il s'y attendra le moins, se briser et tomber à ses pieds des liens qu'il croyait si puissants.

Considérez attentivement ce qui se passe dans les Iles-Britanniques, et vous verrez le travail intérieur des esprits se manifester enfin au dehors. La plus belle portion de l'Église d'Écosse vient de faire avec éclat sa séparation. A la suite du courageux Pusey, les plus célèbres docteurs de l'Université d'Oxford, un nombre infini de ministres anglicans proclament hautement la nécessité d'un retour à l'ancienne foi catholique. La discussion placée sur ce terrain fera, je n'en doute point, de rapides progrès. Chacun sentira de plus en plus combien il est ridicule d'être exposé à avoir pour Pontife suprême la femme à qui l'Apôtre commande la soumission et le silence dans l'Église.

Nous ne doutons point, me dira-t-on, de l'extrême importance d'un chef suprême pour maintenir l'unité

dans les croyances et la paix dans la société; mais cette institution, admirable en théorie, nous semble avoir en pratique de graves inconvénients. Le dépositaire de l'autorité spirituelle pourrait usurper facilement l'autorité temporelle. Plusieurs fois il a frappé les rois d'anathème, il a délié les peuples du serment de fidélité...

J'admets pour un instant, si vous le voulez, toutes les objections que vous pouvez me faire à ce sujet, et à cela je réponds : De quoi l'homme n'abuse-t-il pas? Si je voulais raconter les abus qui ont eu leur source dans l'exercice des droits les plus incontestables, je dirais des choses effroyables. Faut-il vous montrer des royautés sans contrôle écrasant les peuples dont elles étaient appelées à faire le bonheur? Ou bien vous montrerai-je les peuples révoltés, déchirant le livre sacré des lois et se dévorant les uns les autres? Mais non, ne récriminons point. Au lieu de prendre plaisir à étaler aux yeux de tous les plaies que l'humanité se fait continuellement à elle-même, cachons soigneusement ces plaies hideuses sous le voile de ses vertus.

De tous les princes de l'Europe, le souverain Pontife est sans contredit celui qui a le moins abusé de son autorité. Parmi les papes, il y a eu des guerriers, il y a eu de profonds politiques. Ont-ils beaucoup songé à l'agrandissement de leurs États? Évidemment non; pour celui qui connaît le cœur humain, pour celui qui sait apprécier l'influence que le pape possédait autrefois,

qu'il possède encore sur l'esprit des peuples, c'est là une preuve incontestable d'une grande sagesse, ou plutôt c'est la preuve évidente de l'action providentielle dans tout ce qui concerne les intérêts de l'Église. Aucun peuple n'est resté stationnaire; ou il a succombé, ou il a pris un accroissement quelconque. Les États de l'Église sont à peu près aujourd'hui ce qu'ils étaient au commencement. Rappelez-vous Rome païenne : cette étroite enceinte, qui ne recélait d'abord que quelques voleurs, a fini par envahir toute la terre. Elle a tendu ses chaînes dans toutes les directions; elle a fait peser son joug de fer sur tous les peuples. Qu'a fait Rome chrétienne? Si elle a rougi la terre, c'est ordinairement du sang de ses plus chers enfants. Le joug qu'elle s'est efforcée surtout d'imposer aux peuples, c'est le joug suave du Christ et le fardeau léger de sa loi.

Quels sont d'ailleurs les abus dont on parle? Les papes ont-ils frappé d'anathème des rois vertueux? Ont-ils appelé la discorde et la guerre chez des nations heureuses et tranquilles? Non, jamais. S'ils eussent essayé de faire prévaloir l'injustice, leur tentative n'aurait obtenu aucun résultat, leur voix n'eût pas même été écoutée. Ce sont des ambitions désordonnées qu'ils ont enchaînées; ce sont des appétits grossiers qu'ils ont réfrénés. Ils prenaient parti contre la force sans règle en faveur de la faiblesse opprimée; en cela ont-ils été si coupables? Ne nous apparaissent-ils pas aujourd'hui comme des héros de la paix, comme des demi-dieux,

ces illustres pontifes qui, dans des siècles barbares, ont fait seuls prévaloir le droit contre la force, ont obtenu, par la puissance de leurs paroles, ce que ne pouvaient obtenir les peuples armés ?

Du reste, j'ai la persuasion que ce contrôle du souverain Pontife, au lieu d'avoir porté atteinte à la dignité des rois, leur a donné comme un caractère sacré et a contribué quelquefois à les maintenir sur le trône, puisque leur puissance, sans aucune espèce de contrepoids, les eût infailliblement entraînés dans l'abîme. Il y a sur la terre peu de puissances absolues ; Dieu ne l'a pas permis, à cause des maux incalculables qui en seraient résultés pour l'espèce humaine. En France, en Angleterre, dans tous les pays constitutionnels, ce sont les représentants qui contrôlent le pouvoir ; en Turquie, c'est le poignard ; en Russie, c'est le poison. Les monarchies à demi barbares du moyen âge n'eurent de contrôle que dans l'autorité du souverain Pontife. Croyez-vous que ce contrôle éclairé serait encore inutile de nos jours ?

Jamais puissance ne fut plus illimitée que celle de Napoléon. Aussi, jamais puissance ne s'évanouit plus rapidement. Quand l'évêque de Rome osa dire *non* à celui qui depuis longtemps n'était point accoutumé à entendre des contradicteurs, le despote s'indigna. Cependant si la voix du saint vieillard eût été écoutée, si du moins elle eût trouvé de l'écho en France, Napoléon eût évité bien des fautes, et il eût régné jus-

qu'à la fin peut-être dans ces lieux d'où il fut repoussé par deux fois, et où ses plus zélés partisans n'ont pu ramener que ses cendres, depuis longtemps refroidies.



CHAPITRE XVII.

Influence du souverain Pontife sur la civilisation moderne.

Nous avons montré, dans le chapitre précédent, que l'autorité du souverain Pontife est nécessaire au maintien de l'unité dans l'Église, et, par conséquent, dans la société, dont le catholicisme est l'âme. Je vais montrer, dans celui-ci, qu'il a le plus contribué à la propagation des lumières, de la liberté et de l'égalité sagement entendue, et qu'il est, par cela même, une des causes principales de la civilisation moderne.

Le souverain Pontife a toujours été le prédicateur le plus zélé de la religion catholique. Il en est, d'après la volonté de son divin fondateur, l'indestructible appui. Or, n'est-ce pas la religion catholique qui a épuré les lumières? Ne les a-t-elle pas propagées d'une manière admirable? Quoi que nous soyons, riches ou pauvres,

grands ou petits, savants ou ignorants, si nous connaissons quelque chose de positif sur notre destinée présente et sur notre destinée future, c'est à la religion que nous en sommes redevables. Homme de labeur et de peine, pauvre esclave abaissé au-dessous de l'humanité et réduit à la condition de ces objets matériels qui se vendent ou se troquent, réjouis-toi! Une lumière divine s'est levée sur toi à la naissance de Jésus. Entends-tu la voix de la religion qui commande à tes maîtres de te laisser interrompre quelque temps tes durs travaux, afin qu'elle puisse te réchauffer un peu dans son sein et faire briller à tes yeux un rayon consolateur? Le flambeau de sa foi fut particulièrement destiné à te faire connaître la magnificence des cieux, et voilà qu'une lumière tombée d'en haut a rejailli sur la terre et vient te la montrer sous une face nouvelle. Et toi, faible enfant, toi qui n'as fait encore que quelques pas dans le désert de cette vie, combien tu es redevable à la religion catholique! Naguère tu ne savais que bégayer, et déjà je t'entends répondre aux questions les plus importantes. Aussi quel soin on prend de ton jeune âge! Ce livre admirable, inconnu à l'antiquité, et l'une des merveilles du christianisme; ce code abrégé de la loi de Jésus, qui abaisse les cieux à la hauteur des plus petits enfants, le catéchisme enfin, jamais il n'est remis entre tes mains avant d'avoir passé sous les yeux de tes pasteurs en communion avec le souverain Pontife. Vous qui accusez le souverain Pontife de favoriser

l'ignorance, que faites-vous en faveur de l'enfance, cet âge de l'ignorance et de la faiblesse? Que faites-vous en faveur de ceux dont la vie entière n'est qu'une enfance prolongée? Avez-vous senti votre cœur tressaillir, vous êtes-vous sentis pénétrés de quelque généreux dessein à la vue de leur misère?

Le souverain Pontife ne s'est pas contenté d'être le guide et l'appui de la faiblesse. Partout encore, nous le voyons s'empresser de donner des ailes au génie pour l'aider à planer vers les cieux. Qui a formé ces maisons de recueillement et de prière où le dépôt de la science fut préservé de la destruction des barbares et du temps? Qui a créé les universités où les sciences et les arts furent continuellement enseignés? Qui les a propagées dans toute l'Europe? qui les a soutenues? qui les a comblées de priviléges? qui leur a concilié la bienveillance de tant de rois plus capables de manier l'épée que de feuilleter un manuscrit? le souverain Pontife, ou ses frères dans l'épiscopat.

Le cardinal-légat Robert de Gourçon fit, par ordre du souverain Pontife, en 1215, un règlement pour la réforme des écoles. Entre autres recommandations importantes, il portait: « Personne ne sera reçu à Paris, pour donner des leçons publiques, sans avoir fait preuve de sa moralité et de sa science. — Pour enseigner la théologie, il faudra avoir atteint l'âge de trente-cinq ans et avoir étudié au moins pendant huit ans. — Pour les autres facultés, il faudra avoir atteint l'âge de

vingt-un ans, et avoir étudié au moins pendant six ans. »

A peu près à cette époque, les écoles de Paris étaient devenues désertes. Blessés dans leurs droits, maîtres et écoliers s'étaient dispersés en divers lieux et avaient fait serment de ne point revenir qu'on ne leur eût donné satisfaction. Grégoire IX met tout en œuvre pour rétablir la célèbre université de Paris. Il ranime le zèle des princes, des évêques, des docteurs. Il établit lui-même diverses règles concernant les études. Puis, écrivant au roi, il lui dit: « Il importe à votre honneur et à votre salut que les études soient rétablies à Paris comme auparavant; c'est pourquoi nous vous prions de protéger les étudiants, à l'exemple de vos ancêtres. »

En 1233, le pape Grégoire confirme l'établissement de l'université de Toulouse, et il accorde aux élèves de cette université la liberté et les priviléges dont jouissent ceux de Paris.

La célèbre université de Louvain a été constituée par Martin V, en 1425. On n'y enseignait d'abord que les humanités et la philosophie, mais Eugène IV y ajouta plus tard la faculté de théologie.

Je fatiguerais le lecteur, si je voulais recueillir les actes de même nature émanés du saint-siége, et que je trouve consignés presque à toutes les pages de l'histoire ecclésiastique.

Rome chrétienne avait recueilli les richesses intellectuelles du paganisme expirant. Réunis aux productions du génie chrétien, les chefs-d'œuvre de l'an-

tiquité sont encore et seront toujours, pour l'intelligence, une source inépuisable de sublimes inspirations.

Des sommités sociales, la lumière descendit à la base par les soins du saint-siége et se répandit dans les masses.

Est-il une contrée si reculée qui n'ait ressenti son influence salutaire? Une nation est à peine découverte, des récits bien propres à faire impression sur une âme sainte sont parvenus aux oreilles du souverain Pontife: il s'inquiète aussitôt en lui-même; il médite, il élève les yeux au ciel. Je ne sais quel rayon divin, descendu d'en haut, vient illuminer son front. Sa détermination est prise; il appelle à lui quelques-uns de ces ministres de la religion occupés à prier dans le sanctuaire, ou à méditer dans la solitude du cloître: « Mes frères, leur dit-il, il s'agit d'arracher aux ténèbres de l'erreur des âmes créées à l'image de Dieu. » A ces mots, le rayon divin qui illuminait le front du Pontife s'est reflété sur le visage de ceux qui l'écoutent. Le vicaire de Jésus continue: « Comme mon maître, qui est vivant, m'a envoyé, et moi aussi je vous envoie. Allez donc; enseignez les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer ce que notre divin maître nous a enseigné. Allez, ne craignez rien, car il est avec nous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » Ils n'ont prononcé aucune parole; ils ne se sont permis aucune réflexion.

Quelque chose de divin a remué leur âme, et ils se sont dévoués. Je les vois se prosterner aux pieds du représentant de Jésus-Christ, et, emportant avec eux la bénédiction du Père commun des fidèles, ils vont appeler de nouveaux frères dans la grande famille chrétienne. Comme nous le montrerons bientôt, aucun obstacle ne pourra s'opposer à leur zèle. Ils braveront tout, jusqu'à la mort; et quand leur langue épuisée sera sur le point d'être enchaînée pour toujours par les glaces de la mort, elle redira encore le nom tout-puissant de Jésus à ces contrées sur lesquelles leurs yeux mourants commenceront à voir briller l'aurore d'un beau jour.

Voici un fait que je livre aux méditations de ceux qui savent réfléchir. L'Europe est la contrée la plus éclairée de toute la terre. Sur Dieu, sur l'humanité, sur toutes les questions qui nous intéressent le plus, nous avons des notions dont n'approchèrent jamais les peuples anciens, arrivés à un très-haut degré de civilisation. D'où nous vient ce privilége ? Humainement parlant, n'avaient-ils pas autant que nous les moyens de s'éclairer ? Ces lumières dont nous parlons se maintiennent en Europe beaucoup plus longtemps qu'en aucun lieu de la terre. Qui m'expliquera ce phénomène ? On me nommera la religion chrétienne en général. J'en conviens jusqu'à un certain point; cependant, cette religion a éclairé plusieurs autres contrées; elle y a fleuri autant qu'en Europe, et elle en a disparu depuis longtemps. Je le demande encore : pourquoi cette étendue, cette

stabilité des lumières en Europe? Quant à moi, je ne vois qu'une explication satisfaisante : c'est que le saint-siége est au centre de l'Europe; il verse sur cette contrée ces lumières qui ne doivent jamais s'éteindre; il lui communique quelque chose de cette stabilité que lui assurent les promesses du divin fondateur.

Nous ne sommes pas moins redevables au souverain Pontife des bienfaits de la liberté que des lumières dont nous jouissons.

Qui pourrait compter ce qu'il y avait d'esclaves sur la terre avant l'établissement du christianisme? Athènes avait, dans ses beaux jours, quarante mille esclaves sur vingt mille citoyens. A Rome, sous le règne de la liberté, un seul citoyen avait quelquefois plusieurs milliers d'esclaves à son service. Et ailleurs, quelle sorte d'esclavage ne pesait pas sur les malheureux enfants d'Adam? La religion chrétienne s'établit parmi nous. Pénétré de l'esprit de Jésus qu'il représente en ce monde, le chef de cette religion prend pour lui-même le titre et les fonctions de serviteur des serviteurs du Christ, et il s'efforce d'étendre parmi tous les hommes le règne d'une fraternité parfaite. Sur la terre il y en a de faibles, d'infirmes; il y en a qui gémissent sous le poids de notre misérable nature et sous le poids plus dégradant encore de la méchanceté de leurs frères; eh bien! au nom de Jésus, le Père de tous les fidèles déclare que ce sont les premiers parmi les hommes, qu'ils sont seuls véritablement heureux ici-bas, en se

conformant à la volonté divine, et qu'ils auront droit un jour aux plus grandes récompenses. Les idées se modifient, les relations d'homme à homme ne sont plus les mêmes, les vérités chrétiennes s'étendent, elles s'unissent à tout, et bientôt la liberté s'est établie sur la terre.

Voyez-vous ce courageux apôtre s'avancer, poussé par la charité, jusqu'aux lieux que l'ambition n'a point encore visités. Quel est son dessein? c'est d'appeler de pauvres sauvages à la liberté des enfants de Dieu. Qui le charge de cette honorable mission? le Père commun des serviteurs de Jésus.

Un spectacle non moins digne d'admiration vient de fixer mes regards. Je vois monter sur un vaisseau un homme pauvrement vêtu. Il est inconnu à la plupart de ceux qui traversent avec lui les mers : c'est le Père de la Merci, sur lequel nous devons bientôt appeler l'attention. Il porte cet or auquel il a pour toujours renoncé. Où va-t-il? dans des pays barbares où plusieurs de ses frères gémissent sous le joug de la servitude. Il s'y rend avec empressement, il ne peut contempler sans frémir tant de malheureux dans les fers, il prie, il conjure ceux qui les ont enchaînés de les rendre à la liberté. Il offre de l'or, il s'offre lui-même quand il n'a pas d'autres moyens de les délivrer. Qui donc a reçu les vœux du Père de la Rédemption? qui l'envoie à cette conquête mille fois plus noble que celle de toute la terre, à la conquête de l'humanité? Vous le savez comme moi, c'est le souverain pontife.

Quels sont ces accents belliqueux qui tout à coup se font entendre au sein de la chrétienté? l'Europe entière est en mouvement; elle s'agite, elle s'ébranle, elle se précipite sur l'Orient. Elle plante de nouveau à Jérusalem la croix victorieuse, et elle proclame la liberté de ceux qui ont foi en Jésus-Christ. Qui donc inspira à tant d'hommes le désir de voler à la délivrance de leurs frères? qui les encourage, qui les soutient dans cette difficile entreprise? Plus que tous les autres, le souverain pontife.

Pierre l'Ermite entreprend de prêcher la première croisade; c'est à Urbain II qu'il communique son projet. Ce pape l'approuve, l'encourage; il lui donne tous les pouvoirs dont il a besoin pour réussir dans son entreprise héroïque.

Le pape Eugène accorde, pour la seconde croisade, les mêmes indulgences qui avaient été accordées pour la première. Quel mouvement dans toute l'Europe! vous diriez que des nations entières se sont croisées.

Que n'a pas fait Innocent III? Dans une bulle adressée à toute la chrétienté, il disait: « La nécessité de secourir la Terre-Sainte et l'espérance d'y réussir étant aujourd'hui plus grandes que jamais, nous renouvelons nos cris, afin de vous exciter à cette entreprise, non-seulement pour l'amour de Jésus-Christ, mais pour l'amour de vos frères qui gémissent dans l'esclavage et les prisons des infidèles. » Sous son pontificat, nous voyons même des enfants se croiser, et quand on leur demande

où ils vont, ils répondent : « A Jérusalem, par ordre de Dieu. »

La personne du souverain pontife est, à mes yeux, comme une protestation vivante en faveur de l'égalité naturelle, compagne ordinaire de la liberté.

Que demande en effet cette égalité ? Elle demande que la naissance ne soit comptée pour rien, que du dernier degré de la société chacun puisse parvenir au degré le plus élevé : c'est ce que nous voyons dans le souverain pontife. Elle demande que la faveur ne soit point écoutée, que les talents et la vertu soient nos seuls protecteurs ; c'est ce que nous voyons ordinairement dans le souverain pontife, c'est ce que nous ne voyons guère qu'en lui. Elle demande enfin que le supérieur soit, autant que possible, l'élu de ses frères ; que les brigues, les cabales, soient aussi scrupuleusement évitées que le permet la fragilité humaine ; c'est ce que nous voyons encore habituellement dans le souverain pontife, c'est ce que nous ne voyons guère qu'en lui et dans quelques-uns de ceux qui partagent avec lui le gouvernement de l'Église.

Gerbert, né de parents pauvres en Auvergne, à la fin du xe siècle, est élevé dans un couvent. Il fait dans les sciences des progrès extraordinaires, et bientôt il est à Reims, à la tête d'une école qui jette le plus vif éclat. Les princes se rangent au nombre de ses disciples. Il est élevé sur le siége de Reims, puis sur celui de Ravenne. Enfin, il devient pape sous le nom de Silvestre II.

En 1521, naquit dans une cabane un enfant dont les parents étaient si pauvres, qu'ils furent obligés de le confier, jeune encore, à un laboureur pour garder ses troupeaux. Le 24 avril 1585, un cardinal entonnait le *Te Deum* d'une voix retentissante, pour annoncer son exaltation au trône pontifical. C'était ce même villageois qui, recueilli dans un couvent de Cordeliers, avait passé par tous les rangs de la hiérarchie catholique, et avait été élu pape à la fin de sa carrière. Il prit le nom de Sixte V, que la postérité n'a point oublié et qu'elle n'oubliera jamais.

C'est bien là l'esprit de la religion chrétienne. Un Dieu descend du ciel dans une crèche, et de la crèche l'homme s'élève jusqu'à Dieu.

Fille des pures lumières, d'une liberté et d'une égalité sagement entendues, la civilisation moderne s'établit partout où fleurit la religion; elle se développe et s'éteint avec elle. Il est, je le sais, une autre espèce de civilisation qui naît des passions effrénées. Cette civilisation bâtarde, au lieu de faire le bonheur de l'homme, contribue le plus à son malheur. Celle dont je parle n'est que la vertu; c'est l'ordre voulu de Dieu, c'est un rayon d'en haut qui luit un instant sur la terre. L'une vient de la négation du catholicisme, l'autre de sa propagation. Si donc nous voulons le bonheur des individus et des peuples, attachons-nous au saint-siége. *Italiam! Italiam!* pouvons-nous nous écrier avec les compagnons d'Énée, fatigués par la tempête. Rome!

Rome chrétienne ! voilà le point d'appui inébranlable où doit se fixer le levier tout-puissant de la croix pour soulever le monde moral et l'élever jusqu'au ciel.



CHAPITRE XVIII.

Un rapprochement historique. — Entrée de Pierre à Rome. — Enlèvement de Pie VII.

Ce qui donne à l'action du souverain pontife sur la société un caractère évidemment divin, c'est que, toute-puissante à son origine, cette action reste la même jusqu'à la fin. Rappelons ici deux époques importantes qui semblent commencer et finir les continuels combats que la société chrétienne eut à soutenir jusqu'ici sur la terre.

Il y a dix-huit siècles, un étranger pauvrement vêtu s'approchait de Rome. C'était le chef de ces envoyés à qui Jésus de Nazareth avait ordonné d'annoncer partout une doctrine nouvelle. Qu'on me permette une supposition qui déjà a été faite avant nous. Sur le point d'entrer dans la ville, Pierre aurait rencontré un de ces

philosophes qui apparaissent toujours en grand nombre dans une société à son déclin. Le modeste disciple du Nazaréen se serait approché du présomptueux ami de la sagesse, et ils auraient eu ensemble le curieux entretien que nous allons transcrire.

PIERRE.

Cette ville, assise sur des collines et que j'entrevois dans le lointain, n'est-ce pas la dominatrice des nations?

LE PHILOSOPHE.

Vous parlez de Rome; c'est elle en effet. Vous l'appelez la dominatrice des nations, vous semblez ne porter sur elle que des regards d'admiration... Mon ami, il y a un an environ, étranger comme vous, je suis venu dans cette ville pour voir de près toutes les merveilles dont j'avais entendu parler. Avant d'arriver, j'avais cette impatience que je remarque en vous. Je ne sais si, comme vous le dites, elle est la maîtresse des nations; mais ce que je sais, à n'en pouvoir douter, c'est qu'elle n'est pas maîtresse d'elle-même. Là, je n'ai rien vu, si ce n'est des esclaves qui commandaient à d'autres esclaves. Et si je considère réunis en société ces êtres individuellement faibles et dégradés, je vois un vaste corps qui étend sur tous les peuples ses bras convulsivement agités par des souffrances intérieures. Ceux sur qui ses bras s'appesantissent s'écrient : Qu'il est puissant ! Cependant, il a au cœur un cancer qui le ronge

et qui ne tardera pas à le réduire en poussière.

PIERRE.

Qui êtes-vous donc, vous que je trouve si peu semblable au reste des hommes ?

LE PHILOSOPHE.

Je naquis en Grèce. Je suis du nombre de ces hommes privilégiés qui font profession d'aimer la sagesse. J'ai passé par toutes les sectes de la philosophie, recueillant ce que je trouvais de meilleur dans chacune et enrichissant de mes propres idées le dépôt de mes connaissances acquises. Quoique la science humaine ne m'ait jamais satisfait moi-même, j'ai voulu cependant la communiquer aux autres hommes. Dans cette intention, je suis venu à Rome, la plus célèbre de toutes les villes de la terre. Je l'ai vu, cet amas de pierres et de boue, ce vaste tombeau où reposent tant d'intelligences ensevelies dans la poussière. Je me suis détourné avec dégoût et mépris; je retourne avec empressement à mes premières études.

PIERRE.

Je ne m'étonne pas que vous ayez embrassé successivement toutes les sectes sans vous attacher à aucune ; il n'y en a point qui puissent satisfaire l'esprit humain. Dieu a eu pitié de nous, et ce que n'ont pu faire les hommes les plus sages, il le fait en ce moment. Vous

avez vu la société telle que l'ont faite les erreurs et les passions des hommes, et vous avez détourné la tête avec dégoût et mépris. Cette société va changer; Rome elle-même sera renouvelée; la lumière céleste brillera au milieu des ténèbres, et les ténèbres seront dissipées; la parole divine soufflera sur les ossements arides, et ces ossements se ranimeront.

LE PHILOSOPHE.

Quand donc arrivera le règne heureux que vous nous annoncez ?

PIERRE.

Il a déjà commencé. Je suis le chef de ceux que le Fils de Dieu a chargés de répéter ses paroles aux autres hommes; venant à Rome, je ne fais que suivre l'inspiration de son Esprit. C'est dans cette ville que je dois établir le siége d'où, par moi-même et par mes successeurs, je gouvernerai jusqu'à la fin des siècles ses disciples répandus sur toute la terre.

LE PHILOSOPHE.

Qui êtes-vous donc, pour obtenir de tous les hommes ce que Socrate et Platon, les plus illustres des philosophes, n'ont pu obtenir de quelques hommes seulement ?

PIERRE.

Je suis pêcheur, je ne savais rien que conduire ma

barque et jeter mes filets. L'envoyé de Dieu m'a appelé à lui, et je l'ai suivi. Pendant trois ans il m'a nourri, il m'a préparé à la mission sublime pour laquelle il m'avait appelé. J'avais suivi mon maître pendant les jours heureux, je l'ai abandonné dans l'adversité. Il m'a rappelé à lui par de nouvelles marques d'amour. En retournant au ciel, dans le sein de son Père, il m'a béni et il m'a ordonné d'enseigner toutes les nations.

LE PHILOSOPHE.

Mon ami, n'espérez pas réussir. Non, vous ne réussirez pas, quand vous auriez pour vous les savants, les sages, tous ceux qui ont sur la terre quelque puissance.

PIERRE.

Nous ne comptons sur aucun appui terrestre. Aux savants nous dirons : Vous vous tourmentez l'esprit de mille choses inutiles et même funestes. Vous acquérez des connaissances précieuses en elles-mêmes; mais, parce que vous ne les faites pas tourner au profit de votre âme, elles ne servent qu'à irriter votre orgueil. Aux riches : Malheur à vous qui avez placé votre consolation dans cette courte vie, parce que, dans l'autre qui est éternelle, vous aurez en partage les gémissements et les larmes ! Aux grands, aux puissants de la terre : Malheur à vous qui vous élevez, car il est à craindre que vous ne soyez rabaissés ! Aux rois : Toute domi-

nation de l'homme sur l'homme n'est point autorisée par la loi chrétienne. Si vous voulez être les premiers parmi vos frères, soyez les serviteurs de tous. Aussi serons-nous persécutés. A l'exemple de notre divin maître, nous terminerons dans les souffrances notre vie déjà si malheureuse.

LE PHILOSOPHE.

Et alors vous verrez s'évanouir vos présomptueuses espérances.

PIERRE.

Nos corps seront détruits, mais nos pensées sont immortelles. La parole divine que nous aurons déposée dans les cœurs s'y conservera impérissable ; elle se propagera de tous côtés, et notre sang sera la rosée qui fera germer cette semence féconde. L'Église de Jésus aura d'abord de faibles commencements. Tous ceux qui travaillent et qui souffrent, voilà ceux à qui notre maître nous a recommandé de nous adresser de préférence, et qui nous écouteront les premiers. Mais bientôt, étonnés de son accroissement extraordinaire, les hommes, sans distinction de naissance et de fortune, y accourront en foule. Les savants, les grands de la terre, les rois eux-mêmes suivront l'impulsion donnée par les peuples. Voyez-vous ce Capitole, voyez-vous ces tours, ces palais, ces édifices magnifiques, irrécusables témoins de la grandeur et du génie de l'homme : un jour viendra,

et ce jour n'est pas éloigné, un jour viendra où la croix les dominera tous, en signe de ses triomphes et de sa supériorité. Vous voyez ces temples superbes qui renferment une infinité de faux dieux qu'adore aujourd'hui l'homme aveugle : au temps dont je parle, toutes ces statues auront été renversées. A leur place, que verra-t-on ? l'image du Père éternel et de son Fils Jésus, l'image de la Vierge dans le sein de laquelle le Fils de Dieu s'est incarné, la représentation de la croix sur laquelle coula le sang qui a racheté le monde.....

LE PHILOSOPHE.

Et moi aussi, je vous promets d'être des vôtres, quand j'aurai vu vos desseins, je ne dis pas accomplis, mais seulement en voie d'exécution. Oui ! j'en jure par toutes les puissances du ciel et de la terre. Je ne crains point que vous veniez un jour me sommer de tenir mon serment, car je verrai la terre chanceler sur sa base, le firmament tomber sur nos têtes, toute la nature physique se bouleverser et périr, plutôt que de voir le monde moral éprouver les révolutions que vous m'annoncez. Si je vous ai écouté si longtemps, c'est que j'ai vu en vous quelque chose d'extraordinaire. Vous êtes philosophe. L'excès des études aura troublé vos idées.

PIERRE.

Ma philosophie, c'est la croix ; mon étude, c'est la prière; mon maître, c'est l'Esprit de Dieu. Du reste,

n'oubliez pas la promesse que vous venez de me faire : je vous déclare que la folie de la croix ne tardera pas à vaincre toute la sagesse de ce monde.

Pierre se rend à Rome. Seul, il entre dans cette capitale du monde, et il ose attaquer la superstition profondément enracinée encore dans les cœurs et armée de toutes les forces de l'empire. Bientôt il a formé une Église sainte et nombreuse qui se répand peu à peu dans toutes les parties de la terre, qu'elle soumet à son enseignement et à sa discipline.

Si l'entretien que je viens de supposer a eu lieu véritablement, le philosophe que j'ai mis sur la scène aura vu se réaliser ce qu'il regardait comme le plus extraordinaire de tous les événements, et il se sera fait chrétien. Savons-nous si ce n'est point un de ces philosophes dont parlent les annales de la primitive Église, et qui employèrent à défendre la religion chrétienne les armes puissantes qu'ils avaient d'abord inutilement employées à la combattre?

Ici, je ne puis me défendre de cette réflexion : qu'aurait donc pensé notre philosophe, s'il eût vu, comme nous, l'Église fondée par le chef des apôtres, non-seulement se répandre dans le monde entier, mais encore se conserver si longtemps avec la force et la beauté de sa jeunesse, malgré les causes de destruction inhérentes à toute société terrestre ?

Dix-huit siècles se sont écoulés. Pontife-roi, le successeur de Pierre gouverne l'Église de Rome, et, avec

cette Église principale, toutes les Églises du monde catholique. Au temps dont nous voulons parler, le chef de la société chrétienne est un vieillard doux, modeste, chancelant sous le poids des années et des sollicitudes, aussi grandes à cette époque qu'aux jours des plus dangereuses persécutions. La France était dans de continuelles agitations, et le contre-coup de ses révolutions se faisait sentir dans toute l'Europe. Le trône venait d'être renversé, tous les rangs avaient été bouleversés, et la société, dans une anarchie complète, tendait rapidement vers sa ruine. Un homme d'un génie profond, d'une force de volonté plus grande encore, un de ces capitaines qui font époque dans l'histoire du monde, surgit inopinément quand tout s'abaissait autour de lui, et s'empara de l'autorité souveraine. Comprenant qu'il serait inhabile à maintenir dans son lit ce torrent débordé, ou, peut-être, suivant l'impulsion de sa volonté propre, il s'appliqua uniquement à en diriger le cours. Sa main puissante réunit comme en faisceau tous ces courages exaltés, et les lança sur l'Europe indécise et tremblante. A ce choc inattendu, irrésistible, les trônes s'ébranlèrent, les rois effrayés demandèrent grâce, et les peuples surpris s'agitèrent. Soit conviction, soit politique, le guerrier dont nous parlons avait rendu au culte les temples fermés ou profanés, et relevé les autels renversés. Cependant, voilà que tout à coup il convoite les États de l'Église. Le pape résiste; mais bientôt il est arraché de son palais par quelques soldats, et conduit

hors de la ville dans une voiture escortée de gendarmes. Quand le souverain pontife s'éloignait de Rome, si un de ces incrédules qui étaient alors en si grand nombre eût rencontré un chrétien plein de confiance dans les promesses de Jésus, ils auraient pu avoir ensemble l'entretien que nous allons transcrire.

L'INCRÉDULE.

Eh bien! avez-vous toujours le même attachement pour votre évêque?

LE CATHOLIQUE.

Toujours, ou plutôt je me sens plus attaché que jamais à sa personne, car je ne vois pas seulement en lui l'évêque de Rome, le chef de l'Église, mais l'homme, le vieillard malheureux : rien ne remue le cœur comme le bruit des chaînes du pauvre captif.

L'INCRÉDULE.

Je plains bien sincèrement, moi aussi, le triste sort d'un pontife devant lequel tous les hommes se prosternaient naguère, et que des soldats viennent d'arracher violemment de son palais. Quant à la perte de ses droits, il me sera facile de m'en consoler.

LE CATHOLIQUE.

Je n'ignore point vos vœux secrets. Dans votre aveuglement, vous voulez la destruction d'une Église qui a

immortalisé notre patrie, appelé et maintenu dans toute l'Europe cette bienfaisante civilisation inconnue aux autres parties de la terre. Heureusement, vos vœux ne sont point encore satisfaits, et j'espère qu'ils ne le seront jamais.

L'INCRÉDULE.

Savez-vous qui est maître de Rome aujourd'hui ?

LE CATHOLIQUE.

Oui, je le sais : c'est celui qui, hier encore, ne l'était point, et qui peut-être ne le sera plus demain. Le pouvoir qui s'élève rapidement s'écroule ordinairement avec la même rapidité, surtout quand ses droits ne sont point basés sur la justice.

L'INCRÉDULE.

Le guerrier qui triomphe aujourd'hui n'est point un homme ordinaire. Jamais héros ne fut plus grand à mes yeux.

LE CATHOLIQUE.

Selon moi, c'est un homme puissant, mais aveugle, qui va briser sa redoutable épée contre un édifice que les siècles ont respecté.

L'INCRÉDULE.

Tout est changé désormais. Le prestige est détruit; les peuples sont encore une fois désabusés, le faux Dieu

est tombé de l'autel, et désormais rien ne pourra le relever. Si jamais les choses se rétablissent dans l'état où nous les avons connues, je vous promets de me faire catholique.

Je ne veux point raconter ici les événements qui se sont accomplis dans ces derniers temps. Tel n'est pas le but que je me suis proposé; et puis j'ai hâte d'arriver au dénouement. Abandonné de tout sur la terre, l'évêque persécuté résista courageusement aux attaques les plus terribles que l'homme ait à soutenir. Quelques années seulement se sont écoulées, il revient à Rome en triomphe, il rentre dans tous ses droits, et, après avoir joui d'un peu de repos, il laisse à son successeur la houlette pastorale qu'il avait portée avec gloire dans des temps difficiles. Celui qui avait livré tant de batailles, remporté tant de victoires, renversé et élevé tant de trônes; celui qui avait, pour ainsi dire, remué toute la terre sans avoir été un instant ébranlé, ce héros invincible n'eut pas plutôt, abusant de sa puissance, arraché du temple un vieillard consacré aux autels, qu'il sentit la prudence s'éloigner de ses conseils, et la force, de son bras. Il avait dit lui-même un jour : « La bénédiction d'un vieillard porte bonheur. » Et en voyant une élévation extraordinaire suivie d'un abaissement si profond, oubliant même nos croyances religieuses, nous ne pourrions nous empêcher de nous écrier à notre tour : « L'anathème d'un vieillard porte malheur. » Son trône élevé chancela dans sa base, il s'écroula avec bruit, et

celui qu'il soutenait, jeté loin de l'Europe dans une île déserte, usa rapidement dans l'inaction une vie encore remplie de vigueur. Quelques membres de sa famille sont venus chercher un asile auprès du pontife qu'il avait persécuté, et les autres se sont dispersés dans différentes parties de cette terre qui naguère paraissait être leur héritage.

En parlant de la lutte honorable que nous venons de raconter, un éloquent orateur s'écriait naguère : « Le vieillard qui, sans soldats, sans défense, sans océans et sans déserts entre la France et lui, osa dire *non* à l'empereur, et opposer les bulles de l'Église au conquérant qui avait brisé les constitutions des peuples, est un des plus beaux caractères qu'on puisse présenter en exemple à l'humanité pour nourrir en elle le sentiment de sa propre grandeur et de sa liberté morale (1). »

Je ne sais pourquoi je m'imagine que cet homme n'a pas osé dire toute sa pensée dans une assemblée dont quelques membres partageaient sans doute les préjugés irréligieux du dernier siècle. Pour nous, qui n'avons pas les mêmes ménagements à garder, ne craignons point de le répéter : cette lutte incessante, cette éclatante victoire remportée par un vieillard sans appui contre un héros tout-puissant, ne suppose pas seulement un beau caractère, une grande force morale, elle suppose une force divine.

(1) Villemain, à l'Académie.

Au drame que nous venons de décrire, un autre a succédé quelque temps après, qui montre, d'une manière non moins frappante, la mission providentielle du souverain pontife sur la terre. Les doctrines anti sociales dont nous avons parlé dans ce chapitre firent de nouveau irruption en Europe, et particulièrement en France, avec une violence d'autant plus grande qu'elles avaient été plus longtemps et plus fortement comprimées. Presque tous les trônes furent renversés ou ébranlés, et le souverain pontife lui-même fut obligé de quitter Rome, d'où ses ennemis le disaient banni pour toujours. Cependant un jeune prince, ignoré ou peu connu jusque alors, un neveu même de Napoléon, parut tout à coup sur la scène du monde. Appelé par deux fois à la magistrature suprême en France, par le vœu à peu près unanime de ses concitoyens, il contribua plus efficacement que personne à ramener, dans la capitale du monde chrétien, le chef suprême de l'Église, et il semble n'avoir rien de plus à cœur que de rétablir les prérogatives épiscopales, et spécialement celles du souverain pontife lui-même, que, dans l'enivrement des victoires et l'aveuglement des passions, l'illustre chef de sa famille n'avait que trop longtemps combattues, quoiqu'il eût d'abord restauré l'ordre en France et relevé les autels.

CHAPITRE XIX.

Assemblées générales de l'Église.

Le souverain pontife dirige l'Église sur la mer de ce monde, comme Jésus lui en a donné le pouvoir dans la personne de Pierre, et tous les fidèles lui obéissent. Lorsque des questions graves, fondamentales, non encore solennellement décidées, agitent la terre, il convoque quelquefois tous les évêques du monde catholique; et ces assemblées s'appellent, comme nous l'avons dit déjà, conciles généraux ou œcuméniques.

Presque tous les États ont aujourd'hui leurs assemblées où sont envoyés les représentants de chaque localité pour délibérer sur les intérêts de la patrie. La Grèce ancienne avait ses assemblées où les envoyés de presque toutes les villes venaient traiter et décider en commun les questions les plus importantes qui concernaient

tant d'administrations diverses. Mais la société ne doit qu'à la religion d'avoir des assemblées ouvertes aux délégués du monde entier, et où se traitent des questions qui intéressent également tous les hommes. Sans la religion, jamais rien de semblable ne se serait vu, n'aurait pu même se concevoir. Pour rapprocher des hommes placés à une distance si grande et séparés d'ailleurs par le langage, les habitudes, les intérêts, les croyances, il faut une cause d'une importance souveraine, et cette cause se trouve dans la religion; il faut des questions qui intéressent également tous les hommes, et ces questions sont puisées dans la religion ; il faut un chef dont la voix soit également entendue dans toutes les parties de la terre, et ce chef nous est présenté par la religion, uniquement par la religion.

Le plus grand bien que les conciles aient produit dans le monde, c'est d'avoir propagé la religion chrétienne, c'est d'avoir puissamment contribué à conserver cette unité de doctrine sans laquelle point d'union véritable dans la société, et par conséquent point de vie.

La philosophie religieuse l'a dit mille fois, et elle ne saurait le répéter trop souvent: pour les sociétés, comme pour les individus, tout vient des doctrines. Quand les sociétés se dégradent et périssent, c'est qu'il y a en elles des doctrines avilissantes et destructives. Au contraire, quand les sociétés se fortifient et s'élèvent, c'est qu'il y a en elles des doctrines vraies et généreuses.

Supposez les mêmes pensées, les mêmes sentiments dans tous les hommes, et vous les verrez se rapprocher, se serrer, comme les membres d'une seule famille, dans les étreintes sacrées de l'amour; ils n'auront désormais qu'un cœur et qu'une âme. Qu'est-ce que l'âme, en effet, considérée du point de vue moral, si ce n'est la pensée de chacun? Au contraire, supposez les hommes profondément divisés d'opinion, et vous les voyez se séparer, s'éloigner de plus en plus, ou bien se rapprocher pour se combattre et se détruire. Quand deux partis s'élèvent l'un contre l'autre, quand ils en viennent aux mains, ce ne sont point précisément des forces matérielles qui se choquent. Non, car, s'il en était ainsi, nous ne verrions ni cette activité, ni cette énergie, ni ce ressentiment de l'injure. Ce sont des intelligences qui se combattent jusqu'à ce que, par le triomphe d'un des partis, l'unité ait été rétablie là où régnait la division.

Rappelez-vous l'histoire, étudiez-la dans son ensemble ou dans ses parties, et, si vous ne vous arrêtez point aux surfaces, vous verrez qu'elle est le développement nécessaire de ces principes. Vous apercevrez surtout ce développement dans l'histoire de l'Église, qui est plus spécialement l'histoire de l'intelligence humaine.

C'est donc par un effet de la miséricorde infinie de Dieu que fut institué ce tribunal suprême propre à développer et à conserver, au milieu de nos continuels bouleversements, la loi que Jésus apporta sur la terre.

Loi d'amour et d'union! loi sans tache! elle communique toujours à l'âme qu'elle régit quelque chose de sa perfection. Mais, hélas! l'intelligence humaine la rejette souvent. Tandis que chacun prie dans le temple, tandis que toute âme élève vers Dieu le même cri de foi, d'espérance et d'amour, une voix discordante se fait entendre au milieu de cette divine harmonie. Le fidèle gémit devant Dieu. Le prêtre qui préside l'assemblée signale aussitôt l'erreur; il la combat, il rappelle la vérité méconnue. Si l'erreur est soutenue avec opiniâtreté, l'évêque, juge de la foi, la condamne. Si cette première condamnation ne suffit pas pour arrêter le coupable, le pasteur des pasteurs, le juge suprême de la foi le condamne encore du haut de la chaire apostolique. Cependant l'erreur est encore soutenue, elle se propage: elle menace de troubler l'Église. Aussitôt l'évêque de Rome convoque en assemblée générale tous les évêques du monde catholique. Cet imposant tribunal cite à sa barre celui qui vient de susciter ce commencement de discorde. L'Église éclaire de ses lumières cet enfant révolté, elle parle à son cœur le doux langage de son amour. S'il se rend à ses pressantes invitations, tout est oublié, et la paix est rétablie. S'il ferme encore l'oreille aux sollicitations de cette tendre mère, elle change aussitôt à son égard, elle le condamne plus solennellement que jamais, elle le rejette de son sein. Cependant la paix, un instant troublée, est bientôt rétablie parmi les fidèles. N'ayant plus pour guide

que son entendement aveuglé, l'enfant rebelle se sent rapidement entraîné par le torrent des opinions humaines, comme un vaisseau sans pilote sur une mer orageuse. Il erre d'écueil en écueil, et son naufrage est assuré, à moins que, reconnaissant le danger de sa position présente, et se rappelant sa félicité passée, il ne revienne avec empressement au centre de l'unité et de la paix.

Voilà, en peu de mots, l'histoire de tous les conciles depuis le concile assemblé à Nicée pour la condamnation d'Arius, qui avait nié la divinité du Verbe, principe de la foi, puisque le Verbe alluma la foi dans les âmes, jusqu'au concile assemblé à Trente, pour la condamnation de Luther, qui nia l'Église, dernière négation possible au chrétien, puisque l'Église est le fondement même de la foi. Entre ces deux négations qui semblent ouvrir et fermer le cercle de toutes les hérésies, combien d'erreurs intermédiaires! Trouvons-nous, dans l'histoire ecclésiastique, beaucoup de pages où ne soit racontée la révolte de quelque esprit indépendant?

Cette propension de l'esprit à s'attacher à l'erreur fut toujours remarquée des hommes qui savent réfléchir. Le plus célèbre peut-être des philosophes de l'antiquité, Cicéron avait dit: « Il n'y a point d'absurdité qui n'ait été affirmée par quelque philosophe. » Le plus célèbre des philosophes modernes, Rousseau, a dit, avec une énergie d'expression bien plus grande: « L'homme qui

médite est un animal dépravé. » Ainsi, l'homme est né pour penser. C'est un besoin impérieux de sa nature; c'est une loi de la religion, de la raison. Mais l'expérience nous enseigne que plus il pense, plus il devient le jouet de l'erreur. Que faut-il en conclure? c'est qu'un guide nous est nécessaire, et que nous devons suivre sa direction. Voyez-vous ce jeune enfant à qui ses camarades ont mis un bandeau sur les yeux et qu'ils entourent, en criant: Cherche! l'enfant cherche en effet. Il appuie ses mains, au hasard, sur les objets qui l'environnent; mais ses continuelles méprises excitent la risée de tous les spectateurs. Voilà l'image de l'âme enfermée dans les sens. Elle cherche aussi, malgré le bandeau qui couvre ses yeux; elle s'attache, au hasard, à tous les objets qui l'environnent. Mais que de méprises jusqu'à ce que la religion ait abaissé son bandeau et fasse briller à ses yeux le flambeau de la foi!

Il est aisé de voir que les conciles ont pour fin dernière le triomphe de la vérité. Afin d'assurer et de faciliter son règne, ils ont établi un grand nombre de règles qui forment ce que nous appelons le régime extérieur de l'Église. Eh bien! ces règles contribuent également au bonheur et à la gloire de la société, non-seulement en faisant fleurir l'Église, mais encore en présentant à l'autorité temporelle un type admirable d'administration. Qui ne sait, par exemple, que le droit canonique est une mine inépuisable d'où le droit civil a tiré et tire encore presque toutes ses richesses? Qui ne

sait que l'administration civile a été copiée, trait pour trait, si je puis m'exprimer ainsi, sur l'administration ecclésiastique? Les ordonnances royales les plus remarquables ont été presque toujours des prescriptions de conciles.

Les conciles généraux ont sur la société d'autres effets moins importants, que je ne puis qu'indiquer ici.

Quand, de toutes les parties de la terre, il se rassemble, en un seul lieu, des hommes également remarquables par leur caractère et par leur position, et qui ont une influence immense sur ceux qui les environnent, les esprits et les cœurs doivent nécessairement se rapprocher. Les langues, les habitudes, les mœurs se confondent et s'améliorent; les animosités nationales s'affaiblissent et s'éteignent. Chacun se dit expressément ou tacitement: « Nous avons tous les mêmes croyances, les mêmes lois. Avec des formes si différentes et même si opposées, nous avons en réalité la même origine, la même gloire, les mêmes espérances; pourquoi nous haïr, nous combattre, nous détruire les uns les autres? pourquoi ne pas nous aimer, ne pas nous secourir? pourquoi ne pas nous communiquer les uns aux autres une portion de ce bonheur departi à chacun de nous par le Père commun de tous les hommes? »

Je suppose qu'un concile général soit convoqué dans les circonstances où nous nous trouvons. Là, l'évêque persécuté de la Pologne siégerait auprès de quelque prince-évêque de l'Allemagne; l'évêque résigné de la

pauvre Irlande, auprès de quelque riche prélat d'Italie; l'évêque-missionnaire de la Chine ou du Japon, auprès de l'évêque français dont il aurait été autrefois l'heureux collaborateur dans les premières années de son ministère. Quand ils se seraient occupés tous ensemble des besoins généraux de l'Église, chacun pourrait appeler l'attention de ses collègues sur les besoins du troupeau confié à ses soins. Les évêques de Pologne et d'Irlande, rappelant le dépouillement et la nudité de leurs églises, montreraient que, la plupart du temps, le despotisme n'est un bien pour le chrétien qu'en lui donnant l'occasion de confesser sa foi et de mériter la couronne du martyre. Les évêques d'Espagne diraient les maux qu'ils ont à souffrir; les anciens du clergé de France, ceux qu'ils ont soufferts naguère; et il serait également facile aux uns et aux autres de montrer que de tous les maux, l'anarchie est ce qu'il y a de plus funeste à l'Église. L'évêque persécuté des pays idolâtres est sans doute celui qui exciterait le plus de sympathies. Il parlerait de son troupeau faible et dispersé, de ce petit nombre de prêtres épuisés de fatigues, qui, sous sa direction, marchent à la conquête des peuples que le christianisme n'a point encore éclairés: « Vénérables frères, dirait-il, je suis venu passer au milieu de vous quelques jours de paix et de bonheur. Que Dieu en soit béni! Il n'en est point ainsi dans ces lieux où je fus appelé par la Providence pour annoncer l'Évangile. Là, pas un instant de tranquillité ni pour moi ni pour

les miens. Si, d'un côté, le troupeau confié à mes soins s'accroît par le zèle de mes coopérateurs, d'un autre côté, il s'affaiblit, dans la même proportion, par la cruauté de nos persécuteurs. Quelquefois il nous arrive de voir répandre presque aussitôt le sang de ceux sur qui nous venons de verser l'eau du baptême. Vous parlerai-je de notre dénûment? En ce moment, la croix d'or, symbole de notre dignité, orne aussi ma poitrine. Mais, sur le théâtre de nos travaux, je n'ai pas même une croix de bois : cette croix me compromettrait. Ma croix! elle est dans mon cœur. Ma croix! ce sont mes labeurs, mes sollicitudes, mes afflictions de tous les jours, de tous les instants. Inspirez donc à quelques-uns de ces prêtres qui vous environnent en si grand nombre le désir de venir travailler avec nous. Dites-leur que la parole divine, qui souvent retentit en vain au milieu des peuples si agités de l'Europe, a toujours quelque écho dans ces lieux presque déserts où elle retentit pour la première fois. Éveillez aussi en notre faveur le zèle des peuples confiés à vos soins. Qu'ils nous aident de leurs prières, de leurs aumônes.... C'est ainsi qu'ils ont été christianisés; et, s'ils veulent écouter la voix de la charité, ils s'empresseront de faire à autrui ce qu'on leur a fait à eux-mêmes. »

Quelle supposition ai-je faite! est-ce que tout en Europe n'est pas dans une continuelle agitation? rois, peuples, chacun attend l'occasion favorable de conquérir des droits nouveaux ou de revendiquer des droits

perdus. Et nous voudrions qu'au milieu de ces troubles et de ces défiances se tînt une assemblée de justice et de paix! Non, cela ne se verra pas, à moins que la grande voix de Dieu, appelant de nouveau le calme sur les flots agités de ce monde, ne fasse encore voguer en paix le vaisseau de l'Église depuis si longtemps battu par la tempête.

Partis de la base, nous nous sommes élevés au sommet de l'édifice de l'Église. De cette hauteur, portons les yeux autour de nous: apercevez-vous dans la société une position où la religion ne se trouve avec toute sa force pour soutenir et diriger l'homme aveugle et débile? Elle monte avec lui sur le trône; elle le suit sous le toit de la misère. Revêtue de splendeur, elle trône au milieu des peuples civilisés. Elle vole à la recherche du pauvre sauvage dans ses déserts inhabités, au milieu de ses forêts ténébreuses, sur ses montagnes inaccessibles. Quand nous nous lançons sur les flots, elle nous suit; quand nous nous livrons au sommeil, elle veille à nos côtés; quand notre corps est rendu à la terre, elle plante sa croix au-dessus de notre dépouille mortelle, pour appeler sur nous les prières et les bénédictions des vivants, et comme pour indiquer à l'ange de la résurrection le lieu où se trouvent ces ossements arides qu'il doit rendre à la vie.

Pour compléter ce que nous avons à dire sur le catholicisme dans ses rapports avec la société, il nous reste à parler du missionnaire et des communautés.

CHAPITRE XX.

Courage du missionnaire.

Le vrai modèle du missionnaire est Jésus-Christ. Qu'est-ce, en effet, qu'un missionnaire? c'est celui qui se tient toujours sous la main de Dieu, disposé à exécuter ses ordres. Il est tout à la fois ministre et victime. Dieu parle, et il se présente en disant: « Vous m'avez appelé; me voici. » Il quitte la maison paternelle et renonce aux paisibles jouissances de la famille. Pour s'occuper plus exclusivement des intérêts de son Père qui est dans les cieux, il dit à son père et à sa mère qui sont sur la terre: « Je ne vous connais pas. » A l'exemple de celui qui l'envoie, il embrasse tous les hommes dans l'étendue de son amour. Il est obligé de quitter sa patrie, il s'éloigne sans regarder en arrière. Des obstacles à ses desseins surgissent de toutes parts: il les

surmonte. Les opprobres, les tortures de l'esprit et du corps l'assiégent à chaque instant : il les dédaigne. Pour parler de plus haut aux hommes, il est dans la nécessité de monter sur le calvaire et de s'élever sur la croix : il le fait avec la grâce de Dieu. Tel est le véritable missionnaire : tel est Jésus-Christ.

Que l'Homme-Dieu ait eu la force de remplir dignement cet important ministère, rien de plus naturel : la Divinité aidait de sa toute-puissance la faible humanité qu'elle s'était associée. Mais que des hommes aient suivi courageusement cette voie ardue, tracée par le sang du Sauveur, voilà ce qui doit nous jeter dans un étonnement profond. Arrêtons-nous un instant, pour mieux apprécier les sacrifices immenses que fait à la société le missionnaire catholique, et le résultat de ces sacrifices.

Le premier sacrifice que fait le missionnaire, c'est le sacrifice de sa volonté propre. Toute volonté humaine est nécessairement limitée en ce monde : elle l'est par la loi divine ; elle l'est par la loi humaine ; s'il n'en était ainsi, que deviendrait ce monde abandonné aux emportements de tant de volontés opiniâtrément contradictoires ? Les individus se précipiteraient aveuglément contre les individus, les peuples contre les peuples, et la société entière s'en irait en lambeaux. Cependant ces limites, posées par une main supérieure, laissent encore une assez vaste carrière à notre libre arbitre ; et, dans tout le cercle tracé par le devoir, notre

volonté propre peut agir à son gré. C'est là peut-être ce qui procure les plus délicieuses jouissances à l'âme naturellement portée à l'indépendance. Elle se dit : « Ici, je suis reine. Ces pensées, ces désirs, ces actions, tout cela est de mon domaine : je puis les adopter ou les rejeter à mon gré. » Et, comme le jeune prince, appelé plus tard à régner, fait sur de petites choses l'essai de son autorité, elle prélude déjà à l'exercice de cette liberté dont elle jouira pleinement dans l'autre vie, quand, dégagée de ses liens terrestres, elle ira régner en Dieu sous les doux liens de la charité. Rien n'est donc plus pénible à l'homme, rien n'est plus méritoire que de resserrer encore le cercle déjà si étroit dans lequel peut agir notre libre arbitre. Or, c'est ce que fait le missionnaire catholique. Il s'est mis sous la direction d'autrui par rapport à son noble ministère, auquel chez lui tout est subordonné. Que Dieu, que ses supérieurs, que le dernier des hommes fasse un appel à son zèle, et le voilà disposé à agir. Sa paroisse, c'est le monde entier. Dites-lui qu'aux extrémités de la terre il y a une âme, une seule âme prête à voler vers Dieu, dès qu'elle aura entendu son nom : il ne calcule point; plein de courage, il se dévoue pour le lui faire connaître.

Il est déterminé à partir; et, cependant, que de liens le retiennent à la terre qu'il va quitter ! Avez-vous vu quelquefois s'embarquer à Marseille un de ces missionnaires qui vont annoncer l'Évangile à des peuples loin-

tains? Une larme roule sous sa paupière. Il tient en main une lettre qu'il vient de lire pour la vingtième fois. Cette lettre lui fut apportée par le dernier courrier; elle est de sa mère : « Mon cher fils, lui disait cette tendre mère, c'est sans doute pour la dernière fois que tu m'entends. Oh ! je t'en prie, ne ferme point l'oreille à ma voix ; et, si tout n'est pas fini encore, arrête-toi, reviens auprès de nous... Tu sais combien je suis soumise à la volonté de Dieu ; mais ce Dieu, qui a fait le cœur de la mère, ne lui a-t-il pas donné le droit de compter sur l'affection de ses enfants ! Écoute : je commence à vieillir, mon corps, ma pensée, tout en moi s'affaiblit et s'éteint. Bientôt je ne serai plus, et tu pourras t'abandonner entièrement à l'attrait de ta vocation. » Il y a aussi, au bas de la lettre, un souvenir d'une sœur et d'un frère tendrement aimés. Le missionnaire y est sensible; il se rappelle les joies de la famille, tout le bonheur de ses premières années. Sa détermination est un instant ébranlée ; mais bientôt elle se raffermit : « Ma mère, pense-t-il, mes frères, mes sœurs, ce sont ceux qui font la volonté du Père que nous avons au ciel. Je les retrouverai aussi sur la terre étrangère. Et ces pauvres sauvages qui m'appelleront leur père, et que j'appellerai mes enfants, ces nouveaux chrétiens que j'aurai enfantés avec tant de douleur à Jésus-Christ, n'éveilleront-ils pas dans mon cœur les sentiments mêmes de l'amour maternel?... » Cependant il se hâte d'adresser à sa mère quelques mots de consolation : « Vous ne doutez point non plus, ma bonne

mère, de mon affection pour vous. Après Dieu, vous m'êtes tout sur la terre; mais je suis à Dieu avant d'être à vous. Vous me dites : « Attends que je n'existe plus, « et tu pourras t'abandonner à l'attrait de ta vocation. » Et si Dieu me veut dès ce moment ! Quoi ! pour remplir une mission si difficile, j'attendrais que la force m'eût abandonné, que le courage se fût glacé dans mon cœur ! Voyez Jésus, notre modèle, n'était-il pas dans la force de l'âge, quand il s'est offert en sacrifice? Sa mère ne vivait-elle pas encore? n'était-elle pas au pied de sa croix? C'est cette mère courageuse que Dieu vous propose pour modèle... Du reste, nos corps seuls s'éloigneront l'un de l'autre : elles ne peuvent jamais se séparer, les âmes qui se sont unies en Dieu. De quelque côté que je dirige mes pas, partout je retrouverai Dieu, et avec Dieu la pensée de ma mère. »

Et l'amour de la patrie ne dit-il rien au cœur du missionnaire? Oh ! que cet amour tient au cœur de chacun de nous par des racines nombreuses et profondes ! La patrie, ce n'est point un vain mot, comme pourraient se l'imaginer quelques personnes insensibles; c'est la réunion d'un grand nombre d'affections dont une seule suffit pour remuer délicieusement notre âme. Beau ciel que j'ai si souvent contemplé; terre qui m'as nourri et sur laquelle j'ai tracé mes premiers pas; maison paternelle où fut placé mon berceau et où j'ai passé avec tant d'insouciance et de bonheur les premières années de ma vie; compagnons de mon enfance et de ma jeunesse;

parents que j'ai tant aimés et dans le cœur de qui j'ai si souvent versé tout ce qu'il y avait dans mon cœur; langue maternelle avec laquelle aucune autre, quelque riche qu'elle soit, ne peut entrer en comparaison; sainte voix de l'amitié, qui avez si délicieusement frappé mon oreille, et qui apportiez à mon âme de si douces émotions; clocher de mon village, vers lequel je tournais avidement les yeux après la plus courte absence; fêtes nationales, solennités religieuses, qui avez si souvent interrompu mes travaux; modeste autel devant lequel je venais dire à Dieu les peines et les joies de mon cœur; tombeau de mes pères sur lequel j'ai versé tant de larmes... Voilà quelque chose de ce tout immense que nous appelons la patrie. Et nous ne l'aimerions pas! et nous ne verserions pas des larmes, quand nous la quittons, peut-être pour toujours! Telle est la position du missionnaire. Dès qu'il est sur le vaisseau, il élève les yeux et regarde dans le lointain, comme pour voir encore quelques-unes des choses qu'il a tant aimées; mais il n'en aperçoit aucune. Enfin le vaisseau se met en mouvement; il fend la mer. Sans vouloir en convenir avec lui-même, le missionnaire se dit intérieurement: « Pourquoi donc s'éloigner si rapidement! » Vœux superflus! le vaisseau est déjà loin du rivage. Le missionnaire regarde toujours; il ne voit plus qu'un gros point noir, et bientôt tout a disparu à ses yeux. Cependant il emporte avec lui, au fond de son âme, l'image de cette chère patrie, qui, s'offrant à lui dans la suite plus

vive que jamais, renouvellera ses regrets et ébranlera son courage.

Après avoir vu le missionnaire quitter avec douleur la terre de la patrie, suivons-le à travers tous les dangers de la mer, et débarquons avec lui au lieu qu'il doit évangéliser. Qu'apercevons-nous? Des côtes arides et brûlantes, une terre inculte, des peuples sauvages. Que de difficultés à vaincre! que de peines à endurer! Il passe le jour et la nuit à étudier une langue barbare. Il se fait violence pour prendre des habitudes en opposition avec sa vie entière. Enfin il commence à connaître ces hommes à qui il est venu annoncer l'Évangile. Il leur parle de Dieu et de son Fils Jésus. Quelques-uns écoutent avec avidité les paroles de vie qui sortent de sa bouche. Mais voilà qu'une persécution violente s'élève contre lui et disperse aussitôt le pasteur et le troupeau. Il dirige ses pas d'un autre côté, il s'élance avec ardeur dans la carrière difficile qu'il a suivie d'abord. Il arrive au même résultat, et voilà que la persécution s'élève de nouveau contre lui. Que dis-je! cette seconde persécution était mille fois plus violente que la première. Tous ceux qu'il a eu le bonheur de convertir sont dans la nécessité ou d'apostasier ou d'endurer les derniers supplices. Il est encore obligé de fuir; mais aujourd'hui il est poursuivi avec acharnement. Longtemps il a erré au milieu des bois et sur les montagnes; longtemps il a demandé l'hospitalité aux bêtes sauvages ou à des hommes non moins sauvages. Enfin, il est arrêté. On le charge

de chaînes ; on le jette en prison ; et, comme celui qu'il a pris pour modèle, il meurt après avoir enduré toutes sortes d'opprobres et de tourments.

Quelquefois il est dévoré par les bêtes sauvages ; quelquefois il meurt de faim ou de fatigue. On en a trouvé un dont le corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie. Son bréviaire, placé à côté de lui, était ouvert à l'office des morts. Il avait vu sans doute la mort s'approcher, et, après avoir lu pour lui-même la recommandation de l'âme, il avait fait, par avance, sa sépulture. Supposons qu'un autre missionnaire ait rencontré dans cet état le corps de son compagnon, il lui aura rendu les honneurs funèbres, et, agenouillé sur sa tombe, il aura le premier invoqué le martyr. Qu'aura-t-il fait ensuite ? Il faudrait bien peu connaître l'esprit catholique pour ne pas se l'imaginer. Il aura étendu les bras et appelé à lui le sauvage persécuteur, afin de pouvoir le presser, lui aussi, dans les étreintes de sa charité. Conduite admirable et infiniment plus héroïque que celle du soldat qui, voyant périr son compagnon, poursuit l'ennemi, l'atteint et le livre impitoyablement à la mort. Dans l'un vous voyez l'homme, dans l'autre vous reconnaissez le ministre de Jésus.

Le missionnaire a-t-il quelque chose à attendre sur la terre, en échange de tant de sacrifices ? Hélas ! rien, moins que rien. Que voulez-vous qu'il obtienne ? Des richesses ? — Il a embrassé une vie d'abnégation et de pauvreté, et son vœu est tellement une vérité, que

quelquefois il n'a pas même où reposer la tête. — Des plaisirs? — Son cœur aime à s'abreuver d'amertume, et ne saurait goûter désormais que les jouissances de la croix. — Des honneurs? — Il ne vit qu'avec des sauvages, dont il peut, à chaque instant, devenir la victime. — L'immortalité que donnent les hommes? — Sa voix s'éteint sur une terre où rien ne la reproduit; et c'est ordinairement à son insu qu'elle trouvera de l'écho dans les lieux où les noms ont quelque valeur. Aussi, pour quelques hommes qui se sont immortalisés par l'apostolat, combien ne se sont fait connaître que de Dieu !



CHAPITRE XXI.

Le missionnaire civilisateur.

Vous avez vu ce pauvre missionnaire débarquer seul sur une côte barbare; d'une main il porte une croix qu'il appelle le signe de la rédemption des hommes, et, de l'autre, un livre qu'il appelle l'Évangile. Il plante aussitôt sa croix, comme pour prendre possession, au nom du Sauveur des hommes, de cette terre sur laquelle il vient de débarquer; il se prosterne au pied de cette croix, et, quand quelques barbares sont venus se ranger autour de lui, il leur explique les saintes paroles contenues dans son livre. Vous savez ce que fait en ces lieux l'envoyé céleste : il y affermit le règne de Dieu et sa justice, et, ce qui en est la conséquence nécessaire, le bonheur de l'homme, même ici-bas. Ces hommes qu'il évangélise semblent beaucoup plus rapprochés de l'état

animal que de la condition humaine : il leur tend la main et les élève à leur dignité naturelle. Ils vivent séparés, ils errent dans les bois à la manière des bêtes : le missionnaire les réunit en société et leur apprend à vivre en frères. Oui, il y a dans sa doctrine le germe de la civilisation la plus avancée, la plus pure; il est l'ange que le Ciel envoie annoncer pour la première fois dans ces lieux la naissance du Sauveur, et, après avoir chanté : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » il peut ajouter aussi : « Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

En effet, après avoir gagné la confiance de ces pauvres sauvages, il les marque du signe de la croix et il leur explique les vérités de la religion. Il leur donne des idées plus justes sur Dieu, sur la nature humaine, sur tous les êtres qui les environnent. Il leur enseigne que l'homme n'est pas fait pour cette vie d'un jour, mais pour l'immortalité. Il leur apprend les grandes lois de la justice, du support mutuel, de la charité. « Aimez Dieu plus que toutes choses, leur dit-il, et le prochain comme vous-même. — Faites aux autres, faites à vos ennemis ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-même. — Sacrifiez-vous pour eux, si cela est nécessaire. — Le corps que vous avez tant aimé, dont vous vous êtes occupés uniquement, ce corps n'est pas tout l'homme, il n'en est que la plus petite partie. — Étouffez dans votre âme les vices qui la dégradent, ornez-la de vertus. — Perfectionnez de plus en plus

toutes les facultés de votre être; vous ne les avez qu'en dépôt, et Dieu doit un jour vous demander compte de l'usage que vous en aurez fait. — Rentrez souvent au dedans de vous-même : celui qui ne vit que de la vie extérieure n'est point un homme. — Pensez, méditez : c'est principalement en cela que consiste notre vie. » Pour qui sait réfléchir, voilà le résumé des doctrines du missionnaire catholique. Or, je le demande, qu'est-ce donc que cela, si ce n'est le principe de la plus haute civilisation ?

La parole chantée fait surtout impression sur le sauvage. C'est par les chants que nous parlons d'abord aux enfants ; il importe donc beaucoup de parlér par les chants aux peuples encore dans l'enfance.

« Quand les Jésuites se furent attaché quelques Indiens par l'image de la croix, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner les âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques ; les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent pas de se venir prendre au doux piége. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents; plusieurs d'entre

eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage ; l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse ; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue ; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

« Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée : réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires, tant il est vrai qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction (1). »

Si, de cette manière, la pensée s'introduit plus facilement dans l'âme, elle s'y grave aussi plus profondément. Nous en avons tous fait l'expérience ; j'en trouve une preuve remarquable dans la Vie du cardinal de Cheverus.

Il allait évangéliser des sauvages, errant à travers les bois, sans habitation fixe, et partageant tout leur temps entre la chasse et la pêche. Instruit de leur langue et s'étant muni de tout ce qui lui était nécessaire pour exercer ses fonctions, il partit sous la conduite d'un guide, à pied, le bâton à la main, comme les pre-

(1) Génie du Christianisme.

miers prédicateurs de l'Évangile. Jamais il n'avait fait encore pareille route, et il lui fallait tout le courage d'un apôtre pour en supporter les fatigues. Il marchait depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin, c'était le dimanche, grand nombre de voix, chantant avec ensemble, se font entendre dans le lointain. Il écoute, s'avance, et, à son grand étonnement, il discerne un chant bien connu, la messe royale de Dumont, qui fait retentir nos grandes églises et nos cathédrales de France dans nos plus belles solennités. Quelle aimable surprise et que de douces émotions son cœur éprouva ! Il trouvait réunis à la fois dans cette scène l'attendrissant et le sublime; car quoi de plus attendrissant que de voir un peuple, et un peuple sauvage, qui est sans prêtre depuis cinquante ans, et qui n'en est pas moins fidèle à solenniser le jour du Seigneur? et quoi de plus sublime que ces chants sacrés, présidés par la piété seule, retentissant au loin dans cette immense et majestueuse forêt, redits par tous les échos en même temps qu'ils étaient portés au ciel par tous les cœurs ?

En vain vous auriez déposé le germe fécond de la civilisation, il ne produirait aucun fruit remarquable, si vous ne le fécondiez par des soins assidus. Pour cela, l'important n'est pas de frapper les oreilles du sauvage, il faut parler à ses yeux, il faut agir avec lui et pour lui. Vous avez annoncé, je suppose, la belle morale de l'Évangile; mais ceux à qui vous vous êtes adressé ne vous ont pas suffisamment compris, ou, s'ils vous ont

compris, ils ne tiennent presque aucun compte de votre enseignement. Le sauvage est un vieil enfant; voulez-vous le perfectionner, agissez à son égard comme on agit à l'égard de l'enfant, prenez-le par la main, soutenez-le, conduisez-le vous-même; ce que vous voudriez qu'il fît, faites-le avant lui; aidez ensuite ses propres efforts; que votre prudence soit sa prudence; que votre force soit sa force; que la pensée, cet aliment spirituel, soit toujours suffisamment développée avant de s'offrir à son esprit. Imitez la mère qui broie quelquefois, de ses dents, le pain qui doit nourrir son fils. Le missionnaire n'est venu sur cette plage lointaine que comme ministre de la religion, cependant il n'oublie point qu'il est le fils de la civilisation. Il exposera donc quelquefois aux yeux du sauvage le tableau frappant de l'homme aux lieux qu'il vient de quitter. Il leur parlera du progrès des sciences et des arts; il emploiera, autant que possible, les méthodes qui ont été inventées en Europe pour faciliter l'action de l'esprit et du corps. Les sauvages s'efforcent de copier les modèles qu'ils ont sous les yeux; ils imitent imparfaitement d'abord, mais ensuite un peu mieux. Quelques-uns de ceux qui montrent le plus d'aptitude sont envoyés chez des peuples civilisés, pour s'imprégner davantage de leurs méthodes et de leurs coutumes. Bientôt après, ils reviennent apportant à leur pays natal les lumières qu'ils sont allés chercher au loin.

Ces missions civilisatrices sont inconnues aux peu-

ples anciens. Le patriote païen n'a qu'un amour extrêmement restreint; il n'aime que la patrie; tout ce qui s'étend au delà n'est plus rien pour lui; il regarde les autres peuples comme des troupeaux d'esclaves; il les chargerait tous de chaînes sans scrupule; ce serait pour lui le plus haut degré de gloire. Celui qui scruterait attentivement son cœur trouverait même que, s'il aime passionnément sa patrie, c'est parce qu'il trouve en elle sa gloire, son bonheur, son existence. Otez le *moi* du cœur patriote, et vous éteignez aussitôt le feu qui l'embrase. Voilà pourquoi il aime à charger de chaînes ceux qui foulent la même terre, sont abrités par le même ciel, mais qui ne sont pas ses concitoyens, c'est-à-dire qui ne sont pas un avec lui dans le sein de la patrie commune. Nous ne devons point trouver étonnant, dès lors, qu'aucun citoyen d'Athènes ou de Rome n'ait été tenté d'aller communiquer à des étrangers le bonheur dont jouissait sa patrie. Je vois bien le philosophe grec aller en Égypte étudier les lois dont il s'empresse de doter son pays: mais que porte la Grèce aux autres peuples? rien, si ce n'est le fer et la flamme. Je vois le Romain aller étudier chez les Grecs les mœurs et les lois qu'il rapporte ensuite dans sa patrie; mais lui, que porte-t-il aux autres peuples? rien, si ce n'est la servitude ou la mort. Il n'en est point ainsi du chrétien. Au lieu de se faire lui-même le centre de ses affections et de tout sacrifier à son bonheur, il ne s'aperçoit qu'en Dieu, dans le sein duquel les hommes, ses semblables,

ont avec lui l'existence. Allumé au feu de l'amour divin, le patriotisme chrétien est donc nécessairement plus pur et plus étendu que le patriotisme païen. Voilà pourquoi celui qui en est embrasé emploie toutes sortes de moyens pour rendre les autres participants du bonheur dont il jouit.

En confirmation de ce que nous avons dit, apportons l'irrécusable témoignage des faits : Jésus est le modèle du missionnaire catholique. N'est-ce pas à lui que nous devons la civilisation moderne ?

Après avoir cité le grand fait de la civilisation, considérons quelques faits particuliers, et nous arriverons à la même conséquence.

Il s'est formé dans le sein de Rome païenne une société infiniment supérieure à l'ancienne. Cette société, faible d'abord, sans cesse persécutée, a pris cependant de continuels accroissements, et elle ne cesse encore de s'étendre. Qui l'a formée, cette société? qui a présidé à son développement ? Quelques hommes envoyés par Jésus pour continuer sa mission.

A peu près dans le même temps, il y avait dans notre belle patrie trois sortes d'habitants : les Gaulois, premiers possesseurs du pays ; les Romains, qui en avaient fait la conquête ; et les Francs, qui venaient disputer cette belle proie à l'avidité des Romains. Ces trois peuples, si divisés d'intérêt et de mœurs, étaient continuellement en guerre ; qui a arraché le fer de leurs mains? qui les a éclairés, touchés? qui a su les serrer

étroitement dans les liens de la charité, et de trois peuples d'ennemis ne faire qu'un seul peuple de frères? Quelques évêques missionnaires. Nous connaissons tous la mission des Irénée à Lyon, des Denys à Paris, des Gatien, des Martin à Tours.

Patrice vint, vers le milieu du ve siècle, prêcher l'Évangile en Irlande. Sa vie était austère, son zèle ardent; sa mission eut de grands succès, et il est regardé comme l'apôtre du pays. Il introduisit l'usage des lettres chez les Irlandais, qui n'avaient auparavant, pour monuments publics, que des chants rimés, composés par leurs bardes.

A la fin du vi^e^ siècle, le moine Augustin fut envoyé de Rome pour convertir à la religion chrétienne les Anglais encore infidèles. Il vint d'abord en France; quand il fut sur le point de passer en Angleterre, il s'arrêta effrayé à la vue des dangers sans nombre qui allaient s'opposer à l'exécution de son projet. Il revint donc à Rome, où le pape ranima son zèle et le chargea de nouveau de cette importante mission. Le roi Éthelbert le reçut avec bonté; il était païen, mais son épouse, fille d'un roi de France, était chrétienne. Un grand nombre d'Anglais se convertirent à la voix du saint missionnaire; le roi lui-même, touché de la pureté de sa vie et de la beauté de sa doctrine, crut et fut baptisé. Augustin passa en France, où il fut sacré évêque, et il revint travailler, avec un nouveau zèle, à sa glorieuse et difficile mission. Remarquons-le en passant: c'est à Rome et à la France

que l'Angleterre doit les prémices de sa foi et le germe de sa civilisation.

Depuis ce temps, est-ce que l'esprit de prosélytisme que la religion catholique doit à sa foi brûlante a cessé un seul instant d'étendre dans toutes les parties de la terre la civilisation chrétienne ?

Comment le Nouveau-Monde fut-il civilisé? Est-ce par le fer des Espagnols? Leurs passions désordonnées auraient-elles épargné un seul indigène, s'il ne se fût trouvé des missionnaires catholiques pour arrêter leurs bras toujours disposés à frapper? Le Nouveau-Monde, d'abord dévasté, s'est peu à peu repeuplé, et déjà il commence à rivaliser avec l'ancien.

Qui n'a entendu parler des missions à jamais célèbres du Paraguay? Des Jésuites, sans autre force que leur foi, ont arraché à la barbarie et à la convoitise de quelques Européens de pauvres sauvages errants dans les déserts. Ils les ont réunis, ils les ont éclairés, ils les ont formés en société, et ils leur ont donné une constitution supérieure à toutes les constitutions antiques, et même aux constitutions des peuples européens.

« C'est avec la plus grande injustice, a dit Robertson, que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de l'Église romaine la destruction des Américains, et ont accusé les ecclésiastiques espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocents comme des idolâtres et des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires étaient des hommes pieux ; ils épousèrent

de bonne heure la cause des Indiens, et défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforcèrent de le noircir les conquérants, qui le représentaient comme incapable de se former jamais à la vie sociale et de comprendre les principes de la religion, et comme une espèce imparfaite d'hommes que la nature avait marquée du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit du zèle constant des missionnaires espagnols pour la défense et la protection du troupeau commis à leurs soins les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions; ils furent des ministres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les règlements qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, dans les établissements espagnols, comme leurs défenseurs naturels, et c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont encore exposés (1). »

Comment sera ramenée, sur les côtes d'Afrique, la civilisation qui fut autrefois si florissante en ces lieux? Sera-ce par nos armes victorieuses? Hélas! non. Le sabre qui frappe le corps ne peut porter à l'âme une atteinte salutaire. Mais ce qui n'est point de la compétence du génie militaire, le génie chrétien le fera peut-

(1) Histoire de l'Amérique.

être. Avant notre établissement à Alger, il y avait des fractions de différents peuples. Depuis, il en est arrivé de toutes les contrées de l'Europe. Eh bien! laissez le prêtre-missionnaire développer dans ces lieux l'esprit chrétien, que le gouvernement lui-même montre à l'égard de tous cet esprit de justice et d'amour dont les sociétés modernes sont redevables à la religion, et vous verrez un jour le catholicisme réunir ces hommes si opposés de croyances, de mœurs, de langage, et en faire aussi un peuple de frères.

Peu de contrées ont résisté à l'action puissante du catholicisme. La Chine, qui depuis si longtemps repousse la civilisation chrétienne, s'y soumettra sans doute à son tour. Ce peuple semble sur le point de sortir de sa longue immobilité. S'il entre définitivement en communication avec l'Europe, si le missionnaire peut agir sur lui avec toute l'énergie de sa puissance civilisatrice, nous avons tout lieu d'espérer.

Il y a deux siècles que Fénelon annonçait la conversion de la Chine :

« Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déjà un saint pontife, marchant sur les traces de François Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses

travaux ; et il semblait nous dire, à nous tous au milieu desquels il passait sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui ; il semblait nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière ; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces régions si éloignées. L'esprit l'appelait à la Chine, et l'Évangile qu'il devait à ce vaste empire était comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir.

« Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis ; allez, au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise, et il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devait causer le naufrage vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois, votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée ! ô vie précieuse, qui devait durer plus longtemps ! ô douces espérances tristement enlevées ! Mais adorons Dieu, taisons-nous (1). »

(1) Sermon pour la fête de l'Épiphanie.

CHAPITRE XXII.

Propagation de la Foi. — Rachat des enfants en Chine.

Un moyen puissant dont se sert la divine Providence pour soutenir le courage du missionnaire et pour le conduire moins difficilement à son but, c'est l'œuvre de la *Propagation de la Foi*, répandue dans toutes les parties du monde catholique. Il est aujourd'hui bien peu de chrétiens qui n'aient entendu parler de cette œuvre admirable. L'évêque l'a recommandée avec instance dans ses mandements, le prêtre dans ses instructions, le laïque fervent dans la presse religieuse. Je puis donc me contenter de présenter ici quelques considérations auxquelles, dans d'autres circonstances, il aurait fallu donner de longs développements

Comme nous l'avons dit, le missionnaire se suffit, à la rigueur, pour faire briller le flambeau de la foi au sein

des plus épaisses ténèbres. Sans autre instrument que celui de notre rédemption, sans autre livre que l'Évangile, sans autres trésors que les trésors de foi et de charité qu'il porte au fond de son cœur, il se glissera inconnu au milieu d'hommes beaucoup plus occupés des choses de la terre que des choses du ciel. Après un trajet long et difficile sur un vaisseau que le caprice des vents et des hommes aura conduit dans des parages bien différents de ceux qu'il désirait atteindre, il aura été jeté par la tempête, je suppose, sur une terre inconnue. Le matin, le soir, au milieu du jour et de la nuit, il redira à ces déserts de saintes paroles qui ne trouveront que dans les cieux un écho intelligent. Descendant, avec une nouvelle vertu, du sein de Dieu, où elles se sont élevées sur l'aile de la prière, ces mêmes paroles pénètrent peu à peu dans l'âme du sauvage, elles la subjuguent, la changent entièrement, et quelques chrétiens fervents sont le noyau d'une colonie chrétienne qui s'élève bientôt au bonheur par la vertu. Tel est le prodige que nous avons vu se renouveler bien des fois depuis l'établissement du christianisme ; et nous ne devons point en être surpris, puisque Jésus a promis de rendre dépositaires de sa toute-puissance ceux qui parleraient en son nom. Cependant, comme il nous est défendu de tenter le Ciel, le missionnaire emploiera, autant que possible, les moyens ordinaires pour arriver à ses fins. Or, il n'en est point de plus efficaces, évidemment, que ceux dont se sert le catholicisme au milieu de nous. Plusieurs mis-

sionnaires se sont réunis afin de se soutenir mutuellement et d'agir avec plus de force sur ces masses d'ignorance et de corruption qu'ils se proposent d'attaquer. Avec eux, ils ont des catéchistes, des instituteurs, d'une doctrine et d'une conduite à toute épreuve, pour les aider dans leur difficile entreprise. Ils ont des livres où la loi du Seigneur se trouve gravée avec tous les développements désirables; des chapelets, ce livre si commode pour le pauvre ignorant; des images, des médailles, pour rappeler au chrétien l'image de Jésus que la foi a pu déjà graver dans son cœur, mais que les passions s'efforcent continuellement d'y effacer. Enfin, ils se sont pourvus de quelques-uns de ces produits de la civilisation qui élèvent encore notre pensée vers Dieu, en nous faisant sentir davantage sa bonté à notre égard. Je les suppose établis depuis quelques mois seulement au milieu de ces peuples qu'ils sont venus évangéliser. Sur un plan apporté d'Europe et modifié d'après leur propre inspiration, ils ont élevé un temple pour célébrer avec pompe le saint mystère. Jamais rien de si beau ne s'est vu dans ces contrées. On y accourt de toutes parts : le chant des hymnes et des cantiques, les cérémonies si graves et si variées du culte catholique, la parole persuasive d'un homme profondément convaincu, tout fait la plus vive impression sur ces hommes simples. Ils viennent en foule se faire instruire, et ils se façonnent peu à peu aux mœurs chrétiennes. A côté de l'église est construite la modeste demeure où doit venir

se reposer de ses fatigues le missionnaire toujours prêt à se dévouer pour le bonheur de ses chers néophytes. A peu de distance est placée l'école où l'enfant viendra bégayer cette loi sainte qui lui sera plus tard expliquée dans le temple, et qu'il devra pratiquer en tout lieu. Si les missionnaires en ont la facilité, ils s'empresseront de fonder un hospice qu'habiteront bientôt quelques-unes de ces saintes filles qui ont leur patrie partout où il y a des corps infirmes à soigner et des âmes à gagner..... Comprenez-vous la puissance irrésistible de tous ces moyens réunis, ou de beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici?

A la suite de la religion, qui a principalement pour but notre bonheur dans l'autre vie, vous devez voir naître la civilisation, qui contribue à notre bonheur en celle-ci. L'église, le presbytère, l'école, l'hospice, tous ces édifices élevés avec art et intelligence, inspirent peu à peu aux naturels le goût du commode et du beau dans les constructions. L'extrême propreté du temple les habitue à la propreté dans leurs habitations. L'harmonie des saints cantiques adoucit la rudesse de leurs voix et la dureté de leurs chants. Après avoir appris à lire, à écrire la loi de Dieu et tout ce qui a rapport à leurs intérêts éternels, ils apprendront à lire, à écrire la loi des hommes et tout ce qui a rapport à leurs intérêts temporels. Ils viendront se fixer autour du temple, et ils y formeront bientôt des villages, des villes même, qui, rappelant par le nom nos villes européennes, les rap-

pelleront aussi par la commodité et la splendeur. Puissent-elles, du moins, ne les rappeler jamais par la corruption !

Tout récemment, pendant la dernière expédition de *l'Astrolabe*, quelques navigateurs français ont été témoins d'un commencement de civilisation opéré à peu près de cette manière dans l'Océanie.

« Il y a cinq ans, les îles Gambier étaient en proie aux misères et aux déréglements de l'état sauvage. La polygamie, le fétichisme, l'anthropophagie y régnaient sans partage, et la condition des naturels approchait beaucoup de celle de la brute. Quelques prêtres des missions de Paris ont changé tout cela. Déposés sur ces îles, ils se virent, pendant six mois, chaque jour à la veille d'être tués ou dévorés. La foi les soutint ; ils attendirent. Quelques procédés industriels enseignés à propos, quelques médicaments distribués avec intelligence, leurs soins pour les malades, leur bonté envers les vieillards, leur tendre affection pour les enfants, adoucirent ces cœurs farouches et domptèrent ces natures rebelles. Quelques indigènes se laissèrent d'abord baptiser, puis d'autres suivirent. Enfin les chefs eux-mêmes abjurèrent leurs croyances, et mirent de leurs mains le feu aux idoles. Ce fut le signal d'une conversion générale. Aujourd'hui la population des îles Gambier est entièrement catholique.

« Depuis ce temps, les îles Gambier ont changé d'aspect. A la promiscuité on a vu succéder les unions

régulières ; des mœurs réservées ont remplacé la licence d'autrefois. Quelques Français, fixés sur ces lieux, se sont empressés de donner l'exemple en choisissant des femmes parmi les naturels, et en élevant leurs familles à l'européenne. Une sorte de civilisation matérielle s'est introduite avec le culte nouveau et l'a rendu cher par des bienfaits aisément appréciables. Avant l'arrivée des missionnaires, ces peuples se faisaient la guerre pour avoir des cadavres et se livrer à d'horribles festins. Il ne reste plus de traces de cette dépravation, et la concorde règne entre les chefs des îles. La mission a ouvert des écoles où les enfants viennent s'instruire. Déjà les cases, plus solidement construites, prennent un air de propreté et d'aisance ; les cultures sont mieux entendues. La race elle-même semble s'améliorer. Telle qu'elle est et si près de son berceau, cette civilisation surprend et charme tout à la fois. Rien n'est plus curieux que ces chrétiens qui, marchant à demi nus, s'embarquent sur des pirogues à balancier et brandissent leurs lances armées d'os de poissons. Sous cet aspect en apparence farouche, ils cachent une docilité parfaite, et jamais on ne les vit rebelles à la voix de leurs pasteurs (1). »

Qui ne voit que ces merveilleux changements ne pourraient s'accomplir avec tant de rapidité sans de grands soins et de continuels sacrifices que la Propagation de la Foi donne au missionnaire la facilité d'accomplir ? Cette

(1) Revue des Deux Mondes.

association n'est pas nouvelle, en ce sens qu'il se fit toujours, dans quelques églises, des quêtes et des prières pour le besoin des autres églises. Elle a cependant quelque chose de nouveau, c'est sa continuité et son organisation. Tout chrétien peut en être membre : il suffit, pour cela, de donner ou de mettre en réserve cinq centimes par semaine, et de réciter chaque jour une prière si courte, qu'elle n'est qu'une aspiration de l'âme vers Dieu pour appeler ses bénédictions sur la prospérité de l'œuvre. Vous ne sauriez vous imaginer quelle est la puissance de cette association. Comme elle est à la portée de tous, comme elle n'engage à rien, rigoureusement parlant, des demandes d'admission arrivent de toutes parts, et déjà l'impôt volontaire de cinq centimes par semaine s'élève à plus de trois millions. Revenu considérable, qui promet de s'accroître indéfiniment, et qui ne peut guère tomber. S'il dépendait de la volonté de quelques personnes riches et puissantes, demain peut-être il serait à zéro. S'il était basé sur des terres colossales, sur la volonté de tout un peuple, de grandes révolutions pourraient l'ébranler, le détruire; mais il a sa racine dans la foi du monde entier, et voilà pourquoi nous avons l'espérance de le voir durer jusqu'à la consommation des siècles. Et cette association de prières qui s'élèvent de toutes les parties de la terre pour appeler les bénédictions du Ciel sur les travaux de nos missionnaires, n'a-t-elle pas aussi une puissance infinie? Anges du ciel, recueillez précieusement les



K… del. — *Blanchard*

[illegible] du Missionnaire de la Louisiane

vœux ardents de notre foi ! Plus agiles que les vents, plus prompts que tous les éléments réunis, précédez aux lieux où ils aborderont bientôt les anges de la terre qui volent en ce moment sur les mers avec tant de rapidité, chargés des trésors de notre charité ! Là se rencontreront la foi et la charité, ces deux filles du Ciel, et elles y appelleront l'espérance.

Nous avons dit que l'association pour la propagation de la foi était répandue dans tout l'univers catholique ; mais c'est surtout en France qu'elle s'est enracinée profondément. Le peuple très-chrétien donne lui seul autant que tous les autres réunis. Cet étonnant résultat est dû à la sollicitude des évêques, au zèle de tout le clergé, à la générosité de ce noble peuple auquel seront toujours chers les intérêts de la religion et de l'humanité. « Qu'il est beau, s'écriait à ce sujet, il y a quelques années, le cardinal-archevêque de Toulouse, qu'il est beau et touchant le spectacle de cette Église de France, qui, à peine relevée de ses ruines, jette les regards de sa maternelle sollicitude sur tous les enfants des terres éloignées, et oublie ses propres besoins pour venir à leur secours ! »

« Il me semble, disait encore cette année même le cardinal Pacca, doyen du sacré collége, il me semble que le Seigneur, enfin apaisé, destine aujourd'hui la France à être l'instrument de ses divines miséricordes. Il veut qu'elle répare elle-même les maux nombreux qu'elle a causés au monde dans le siècle passé et au commencement de celui-ci par tant d'écrits impies, et par

cette propagande philosophique dont les apôtres allèrent semer au milieu des peuples les principes de la révolte contre tous les gouvernements aussi bien que contre l'Église. Et, en effet, c'est la France qui a conçu et exécuté la première le magnifique projet d'une association pour la propagation de la foi, destinée à seconder l'admirable institution de la Propagande de Rome; c'est la France qui a replanté sur les côtes d'Afrique l'étendard triomphant de la Croix, et donné naissance à une nouvelle Église africaine; c'est la France enfin qui, sous les auspices et la direction du saint-siége, travaille à dissiper les ténèbres de l'idolâtrie parmi les pauvres sauvages de l'Océanie, et à soutenir dans la Cochinchine et le Tong-King la religion persécutée de Jésus-Christ, avec un admirable zèle apostolique, des fatigues incalculables, et le sang glorieux des missionnaires-martyrs qui sont sortis de son sein (1). »

Et qu'on ne dise pas : « C'est un or précieux arraché du sein de notre chère patrie, et dispersé au loin. » Quoi donc ! jeté dans un des bassins de la balance, l'or doit-il emporter la vertu ? Qui ne voit d'ailleurs qu'en se privant, pour le bien, de quelques économies, le peuple s'ôte la liberté d'en user pour satisfaire ses passions dégradantes ? Qui ne voit que cet or n'est point perdu, mais qu'à l'aide des idées religieuses et des bénédictions célestes, il rapporte, au contraire, en influence

(1) Discours prononcé à l'Académie de la Religion Catholique.

morale, en véritable gloire, beaucoup plus que d'immenses sacrifices purement matériels? Cette considération inspira à Fénelon un des plus beaux compliments qui soient sortis de la bouche d'un orateur. Il prêchait au séminaire des Missions-Étrangères. Le cœur ému au souvenir de ce que faisait Louis XIV pour la propagation de la foi, il s'écria tout à coup : « Sache, par nos histoires, la postérité la plus reculée, que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis la richesse de l'aurore en reconnaissance de l'Évangile reçu par ses soins. Encore n'est-ce pas assez de nos histoires : fasse le ciel qu'un jour, parmi les peuples, les pères attendris disent à leurs enfants, pour les instruire : Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes; c'est par là que nous sommes chrétiens; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étaient dans cet homme mortel. » Ce que Fénelon disait à Louis XIV, en qui se résumait alors la grandeur de la France, je le dirai au peuple très-chrétien, puisque, aujourd'hui, les peuples semblent avoir hérité de l'influence et des titres qu'avaient autrefois les rois : « Fasse le ciel qu'un jour, parmi ces nations converties par vos sacrifices, les pères attendris disent à leurs enfants : Autrefois un peuple, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au delà des siennes, fit passer des

apôtres aux lieux les plus éloignés. C'est par là que nous sommes chrétiens; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étaient dans ce peuple mortel. »

A ce que nous avons dit sur la Propagation de la Foi se lie naturellement ce que nous avons à dire sur le rachat des enfants en Chine. Cette œuvre n'est encore qu'à son berceau; mais telle est, à nos yeux, la puissance du catholicisme, que nous parlerons de ses bienfaits à venir, avec la même assurance que de ses bienfaits accomplis.

Nous l'avons déjà montré, c'est le catholicisme qui, par ses doctrines saintes et ses pratiques salutaires, a toujours protégé la faiblesse humaine. Voilà pourquoi, avant la naissance de Jésus-Christ, l'enfant était partout négligé, abandonné, mis à mort. Voilà pourquoi cette épouvantable barbarie subsiste encore dans les contrées que l'Évangile n'a point régénérées, et particulièrement en Chine. Écoutons à ce sujet un écrivain anglais : « Ou bien les sages-femmes étouffent les enfants dans un bassin d'eau chaude et se font payer pour cette exécution, ou bien on les jette dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils flottent encore longtemps avant d'expirer. Les cris qu'ils poussent feraient frémir partout ailleurs la nature humaine; mais là, on est accoutumé à les entendre, et on n'en frémit pas. La troisième manière de s'en défaire est de les exposer dans les rues, où il passe tous les matins,

surtout à Pékin, des tombereaux sur lesquels on charge ces enfants, pour les jeter dans une fosse. On ne les recouvre point de terre, dans l'espérance que les Mahométans en viendront tirer quelques-uns. Mais, avant que les tombereaux qui doivent les transporter à la voirie soient arrivés, très-souvent les chiens, et surtout les cochons, qui remplissent les rues dans les villes de la Chine, mangent ces enfants tout vivants. Pour la seule ville de Pékin, on assure qu'en trois ans on a compté 9,702 enfants destinés à la voirie, et cela sans parler de ceux qui avaient été écrasés sous les pieds des chevaux ou des mulets, ni de ceux que les chiens avaient dévorés, ni de ceux qu'on avait étouffés au sortir du sein de leur mère, ni de ceux dont les Mahométans s'étaient emparés, ni de ceux qu'on avait détruits dans les endroits où personne ne pouvait les compter. »

Je sens ma main se glacer d'effroi en transcrivant ces mots, et je m'arrêterais épouvanté, si je n'avais à parler de grandes miséricordes mises en opposition avec cette grande calamité.

Avant de continuer, qu'on me permette une réflexion : l'homme jouit, sans y penser, des bienfaits de la religion, à peu près comme son œil de la lumière du jour. Il lui arrivera même de la mépriser, de l'attaquer avec acharnement. Nous le voyons cependant, celui qui l'insulte n'est redevable, peut-être, qu'à sa divine influence de n'avoir point été jeté au milieu des rues, à sa nais-

sance, pour servir de pâture aux animaux immondes, ou bien pour être ramassé, le matin, dans un tombereau et être porté de là dans une fosse avec les immondices.

Après avoir raconté aussi les scènes d'horreur dont nous avons parlé plus haut, le R. P. Mouly laisse échapper de son cœur attendri ces paroles déjà consolantes : « Oh ! j'espère qu'un jour la Providence aura pitié de ces pauvres petits enfants, qu'elle leur procurera un cœur tendre et paternel dans un autre Vincent de Paul. Elle a su prendre soin des enfants trouvés d'Europe ; elle exercera bien un jour la même miséricorde envers ceux de la Chine : c'est là un de nos vœux les plus ardents. » Ce noble vœu s'accomplit. Monseigneur l'évêque de Nancy s'est mis à la tête d'une œuvre pour le rachat des enfants abandonnés dans les pays infidèles, et particulièrement en Chine. « Ces enfants, dit-il, seront baptisés et élevés avec soin dans la religion catholique. Les plus capables pourront devenir catéchistes, missionnaires ; et sauvés eux-mêmes au moment où ils allaient périr, ces nouveaux Moïses deviendront les sauveurs de leurs frères. » Qui ne voit, au premier coup d'œil, l'immense résultat que doit avoir cette œuvre ! Monseigneur de Nancy avait d'abord pensé qu'il serait facile de la rattacher à l'œuvre pour la propagation de la foi : mais, comme cette association a des charges assez pesantes pour ses forces, elle n'a pas cru pouvoir s'en imposer de nouvelles. Il a donc été nécessaire d'en

former une seconde qui, quoique née de la première, en serait cependant tout à fait distincte, et la corroborerait au lieu de l'affaiblir. Les enfants seuls, dans cette œuvre, sont associés proprement dits. Ce sont eux qui prient, ce sont eux qui donnent, et s'ils sont encore trop jeunes pour cela, une tendre mère, je suppose, le fera à leur place. Toutes les personnes qui leur viendront en aide, par des prières et des aumônes, n'auront que le titre d'agrégés.

Or, comprenez-vous combien sera puissant, pour fléchir le Ciel, ce concert de prières sorties de tant de cœurs innocents ? Comprenez-vous combien sera agréable à Dieu cette obole donnée par un enfant en faveur d'un autre enfant ? Et puis, voyez-vous comme ces enfants seront de bonne heure préparés aux œuvres de charité, et particulièrement à l'œuvre pour la propagation de la foi ? Ces pauvres petits protégés dont ils auront été occupés dès l'âge le plus tendre, ils les aimeront comme des frères, comme des enfants ; et, dans un âge plus avancé, ils pourront se dévouer à leur bonheur. Devenus plus tard missionnaires, savants, marins, soldats, exilés mêmes (car qui peut prévoir l'avenir ?) ils verront peut-être, de leurs propres yeux, ceux que leur imagination active leur aura si souvent représentés ; et là, entendant prononcer ces mêmes noms qu'ils auront entendu prononcer si souvent en Europe, ils se croiront encore au sein de la patrie. Charité chrétienne ! combien tes œuvres sont admira-

bles ! tu nous fais aimer, comme nos frères, tous ceux qui nous environnent; et tu nous unis par des liens invisibles à ceux mêmes dont nous avaient séparés d'immenses régions, étendant sans fin, pendant l'exil, le cercle des jouissances de notre cœur, jusqu'à ce que tu nous aies tous recueillis dans le sein de Dieu, où les âmes se pénètrent mutuellement et se confondent comme les gouttes d'eau dans l'immensité des mers.

Nous en avons encore la ferme persuasion, l'œuvre pour le rachat des enfants infidèles tirera de notre patrie ses principales ressources. Au lieu de nous en plaindre, nous ne pouvons que nous en féliciter. Nous semblions jaloux de voir les Anglais pénétrer en Chine. Ils ont obligé, les armes à la main, ce malheureux pays à recevoir un poison qui tue l'homme le plus robuste. Eh bien ! ne sera-t-il pas plus glorieux pour nous de lui porter, avec des paroles de paix, le don précieux de la foi qui rappellera à la vie tant d'êtres débiles, déjà près du tombeau? Le sang de nos soldats a coulé dans un assez grand nombre de contrées, sans qu'il rougisse encore une terre si souvent arrosée du sang de nos martyrs. Enfants de la France, c'est là votre œuvre. Croisez-vous spirituellement, et élevés, jeunes encore, sur les deux ailes de la foi et de la charité, allez à la conquête du tombeau de l'humanité, comme d'autres enfants de France s'étaient croisés pour aller conquérir le tombeau de leur Dieu. Plus heureux que vos prédécesseurs, vous réussirez. Et vous, mères chrétiennes, encouragez, aidez

vous-mêmes vos faibles enfants à cette noble conquête. Vous les autorisez souvent à de grandes dépenses pour orner ces figures inanimées, sorties de la main des hommes, et qui sont brisées dans une heure. Ne pourriez-vous pas les élever quelquefois à de plus hautes pensées? Dites-leur donc que, dans des pays idolâtres, la créature de Dieu même, celle qu'il a formée à son image, est abandonnée, foulée aux pieds, dévorée par les bêtes; et pour recueillir ces pauvres petites créatures, pour les nourrir, les vêtir, les élever au ciel, on ne leur demande qu'une faible partie de ce qui est destiné à satisfaire leurs caprices. C'est aussi sur la coopération des mères chrétiennes que semble le plus compter le fondateur de cette œuvre. Appliquons ici la pensée de ce Vincent de Paul sur les traces duquel il se propose de marcher. « Les voici, leur dit-il, oui, les voici, ces pauvres petits enfants dont nous vous demandons de devenir les mères! Voyez-les, malgré la distance; voyez-les élevant, étendant vers vous leurs petites mains suppliantes... Ils mourront, privés à jamais de voir Dieu, si vous les abandonnez... Ils mourront par centaine de milliers, étouffés, noyés, écrasés, dévorés par les chiens et les pourceaux!... Ils vivront, au contraire, si vous les adoptez; si, par une légère aumône soigneusement recueillie, vous leur créez un trésor de rachat et d'éternel bonheur... »

CHAPITRE XXIII.

Des communautés en général.

Si, comme nous l'avons montré, une association où l'homme met en commun seulement une aumône bien faible et une courte prière produit cependant des effets si merveilleux, quels seront donc les résultats de ces associations où l'homme met en commun toutes ses facultés, pendant des années entières, et quelquefois pendant toute sa vie? Or, telles sont les associations reconnues par la religion catholique, et ordinairement appelées communautés.

Dans toute communauté, je remarque deux choses : séparation du monde, association de quelques personnes pour tendre à un même but, qui est toujours la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Là-dessus sont fondés les deux grands reproches qu'on adresse,

au nom de la société, à ceux qui entrent dans une communauté religieuse : « Vous nous êtes suspects, dit-on, parce que vous vous séparez de nous. Vous nous êtes suspects, parce qu'en établissant entre vous des liens particuliers, vous semblez vous liguer contre le reste des hommes. » A ces deux accusations, la réponse est facile.

Sans doute ils se séparent du monde, mais s'ils ont de graves raisons pour le faire, voulez-vous les arrêter? Il y a des événements extraordinaires qui sont, pour des cœurs sensibles, la cause d'une éternelle douleur. C'est la mort d'une mère, d'un fils, d'un époux; c'est une réputation intacte subitement flétrie ; c'est une fortune colossale totalement renversée... Que voulez-vous que fasse désormais ce cœur mortellement blessé? ira-t-il, au milieu du monde, étaler sa douleur aux yeux de tous? pleurer, tandis que chacun se livre à la joie? mêler les cris de son désespoir à des chants d'allégresse? Il serait à charge aux autres aussi bien qu'à lui-même. Pour une douleur passagère, nous admettons une séparation de quelques jours ; nous devons admettre une séparation perpétuelle pour une douleur inconsolable. Il n'y a point, dites-vous, de pareille douleur en ce monde. Vous l'assurez, mais l'expérience de tous les jours ne prouve que trop évidemment le contraire. Oui, il y a pour l'âme, comme pour le corps, des plaies qui ne peuvent se guérir. Et alors l'âme est comme irrésistiblement entraînée vers le repos de la solitude, sinon vers le repos de la tombe.

Il y a des âmes qui se sentent appelées à l'accomplissement des conseils évangéliques, à la perfection. Pour arriver plus promptement et plus sûrement à leur but, elles se séparent du monde et se retirent dans la solitude, où rien ne troublera leur vol hardi. Vous dites : « Qu'elles restent dans la société, elles se sanctifieront elles-mêmes, et elles inviteront les autres à les imiter. » Mais déjà elles en ont fait l'expérience, et cette expérience ne leur a point été favorable. Le monde est pour elles plein de dangers; elles aiment mieux l'abandonner que de s'y perdre, et beaucoup d'autres avec elles. Au temps de la primitive Église, il n'y avait point de communautés; l'Église elle-même n'était qu'une vaste communauté séparée d'un monde aveugle et corrompu. Tous les chrétiens étaient des frères, vivant en famille sous les douces lois d'une charité parfaite. Peu à peu, l'Église s'est étendue; elle a dilaté son sein, et elle a appelé les peuples épuisés de fatigues à venir s'y reposer. Les peuples y sont venus de toutes les parties de la terre, et les bons se sont trouvés mêlés avec les méchants. Dès lors il fut nécessaire à quelques âmes, pour s'élever à la perfection des temps anciens, de quitter même la société chrétienne et de former une autre société.

Vous surtout qui ne considérez que la société présente, ne reconnaissez-vous pas, dans cet éloignement du monde, un grand nombre d'autres avantages? Pour ceux qui vivent en communauté, la nourriture n'est pas aussi dispendieuse, les causes de dépense sont moins

multipliées et moins pressantes. Ils n'ont pas autant à demander aux autres hommes, et, par conséquent, ils sont un fardeau moins pesant pour ce monde. Supposons que quelques-uns d'entre eux aient un cœur plus grand que leur naissance ou leur fortune; supposons qu'ils soient nés avec une ambition difficile à contenter et qui bouleverserait toute la terre plutôt que de ne pas chercher à se satisfaire : éloignés du monde, où la passion s'irrite, ces hommes vivront tranquilles; dépourvue d'aliment, leur ambition s'éteindra ou se nourrira de peu.

Du reste, en se séparant des autres hommes, ils ne les oublieront point pour cela; au contraire, ils ne cesseront de demander à Dieu leur bonheur, et, s'ils peuvent y contribuer eux-mêmes, ils le feront toujours avec un courageux empressement.

Quant aux liens qui unissent tous les membres d'une même communauté, ces liens sont évidemment nécessaires. Est-ce que des hommes peuvent vivre l'un à côté de l'autre sans former entre eux une association quelconque? Tout, dans la nature, nous rappelle la loi générale de l'union. Chaque être isolé périt infailliblement; soutenu par d'autres êtres de la même nature, il se maintient, il prend les développements que comporte sa constitution. Plus que tout autre être encore, l'homme est soumis à la loi du support mutuel, parce qu'il a des besoins plus incessants, plus multipliés, parce qu'il est appelé à une perfection plus grande. Aussi, regardez

attentivement : est-ce que chacun de nous ne fait pas partie d'un nombre plus ou moins considérable d'associations? Il est en société avec Dieu, il est en société avec ses concitoyens, il est en société avec les principaux membres de sa famille, il est encore en société sans doute avec quelques hommes qui ont les mêmes pensées, les mêmes goûts, les mêmes occupations. Religion, patrie, famille, amitié, noms sacrés, toujours vous plaiderez victorieusement la cause des associations. Les lois qui régissent les différentes associations sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins obligatoires; mais enfin ces lois existent, et nous ne pouvons les transgresser sans encourir une responsabilité quelconque. L'homme n'est grand que par la société, il n'est fort que par la société, il n'est quelque chose que par la société. L'esprit d'association est tellement une condition de sa force, de son existence, qu'il ne peut s'isoler d'une société sans se précipiter aussitôt dans une autre. Jamais il n'y eut tant de sociétés en France que quand on déclara toute société particulière opposée au bonheur et à la prospérité de la société générale. Il fallut l'énergie de ces nouvelles associations fondées par l'esprit politique pour renverser ces antiques associations fondées par l'esprit religieux : associations sanglantes qui ont porté rapidement le trouble et la destruction là où les autres avaient si longtemps maintenu l'ordre et la prospérité ! Aujourd'hui encore, il y a un grand nombre de personnes qui s'armeraient volontiers de la hache pour renverser

teute barrière élevée autour des communautés religieuses. Interrogez ces hommes, et, s'ils sont de bonne foi, ils vous avoueront qu'ils tiennent, par les serments les plus sacrés, à quelques sociétés secrètes : sociétés redoutables, où tout est en communauté, la propriété, la vie, la conscience !

Ainsi, dès que nous voyons quelques hommes se séparer du monde au nom de la religion et s'abriter sous le même toit, par cela seul qu'ils se sont rapprochés et qu'ils doivent vivre ensemble, ils se soumettront nécessairement à une règle commune. Mais, si nous reconnaissons qu'ils ne se réunissent que pour atteindre ensemble à un but noble, élevé, inaccessible à leurs efforts individuels, leur association nous paraîtra bien plus légitime, bien plus indispensable encore. Or, nous savons qu'il en est toujours ainsi. Ils viennent, je suppose, chercher quelque adoucissement à une immense douleur : ils essuieront donc mutuellement leurs larmes, ils s'adresseront les uns aux autres des paroles de consolation. Ils viennent pour se former ensemble aux pratiques de la perfection chrétienne : ils s'encourageront donc réciproquement; ils se soutiendront par leurs exemples, par leurs prières, par leurs conseils; ils se prendront par la main, si je puis m'exprimer ainsi, et ils s'élanceront ensemble sur le chemin du ciel. Pour se rendre plus agréables à Dieu, ils sont déterminés à se dévouer entièrement au bien de l'humanité : ils mettront donc en commun leur intelligence, leur cœur, toutes les fa-

cultés de leur être. Réunissant ainsi leurs efforts, ils feront ensemble ce qu'aucun d'eux n'eût fait seul, et la société recevra de ces hommes, regardés comme inutiles, d'immenses bienfaits qu'elle ne pouvait attendre d'aucun homme isolé.

Un protestant judicieux a porté le même jugement sur les communautés en général : « Les travaux qui demandent du temps et de la peine sont toujours mieux exécutés par des hommes qui agissent en commun que lorsqu'ils travaillent séparément. Il y a plus de dessein, plus de constance à suivre un même plan, plus de force pour vaincre les obstacles et plus d'économie. Il est des entreprises qui ne peuvent être exécutées que par un corps ou par une société vivant sous la même règle.....

« Sans le lien salutaire de la religion, l'on tenterait vainement de former de pareilles sociétés; celles qui ne seraient formées que par des conventions ne tiendraient pas longtemps. L'homme est trop inconstant pour s'asservir à la règle, lorsqu'il peut l'enfreindre impunément. Or, il faut que, dans l'enceinte où doit s'observer la règle, tout y soit soumis. La religion seule, soit par sa force naturelle, soit par le poids de l'opinion publique, peut produire cet heureux effet (1). »

(1) De Luc. Lettre sur l'Histoire de la terre et de l'homme.

CHAPITRE XXIV.

Communautés charitables.

De toutes les associations religieuses, celles dont l'utilité est le plus généralement sentie dans le monde, ce sont les associations de charité. Le nombre en est considérable. Il y en a plusieurs pour chacune de ces infirmités auxquelles sont exposés les malheureux enfants d'Adam. Or, qui pourrait dire le nombre de ces infirmités? C'est l'enfance, c'est la vieillesse, ce sont les maladies, l'indigence, la peste, la famine, la mort. A ces maux qui nous viennent de la nature, joignez les maux encore plus déplorables que nous nous faisons à nous-mêmes : l'abandon, les persécutions, la captivité, l'esclavage. L'Église, comme une bonne mère, a toujours prêté l'oreille aux cris de ses enfants, et, comprenant la douleur profonde que quelques-uns ressentaient, elle a

dit, en s'adressant à ceux qui souffraient un peu moins : « Enfants, réunissez-vous pour aller soulager vos frères, et vous serez bénis de Dieu. » Voilà l'origine de toutes les associations de charité.

Ce beau nom de charité n'était pas même connu des païens. Chez eux, la dureté de cœur était une vertu. Rien ne battait sous la poitrine du Spartiate à la vue d'un enfant infirme ou débile : il le frappait jusqu'à la mort. Le Romain n'avait aucun soin de ses pauvres; il les laissait périr misérablement. Après l'établissement de l'Église, les païens ne surent pas même imiter la charité chrétienne : Julien l'Apostat avoue que leurs pauvres n'étaient secourus que par les Galiléens. Chez tous les peuples idolâtres, l'exposition des enfants fut permise. La charité est tellement inséparable du christianisme, qu'elle s'établit partout où le christianisme s'établit, qu'elle s'affaiblit et s'éteint partout où le christianisme s'affaiblit et s'éteint. Voyez les peuples qui se sont séparés de l'unité catholique ! plus ils s'éloignent du foyer de la religion, plus le feu de la charité s'affaiblit dans leurs cœurs. Cela doit arriver nécessairement, car plus les idées chrétiennes s'affaiblissent, moins il y a de spiritualité dans les esprits; et plus il y a de matérialisme, moins il y a de charité. Ces propositions s'enchaînent, et l'une appelle l'autre rigoureusement. Aux yeux du matérialiste, que voulez-vous que fasse sur la terre ce corps qui ne peut ni se mouvoir, ni se nourrir, et qui demande un appui étranger? Ah ! qu'il rentre au

plutôt dans le sein de la terre. Mais quand on se dit : « A ce corps infirme est unie une âme immortelle, créée par Dieu le Père, rachetée par son Fils Jésus, » chacun s'empresse autour d'elle, et les soins les plus tendres lui sont aussitôt prodigués.

Je ne connais personne qui ait osé nier l'immensité de la charité catholique : c'eût été par trop se refuser à l'évidence. Au contraire, il y en a eu plusieurs qui ont blâmé ses excès. Ils ont dit : « Si vous allez ainsi au-devant des besoins de l'indigent et de l'infirme, si vous le traitez avec trop de douceur, vous l'accoutumerez à s'écouter lui-même, à se plaindre au moindre mal, vous favoriserez la mollesse, l'oisiveté : fléaux redoutables dans une société. » Hélas ! oui, il en a toujours été ainsi sur la terre, et cela sera toujours : l'homme abuse de tout. Pour lui le mal est toujours à côté du bien. Quand, en Italie, en Espagne, vous voyez l'habitant cueillir sans peine sur la terre le peu dont il a besoin, et aller presque nu s'endormir au soleil, osez-vous murmurer contre celui qui donne à la terre sa fécondité et qui entretient la chaleur bienfaisante du soleil ? Au contraire, vous bénissez à haute voix sa libéralité ; et, blâmant uniquement l'indolence de ceux qui en abusent, vous les engagez à mieux répondre aux intentions de la divine Providence. Si donc vous voyez quelques hommes indolents compter sur la charité catholique et s'endormir nonchalamment entre ses bras, vous vous garderez bien de murmurer contre celle qui nourrit le feu divin

de la charité ; vous aurez toujours, pour sa générosité, des paroles de bénédiction; et, blâmant ceux qui en abusent, vous les engagerez à mieux répondre aux intentions bienveillantes de la religion à leur égard.

Sans doute, diront d'autres hommes, il est souverainement important de soulager la misère, toutes les infirmités humaines. La société antique fut coupable de ne pas le faire; et, sous ce rapport, la nôtre lui est de beaucoup supérieure; mais on peut obtenir cet heureux résultat sans renoncer au monde et sans se lier par des vœux. Les associations de charité sont donc inutiles.

Si les associations sont inutiles aux actes sublimes de la charité, pourquoi ces actes étaient-ils pour ainsi dire inconnus avant l'établissement des associations religieuses? Pourquoi les voit-on diminuer et quelquefois disparaître entièrement là où ces associations s'affaiblissent et disparaissent?

Vous qui parlez de faire exercer la charité par des personnes du monde, savez-vous bien en quoi consistent les actes de cette vertu divine? Approchez de ce malade et voyez !... Voyez-vous ces joues décharnées et couvertes de sueur, ce front chauve, ces yeux creux et inquiets, ces mains convulsivement agitées? Entendez-vous ces dents qui craquent, ces sourds gémissements qui s'échappent d'une poitrine brisée? Approchez de cet autre lit et voyez !..... Voyez-vous cette figure pâle, ces

yeux éteints, ces mains languissantes? Entendez-vous ces cris plaintifs, ces prières déchirantes? Approchez encore et voyez !..... ou plutôt baissez les yeux, détournez le visage : il y a sur ce corps des plaies dégoûtantes et capables de faire rougir l'homme lui-même de l'humanité. Je ne vous ai parlé que de quelques malades, et je vous les ai présentés les uns après les autres. Que serait-ce donc, si je vous les montrais tous réunis, comme ils le sont dans les hôpitaux? vous reculeriez épouvantés. Eh bien ! pour exercer la charité, voilà la société au milieu de laquelle il faut vivre. Il faut entendre ces cris déchirants, répondre à cette voix plaintive, panser cette plaie hideuse, recueillir ce dernier soupir, ensevelir ce corps mort..... Et vous croyez que des hommes placés au milieu du monde s'arracheront volontiers aux fêtes et aux plaisirs pour accomplir de telles œuvres? Je suppose d'ailleurs que vous en trouviez quelques-uns. Il vous en faut un grand nombre : comment vous les procurerez-vous? — Nous les gagerons. — Vous les gagerez, avez-vous répondu. Malheur au peuple qui en est réduit à payer la charité ! Je vous le dis, l'homme à gage est un nouveau fléau ajouté dans les hôpitaux à tous ceux qui s'y trouvent déjà. Celui qui jouit de la santé ne se fait que difficilement servir par des hommes gagés. Et vous n'auriez pas d'autres gardes à donner à vos pauvres malades?

Vous dites encore : « On se fait à tout par l'habitude. Le cœur devient insensible, il s'endurcit au milieu des

souffrances. » Mais ce n'est point un cœur insensible, un cœur endurci qu'il faut pour soigner convenablement les malades. Il faut au contraire un cœur sensible et compatissant. Ce n'est point une pierre ayant la forme humaine que nous devons placer auprès de l'homme souffrant, c'est un ange qu'il nous faut appeler à ses côtés. Vous qui avez un malade à soigner, voulez-vous lui faire tout le bien possible? prenez part à ses souffrances, répondez avec douceur à ses emportements, aimez ses plaies... Or, je le demande, comment peut s'obtenir cet heureux résultat, bien au-dessus des forces humaines, si ce n'est par des grâces spéciales que Dieu accorde à ceux de ses enfants qui se consacrent à ces pénibles fonctions? L'homme, a-t-on dit quelquefois, n'est bien soigné que dans sa famille. J'admets le principe, et j'en tire, en ma faveur, une conséquence décisive : il y a un grand nombre de malheureux qui n'ont aucune famille. D'autres vivent comme s'ils n'en avaient pas. De qui donc ces hommes, isolés sur la terre, recevront-ils les soins dont ils ont besoin? Uniquement de ceux qui se sont séparés de leurs parents, et qui n'ont de famille que l'humanité.

Pour soigner le malade, il ne suffit pas toujours de faire le sacrifice de ses goûts et de ses affections, il faut encore être disposé à faire le sacrifice de sa vie. Dans un hôpital surtout, combien de maladies contagieuses, combien de fléaux qui frappent de mort l'homme robuste, encore plus promptement quelquefois que celui qui.

depuis longtemps, languit et soupire après sa dernière heure ! Or, je vous le demande, en connaissez-vous beaucoup qui soient disposés à venir terminer leur carrière auprès du lit d'un malade ? Tel ira bravement s'ensevelir dans la gloire, sur un champ de bataille, qui n'aura pas le même courage pour aller mourir inconnu dans un hôpital. Le médecin sera soutenu par le désir de faire des expériences, d'acquérir de nouvelles connaissances, de rendre la vie au malade, et d'être un instant, comme Dieu, dispensateur de l'existence ; mais l'humble infirmier, qui le soutiendra, qui lui donnera le courage d'affronter la mort ? Je suppose, si vous le voulez, qu'il ne tiendra pas pour lui-même à la vie, il y tiendra du moins pour ses parents, pour ses amis, pour l'acquit de tous ses engagements. Cette vie qu'il serait disposé à sacrifier, elle n'est pas uniquement à lui, elle est à sa femme, à ses enfants, à tous ceux à qui elle fut engagée par lui-même ou par les siens. Le prêtre séculier ne fera pas toujours dans ces circonstances ce que peut faire le religieux. Il vit dans le monde ; et, malgré tous ses efforts pour s'en détacher, il y tiendra nécessairement par quelques liens. Il vit au milieu de ses parents, de ses amis, de ses paroissiens. Quand quelqu'un des siens se présentera subitement pour l'arrêter sur le chemin de la mort, il n'aura pas toujours le courage de détourner les yeux et de lui dire : « Je ne vous connais pas. » Qui donc aura ce courage nécessaire ? le véritable religieux. En entrant dans une com-

munauté, il s'est dit : « Désormais, ma vie n'appartient à personne. Elle est à moi uniquement ; ou, plutôt, elle est à Dieu, et je suis prêt à la sacrifier au moindre signe de sa volonté. »



CHAPITRE XXV.

Religieuses hospitalières.

Il est impossible de parler des associations de charité sans dire quelques mots de ces saintes filles qui consacrent au soulagement des malheureux leurs plaisirs, leur santé, leur vie, tout leur être. Elles ont différentes dénominations. On les appelle : *Religieuses hospitalières*, *Filles de la charité*, *Filles de Saint-Vincent* (car saint Vincent est devenu synonyme de charité), *Sœurs de la croix, etc.* Comme on le voit, il y a dans tous ces noms une idée de piété et de dévouement ; c'est que, sous ces dénominations différentes, elles se proposent toutes le même but, qui est de plaire à Dieu en se sacrifiant pour les hommes.

Voltaire, qui a essayé de tout flétrir en religion, a cependant parlé comme les autres des religieuses hos-

pitalières : « Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur « la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la « beauté, de la jeunesse, souvent de la haute naissance « et de la fortune, pour soulager, dans les hôpitaux, « ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue « est si humiliante pour l'orgueil humain, et si révol- « tante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de « la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement « une charité si généreuse (1). » Je ne vois même pas qu'ils l'aient imitée en aucune manière. Quelques-uns donneront volontiers leur argent pour soulager les malheureux ; mais se donneront-ils eux-mêmes, comme le demande souvent la charité, et comme la religieuse hospitalière le fait tous les jours parmi nous ? Un membre de l'Académie des sciences, envoyé par le gouvernement pour examiner les hôpitaux d'Angleterre, a dit à son retour : « Il règne une police très-exacte dans ces éta- « blissements ; mais il y manque deux choses : nos « curés et nos hospitalières. » Il aurait pu ajouter : « Ces deux choses manquant, tout y manque. »

En effet, pour ne parler que du sujet qui nous occupe en ce moment, qui peut remplacer, dans un hôpital, la fille de charité ? Elle entretient dans la maison l'ordre, l'économie, la propreté. Elle écoute attentivement les rapports du médecin, et elle prépare avec intelligence les traitements qu'il a prescrits. La voyez-vous accourir

(1) Essai sur l'histoire générale.

partout où l'appelle le besoin le plus pressant : ici, elle soigne une maladie honteuse; là, elle panse une plaie dégoûtante; plus loin, elle va recueillir le dernier soupir d'un mourant; à côté, est un cadavre sur le point d'entrer en dissolution, elle s'empresse de l'ensevelir. Mais le corps n'est pas toujours ce qu'il y a de plus à plaindre dans un malade; son âme, ensevelie dans un corps qui n'est que souffrance, à combien de dangers n'est-elle pas exposée? L'hospitalière répond à ses emportements par des paroles de douceur; elle lui donne l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; elle l'environne des secours de la religion, et, quand les liens qui la retiennent à la terre sont brisés par la mort, elle facilite, par ses prières, son élévation au ciel et sa réunion avec Dieu.

Nous avons reconnu que, pour soigner les malades, il fallait avoir renoncé à ses goûts, à ses affections. La sœur de charité n'y a-t-elle pas renoncé? Elle s'est retirée des sens, si je puis m'exprimer ainsi, pour ne plus vivre désormais que de la vie spirituelle. Pour elle, le monde avec ses plaisirs n'est plus rien; elle n'a d'amour que pour Jésus, et surtout pour Jésus souffrant; elle l'aime encore jusque dans ces pauvres infirmes avec lesquels elle vit tous les jours, et qu'elle s'est fait un devoir de soigner.

Nous avons reconnu encore que, dans un hôpital, il fallait un courage à toute épreuve, qu'il fallait être dans la disposition de faire, à chaque instant, le sacrifice de

sa vie. La sœur de charité n'a-t-elle pas ce courage héroïque ? Jamais vous ne la verrez manquer à son devoir, et elle ne reculera, pour l'accomplir, devant aucun danger. Plus elle est faible extérieurement, et plus elle a de force intérieure. Son corps s'affaisse et semble l'abandonner ; mais toute sa force s'est réfugiée dans son âme : et qu'est-ce donc que le courage, si ce n'est la force de l'âme ? Quant au sacrifice de la vie, pourquoi ne le ferait-elle pas ? A quoi tient-elle en ce monde ? Plaisirs, honneurs, richesses, elle a tout foulé aux pieds ; les liens les plus légitimes, les liens de l'amitié et de la famille, elle les a brisés pour ne plus appartenir qu'à Dieu : la mort ne fera que consommer le sacrifice qu'elle a si généreusement commencé.

Enfin, nous avons reconnu que le soin bien entendu des malades exigeait beaucoup de douceur et de patience, qu'il demandait presque toujours ces tendres soins qui ne se rencontrent ordinairement que dans la famille. N'est-ce pas encore chez la sœur de charité que vous trouverez cette patience sans bornes, cette douceur inaltérable, ces soins affectueux ? Son air, son regard, le son de sa voix, les pieux symboles dont elle est environnée, tout en elle est pour le malade l'expression de la douceur et de la patience. Dans cette religieuse assise jour et nuit auprès de son malade, ce n'est point une étrangère que vous voyez, c'est une mère, une sœur. Ces doux noms lui ont été donnés par la religion quand elle a pris l'habit de son Ordre, et, par sa con-

duite de tous les jours, elle se rend de plus en plus digne de les porter. Un jeune homme a été appelé au loin par ses affaires, et il tombe sans connaissance dans une ville où il est inconnu. Comme il a peu de ressources, on le transporte dans une de ces maisons où la religion offre généreusement l'hospitalité aux étrangers, aux indigents, à tous ceux que son divin fondateur a le plus recommandés à sa charité. Plusieurs fois déjà, ce jeune homme a éprouvé la même attaque qui le fait horriblement souffrir en ce moment; mais, dans la maison paternelle, il recevait toujours d'une tendre mère et d'une sœur attentive les soins les plus empressés; cette mère et cette sœur sont actuellement bien loin de lui. Dès que le premier accès du mal est passé et que la connaissance commence à lui revenir, il élève un peu la tête, il tourne ses regards de tous côtés, et les reportant sur lui-même : « Ma mère ! ma sœur ! où êtes-vous ? » s'est-il écrié. Des larmes coulent aussitôt de ses yeux, et il retombe épuisé. En ce moment, se trouvent dans la même salle, à peu de distance de son lit, deux religieuses, dont l'une, à la fleur de l'âge, vient de panser une plaie incurable; l'autre, déjà avancée en âge, vient de réciter les dernières prières au lit d'un agonisant. Elles se rendent avec empressement au lit d'où est parti cet appel, et, se présentant presque au même moment : « Nous voici, disent-elles au jeune malade, nous voici, car vous nous avez appelées ! » Le jeune homme élève de nouveau la tête; il

regarde attentivement. Hélas ! ce n'est ni la figure de sa mère, ni la figure de sa sœur. Il cherche dans ses souvenirs. Après avoir réfléchi un instant, il comprend le mystère, et de douces larmes coulent aussitôt de ses yeux. Sainte religion, que tu es pour nous abondante en consolations ! ce n'est pas sans raison que nous t'appelons la consolatrice, la mère des affligés. Quand l'homme est abattu, tu le relèves, tu le presses contre ton sein, et, appuyant ta main sur son cœur, tu fais goûter encore à ce cœur affaissé sous le poids des souffrances quelques-unes de ces vives et douces jouissances qui sont tout le bonheur de la vie.

Sous une administration où tout se fait par des chiffres, il ne faut point trouver étonnant que quelques hommes aient eu la tête et le cœur assez froids pour calculer que peut-être des infirmières laïques ne leur coûteraient pas aussi cher que des religieuses hospitalières. Mais, je l'ai déjà dit, ce ne sont point seulement des soins physiques qu'il faut dans un hôpital. Il faut la bienfaisance dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus divin; il faut la charité chrétienne. Cette vertu ne s'achète pour aucun prix; Dieu seul la donne, et il l'a mise surtout au cœur de l'hospitalière.

Que s'il faut absolument employer le raisonnement des chiffres, je dirai : est-ce que les soins de la religieuse hospitalière vous coûtent quelque chose ? Ils sont d'un prix trop élevé pour qu'elle songe à vous les vendre : tout l'or de la terre ne les acquitterait pas, parce

que l'or ne peut récompenser la vertu. — Nous les payons, cependant. — Vous payez la nourriture de l'hospitalière, et en cela vous écoutez la vue de vos intérêts propres, puisque c'est le moyen de la conserver sur cette terre, où sa présence est si utile. — Nous lui donnons la nourriture et quelque chose de plus encore. — Mais, évidemment, cet excédant n'est pas pour elle. N'a-t-elle pas renoncé à tout ici-bas ? Elle n'a rien, elle ne demande rien. Le ciel pour elle et pour les autres, voilà ce qu'elle cherche à gagner. Si donc il lui reste quelque chose après la nourriture et le vêtement, cet excédant revient à la maison-mère pour la soigner dans ses dernières années, quand elle ne peut plus soigner les autres, ou bien pour élever d'autres religieuses qui viennent après elle éclairer et soulager cette pauvre humanité qui n'est qu'ignorance et douleur. Heureuse la société, si elle pouvait toujours placer ses fonds aussi avantageusement !

Nous avons considéré la sœur de charité dans un hôpital; mais elle n'y est pas toujours, car il lui faut nécessairement un peu de délassement dans un exercice si laborieux. Eh bien ! savez-vous où elle trouve le délassement dont elle a si grand besoin? Encore dans l'exercice de la charité. Elle vient de sortir ; suivons-la d'un œil attentif et respectueux. Vous la voyez traverser nos rues et nos places publiques au milieu des bénédictions du peuple : elle est à la recherche de quelques malheureux. Il y a, dans les villes surtout, bien des misères

secrètes et bien des souffrances inconnues. Il faut donc les rechercher avec soin, soulever le voile sous lequel elles se cachent, et les soulager. S'il n'en était pas ainsi, je ne sais combien de personnes succomberaient chaque jour, je ne sais combien de crimes épouvantables désoleraient la société. Voilà ce qui occupe actuellement notre hospitalière. Sous son extérieur calme et recueilli, il y a plus d'une pensée d'amour et de dévouement. Elle vient d'entendre dire : « Dans tel quartier de la ville, dans telle rue, il y a plusieurs familles réduites à la plus profonde misère. » Ces paroles ont suffi pour enflammer son zèle. Ange de charité, elle vole où la charité l'appelle. A l'indigent affamé elle a porté un peu de pain ; aux vieillards, à l'enfant nu et glacé, des vêtements et du bois ; au malade alité, les secours dont il a besoin et quelques paroles de consolation. « Dieu vous le rende, ma sœur, lui dit chacun de ceux envers qui elle exerce sa charité. — Mais ces dons ne sont pas de moi. Priez pour ceux qui vous les envoient, et, avant tout, remerciez le bon Dieu qui leur inspira la volonté de venir à votre secours. » Après avoir dit ces mots, elle se dérobe avec empressement aux nouvelles bénédictions qui accueillent sa modestie, et elle continue ses visites.

Ce n'est pas seulement dans le réduit du pauvre que je la vois pénétrer. Elle entre aussi dans les maisons opulentes, mais c'est toujours la charité qui la conduit. Elle vient verser les larmes et les gémissements du malheureux dans le cœur de l'homme riche. Celui-ci, profondé-

ment ému, lui donne avec joie ce qu'il eût donné pour aller au spectacle verser des larmes stériles. La religieuse triomphante s'empresse de porter ces nouveaux secours à ses pauvres souffrants, et elle revient déposer aux pieds du riche leur reconnaissance et leurs bénédictions. Oh! que de cette manière les rangs les plus opposés de la société se trouvent utilement et saintement rapprochés!

Ce fut sans doute pour que la fille de charité pût aller en pleine liberté partout où l'appellent les besoins des malades et des pauvres que l'immortel Vincent de Paul établit, pour ses filles, cette belle règle, qui est aussi la règle de toutes les religieuses dévouées aux œuvres de charité: « Vous n'aurez point d'autres monastères que les maisons des pauvres, point d'autres cloîtres que les rues des villes et les salles des hôpitaux, point d'autres clôtures que l'obéissance, point d'autre voile qu'une sainte modestie. »



CHAPITRE XXVI.

Le Père de la Merci.

En tout temps le rachat des captifs fut regardé, dans l'Église catholique, comme une œuvre de miséricorde.

Au IIIe siècle, il y eut dans quelques villes de la Numidie une incursion de barbares qui emmenèrent en captivité des chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Les évêques de ces villes affligées sollicitèrent aussitôt de l'évêque de Carthage des secours pour les aider à racheter leurs captifs. Cyprien ne put lire ces lettres sans répandre des larmes. Il en fit part aux fidèles, qui, ressentant la même douleur, contribuèrent généreusement à cette bonne œuvre. Les dons du clergé et des fidèles de Carthage furent considérables. Dans sa lettre d'envoi, Cyprien disait : « Notre Église demande, par ses prières, que rien de semblable ne vous arrive jamais. Cependant,

si de tels malheurs se renouvelaient, écrivez-nous, et vous nous trouverez toujours disposés à vous secourir. »

Un siècle plus tard, les Goths, après avoir ravagé la Thrace et l'Illyrie, s'étaient avancés jusqu'aux Alpes. Ils avaient chargé de chaînes et entraîné captifs des jeunes gens, des enfants, des femmes faibles et timides. Effrayé du danger qu'ils allaient courir, Ambroise entreprit de les racheter. Après avoir épuisé toutes ses ressources, il vendit une partie des vases de son église. Les ariens lui en faisaient un reproche; voici sa réponse: « Il vaut mieux conserver à Dieu des âmes que de l'or. » Aux yeux de ce saint évêque, c'était entrer dans l'esprit de Jésus que d'employer au rachat de pauvres captifs des vases destinés à recevoir le sang qui a coulé pour le rachat du genre humain. « Ce sang, disait-il, leur a imprimé la vertu de la rédemption. »

Au milieu du ve siècle, Rome avait été pillée, et un grand nombre de ses habitants, devenus esclaves, avaient été traînés à Carthage. L'évêque de cette ville voulut les racheter. Pour cela, il vendit tous les vases d'or et d'argent qui servaient aux églises; et parce qu'il n'avait point de lieux assez spacieux pour contenir cette multitude, il y destina deux grandes églises qu'il fit garnir de lits et de paille. Il y avait beaucoup de malades parmi ces pauvres prisonniers. L'évêque libérateur les visitait à tout moment. La nuit même, il se rendait au lit des malades, malgré son grand âge et sa vieillesse décrépite. Il mourut peu après. On l'enterra secrètement,

de peur que le peuple, qui l'adorait, n'enlevât son corps. Les Romains qu'il avait rachetés croyaient, à sa mort, être de nouveau retombés en servitude.

Il ne me serait pas possible de dire combien de fois la charité des fidèles a brisé les chaînes des captifs. D'ailleurs, mon intention ici est de fixer plus particulièrement les yeux sur les associations qui se sont formées pour atteindre plus sûrement ce but.

Aux vœux ordinaires de religion, le Père de la Merci joignait celui de consacrer ses biens, sa liberté, sa vie même au rachat des captifs. Vœu sublime que nous ne saurions trop nous rappeler pour effacer à nos yeux la honte dont tant d'hommes se sont couverts en assujettissant leurs frères à tous les maux de la servitude.

L'Ordre des Pères de la Merci n'était d'abord qu'une association libre de quelques hommes riches qui consacraient une partie de leurs revenus à la rédemption des chrétiens réduits à l'esclavage. Plus tard, ils se lièrent par des vœux, et ils consacrèrent à l'accomplissement des mêmes desseins leur fortune entière, tout ce dont ils pouvaient disposer. Je me représente le brave Espagnol luttant jusqu'à la fin contre le Maure qui dominait dans son pays. Il avait passé tout le temps de la jeunesse et de l'âge mûr à repousser de sa patrie le barbare qui y était venu pour s'abreuver plus à l'aise du sang chrétien. Quand toute sa force s'était minée dans cette lutte sans fin, quand son épée s'était brisée, et que sa main épuisée en pouvait à peine soutenir le tronçon, il échangeait l'habit mili-

taire pour l'habit monastique, et, se mettant sous la sauvegarde de la religion, il employait tout ce qu'il avait de foi dans l'âme et d'énergie dans le cœur à délivrer ses frères. Oh! combien il était heureux quand, traversant les mers et pénétrant jusqu'à ces plages barbares où les chrétiens enchaînés ont tant versé de larmes, il avait le bonheur de rendre à la liberté des malheureux qui, autrefois, peut-être, avaient combattu à ses côtés, et dont les cheveux blanchissaient dans la servitude. Cet Ordre était le complément des Ordres militaires. Quand l'infidèle était maître de sa proie, quand la bravoure du chevalier n'avait pu ni le défendre ni l'enlever, quel moyen restait-il pour le délivrer, si ce n'est d'avoir recours à la toute-puissance de la charité !

Le Père de la Merci s'appelait encore le Père de la Rédemption. Touchante dénomination, qui nous rappelle que, pour délivrer l'humanité ensevelie dans les ténèbres et haletante sous le joug d'une dure servitude, le Fils de Dieu a quitté le séjour du bonheur et de la gloire, qu'il s'est revêtu, sur cette terre indigente, de la forme de l'esclave, qu'il s'est chargé de nos douleurs, et qu'il est mort sur une croix. Tous les sacrifices qu'ont pu faire les hommes pour la délivrance de leurs frères ne sont rien auprès d'un tel sacrifice; mais aussi qui de nous pourrait faire ce qu'a fait l'Homme-Dieu? Il se donne comme notre modèle; nous pouvons donc marcher sur ses traces; mais l'égaler, jamais.

Presque toute pensée généreuse est d'origine française :

notre pays peut revendiquer encore, comme lui appartenant, la pensée mère de cette belle institution. C'est en France qu'ont paru les premiers religieux dont la fin dernière était le rachat des captifs. On les appelait Trinitaires, parce qu'ils étaient sous l'invocation de la Trinité : c'est toujours au nom de Dieu que l'homme peut exécuter ses généreux desseins. Dieu seul est grand, Dieu seul est puissant par sa nature, et quand l'homme le paraît un instant, c'est que Dieu lui a communiqué quelque chose de sa grandeur et de sa puissance.

Quoique peu favorable à tout ce qui tient à la religion, Voltaire n'a pu s'empêcher de donner des éloges à cette institution. Après avoir parlé de plusieurs congrégations dévouées au service du prochain, il traça, comme à regret, les lignes suivantes : « Il en est une plus héroïque ;
« ce nom convient aux Trinitaires de la rédemption des
« captifs. Ces religieux se consacrent, depuis cinq siè-
« cles, à briser les chaînes des chrétiens chez les Maures.
« Ils emploient à payer les rançons des esclaves leurs
« revenus et les aumônes qu'ils recueillent, et qu'ils por-
« tent eux-mêmes en Afrique (1). »

Tous les philosophes incrédules ont tenu le même langage. C'est que celui qui se fût refusé à cet éloge aurait abjuré, non-seulement la religion, mais encore l'humanité. Vous me direz peut-être : « Pourquoi cette association ne serait-elle pas restée ce qu'elle était d'abord,

(1) Essai sur l'Histoire générale.

c'est-à-dire une association de quelques généreux laïques? » Pourquoi? mais parce qu'elle eût manqué de stabilité. Toute association prise en dehors de la religion ne peut durer longtemps ; il suffit de la mort ou du refroidissement de quelques membres pour la dissoudre. Dès qu'elle est adoptée par l'Église, elle participe en quelque sorte à la perpétuelle existence de celle dans le sein de qui elle a été recueillie; elle devient une famille nombreuse qui brave toute cause de destruction, et qui se perpétue de génération en génération jusqu'à ce que sa mission divine ait été accomplie. — Pourquoi? dites-vous. — Eh! ne voyez-vous pas que ce fut pour lui donner cette force infinie dont elle eût manqué s'il n'y avait eu en elle rien de divin. Qu'auraient fait, pour le rachat de tant de captifs, quelques hommes abandonnés à eux-mêmes? Ils auraient disposé de leurs revenus et peut-être encore des revenus de leurs amis. Mais qu'est-ce que cette petite quantité d'or dans un des bassins de la balance du barbare, qui fait peser tout le poids de ses chaînes dans l'autre bassin, en demandant toujours que la rançon soit plus forte? Auraient-ils pu, sans y être autorisés par la religion, solliciter la coopération de tout ce qui sait compatir? Les aurait-on vus toujours disposés à quitter leur patrie, à s'arracher aux embrassements de leurs parents et de leurs amis pour aller braver la fureur des flots et la fureur plus redoutable encore des barbares?... C'est ce que faisait le Père de la Rédemption. Quel que fût son âge, quelle que fût sa constitution, il

partait seul, quand le devoir l'appelait. Tenant d'une main son bréviaire, et de l'autre les dons de la charité, il s'embarquait avec joie, après avoir prié devant l'autel de celui qui commande aux flots et à la tempête. Il adressait aussi sa prière à celle qui a donné son Fils pour la rédemption du genre humain. Sans souci pour la vie présente et sans crainte de la vie future, il abordait résolûment les côtes de la Barbarie, et, après avoir racheté des malheureux captifs, il revenait triomphant. Noble triomphe ! ce fut celui de l'Homme-Dieu. Quelquefois, après avoir épuisé l'or dont l'avaient chargé ses frères, il remarquait encore dans les chaînes un homme à la fleur de l'âge et d'un extérieur intéressant. Le religieux vieillard se disait : « Celui-ci peut rendre plus de services que moi à la religion, à la patrie. » Et, plein d'un généreux dévouement, il se chargeait volontairement de chaînes pour le rendre à la liberté. La religion compte dans ses annales plusieurs exemples d'un pareil dévouement : c'est l'héroïsme porté au plus haut degré. Si l'auguste victime expirait chargée de ces chaînes glorieuses, elle pouvait s'écrier aussi, à l'exemple de celui qui s'immolait pour un autre rachat : « Tout est consommé ! »

C'est à Alger surtout que le fidèle gémissait dans les chaînes, et c'est là que le Père de la Merci s'empressait de venir le racheter. Il n'y a plus aujourd'hui sur cette côte de chrétiens captifs, car partout où le bras du Français a été vainqueur, là doit aussi cesser la servitude.

Cependant combien de malheureux Barbares languissent dans ces lieux sous un joug plus redoutable ; ce sont eux qui doivent enflammer aujourd'hui le zèle des âmes généreuses. Ministres de la religion, pères de la rédemption véritable, empressez-vous d'aller briser leurs chaînes. Qui a pu lire sans attendrissement le premier mandement de l'évêque d'Alger et le compte rendu de ses travaux apostoliques ? Certes, il y a longtemps que de pareils accents n'avaient retenti sur cette côte barbare. Qui n'a admiré sa puissante et ingénieuse charité dans l'échange des prisonniers ? Par ses soins, les Français et les Arabes ont été rendus à la liberté. A l'exemple du Dieu dont il est le digne ministre, il fut le bienfaiteur de tous, et son nom vénéré est prononcé avec amour dans les deux camps ennemis.

Il y en a qui parlent aujourd'hui de la conquête d'Alger comme d'une calamité. Quand de semblables paroles sont tombées du haut de la tribune, une voix plus généreuse s'est empressée de protester : « La piraterie au voisinage de l'Europe était une honte pour les peuples chrétiens. Elle devait donc être détruite, et je m'estimerai toujours heureux que la destruction en soit due à la valeur de notre armée. » On pouvait dire encore à ceux qui se plaignent de cette conquête : « Savez-vous si quelques-uns des vôtres n'ont pas langui autrefois dans les chaînes sur ces plages barbares ? Savez-vous si vous n'y languiriez pas vous-mêmes en ce moment, sans la destruction de cette piraterie ? — Pourquoi donc, répétez-vous sans

cesse, pourquoi enfouir nos trésors sur ces plages lointaines? — Sans m'arrêter à examiner si plus tard nous ne recueillerons pas avec usure l'or que nous semons aujourd'hui, je me contenterai de faire remarquer que longtemps nos trésors y ont été enfouis moins glorieusement par la piraterie et pour la délivrance de nos frères captifs. — Le sang de nos braves n'y coule-t-il pas continuellement? — Les Français y mouraient aussi dans les fers du Barbare; et qui ne voit que, pour un enfant de la France, il est mille fois plus doux de mourir l'épée à la main que de succomber sous le joug honteux de la servitude! »

Ce que nous avons dit sur le Père de la Merci peut se résumer dans ces beaux vers d'un jeune poëte (1) que l'Académie a récemment couronné :

Frères de la Merci! — Jamais nom respecté
Ne s'inscrira plus près de la Divinité...
Relevant par un mot le courage qui ploie,
Des ongles du lion ils arrachaient la proie
Et ramenaient ensuite, heureux et triomphants,
Aux femmes leurs époux, aux mères leurs enfants.
Jamais la charité n'eut un plus doux symbole :
Car ils touchaient les rois par des récits plaintifs,
Et du pauvre lui-même acceptant une obole,
Quêtaient par l'univers la rançon des captifs!
Leur immense tendresse étonnait l'infidèle :
Ni les lointaines mers, ni la dure saison,

(1) Alfred des Essards.

Ne suspendaient leurs pas ou n'émoussaient leur zèle ;
Et souvent on le vit réclamer la prison
D'un esclave ignoré que la longue souffrance
Avait dépossédé des biens de l'espérance,
Et qui se demandait, en entendant leur voix,
Si Dieu s'était fait homme une seconde fois.



CHAPITRE XXVII.

Religieux du mont Saint-Bernard.

Il y a près de trois mille ans, un prophète s'écriait : « Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends dans les entrailles de la terre, je vous y trouve; si je prends mes ailes dès le matin, si je m'envole aux extrémités de la mer, c'est votre main qui m'y a conduit, c'est elle qui m'y soutiendra. Et j'ai dit: Peut-être que les ténèbres me couvriront; mais voilà qu'au milieu de la nuit il sort de votre sein un rayon qui illumine mon cœur. » Que nous représentent ces paroles? est-ce l'immensité de Dieu ou l'immensité de la charité chrétienne? L'une et l'autre chose à la fois, puisque l'attribut divin excite partout en nos âmes la céleste vertu. Mère pleine de tendresse et de prévoyance, la religion prend à sa naissance l'enfant que Dieu lui confie, elle le conduit jusqu'au tombeau, et,

en quelque endroit qu'il dirige ses pas, elle se tient à ses côtés, éclairant son ignorance, fortifiant sa faiblesse, redressant ses moindres écarts. Allez jusqu'aux extrémités de la terre, où se trouve relégué le pauvre sauvage; pénétrez dans le sein de la terre, où le mineur languit, privé de la lumière du jour; élevez-vous dans les airs, sur ces hautes montagnes que le savant explore et que franchit le voyageur pour abréger sa route, partout vous trouverez la charité, fille de la religion, qui se tient là toujours prête à répondre au premier cri de détresse sorti du cœur de l'homme?

Avez-vous visité quelquefois le mont Saint-Bernard? L'air vif, le froid excessif, la neige qui couvre souvent la terre, les vents arides, les avalanches, l'intempérie des saisons, tout contribue à en faire un séjour inhabitable. Aussi l'homme se garde bien d'y établir sa demeure, il y paraît en passant, et encore, pendant ce court passage, sa vie se trouve souvent en danger. Eh bien! ce que l'homme ne veut pas faire, le chrétien le fait avec empressement. Sur cette montagne, la religion a bâti un hospice, et elle y entretient continuellement quelques-uns de ses enfants. Que font-ils dans ces lieux inhabités? Ce qu'ils font, vous le comprenez facilement: élevés sur un autre Calvaire, ils prient Dieu en se sacrifiant pour le salut de leurs frères. Pauvres voyageurs que la curiosité ou le besoin a conduits sur cette montagne, si vous vous êtes égarés, si l'ouragan vous a surpris et menace de vous jeter dans quelque précipice, approchez-vous de

cette maison, entrez avec confiance; le religieux, l'homme de Dieu, votre frère, est là prêt à vous accueillir et à vous prodiguer tous les soins qui vous sont nécessaires. En entrant, vous avez vu la croix s'offrir à vos regards. Or, vous ne l'ignorez pas, la croix, c'est l'espérance de l'homme.

Le voyageur ne peut pas toujours se rendre à l'hospice, où il serait assuré de trouver un lieu de refuge. Il s'est égaré loin de la maison, ou bien encore l'air est tellement obscurci, la terre est tellement couverte de neige, qu'il n'aperçoit plus aucune trace, qu'il ne sait plus de quel côté se diriger. Peut-être encore l'avalanche fut-elle si considérable qu'elle l'a renversé, jeté dans un précipice, enveloppé de neige comme d'un suaire. C'est alors surtout que le voyageur se trouve dans une position critique; si la connaissance lui reste encore, il tourne ses regards vers Dieu, et il appelle la mort pour terminer ses souffrances. Cependant, au milieu du bruit sourd causé par l'universel bouleversement de la nature, un bruit perçant s'est fait entendre : c'est le son d'une cloche. Le voyageur désespéré a relevé la tête, il écoute attentivement : « Qu'est-ce donc? » se dit-il. S'il n'a point l'habitude de ces lieux, il se perd en mille conjectures, et des pensées de mort s'offrent le plus souvent à son esprit : « Est-ce le glas de ma mort qu'un ange sonne en ces lieux parce que la religion ne peut le faire? » Il ne tarde point à sortir d'incertitude : ce qu'il a entendu, c'est le son d'une cloche suspendue au cou

d'un chien intelligent et courageux. En ce moment, le religieux du Saint-Bernard se dévoue, il vient au voyageur égaré, qui ne pourrait venir à lui, et parce que, seul, il ne saurait ni le découvrir ni lui porter des secours efficaces, il s'est fait accompagner de cet animal, qu'il a formé avec soin à cet exercice. Le son de la cloche, c'est la voix que lui a donnée l'industrieuse charité pour appeler et guider l'homme qui s'est perdu. Que si l'homme ne peut plus répondre à cet appel, le chien va au-devant de lui. Il a l'instinct de la charité, il le découvre, il le flaire, il le réchauffe de son haleine; il réveille l'espérance dans son cœur, et, avec l'espérance, le courage. L'homme se relève, il aperçoit le religieux, et, suivant l'ange libérateur, il se rend à l'hospice, où il échappe à une mort certaine.

Mais comment le religieux peut-il subsister dans ces lieux inhabitables pour le reste des hommes? — C'est là le triomphe des communautés. Voyez-vous, le religieux est l'enfant de l'Église, et il ne s'est rendu à ce poste dangereux que sur son invitation. Aussi elle ne le laissera jamais manquer des choses qui lui sont nécessaires pour lui-même et pour ceux qu'il est appelé à secourir. — Mais l'air trop vif, l'intempérie des saisons, doivent user rapidement sa vie? — Sans doute, et voici ce qui arrive : ou bien il succombe en quelques années, et cédant sa place à un autre religieux, il entre au ciel, dont il s'est si courageusement rapproché: ou bien sa vie ne s'use que lentement. Dans ce cas, avant qu'elle s'éteigne

entièrement, un autre religieux est envoyé à sa place, et il descend lui-même dans une maison établie au bas de la montagne; là, il prend de nouvelles forces pour recommencer son sacrifice jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement consommé.

En passant auprès du couvent établi au pied de la montagne, plus d'un philosophe incrédule a pu se demander : « A quoi servent de pareilles maisons? » Le frondeur aura ensuite gravi la montagne, attiré par la curiosité ou l'amour de la science. Égaré peut-être à travers ces sentiers peu fréquentés, ou tombé dans quelque précipice, il n'aura dû son salut qu'à la courageuse charité des religieux du mont Saint-Bernard. Quelle réponse victorieuse à son imprudente accusation!



CHAPITRE XXVIII.

Communautés enseignantes.

Une des plaies les plus funestes qui affligent l'humanité, c'est assurément l'ignorance. Rentrez au dedans de vous-même : est-ce que vous ne sentez pas les ténèbres qui vous pressent de toutes parts ? Ce n'est que par des efforts constants que vous parvenez à les dissiper un peu ; et, dès que vos efforts ont cessé, vous les voyez s'accumuler de nouveau autour de vous. Votre berceau et votre tombe sont également couverts d'un épais nuage. Ce nuage vous accompagne dans tout le cours de votre vie ; et quand, du haut du ciel, une lueur passagère vient a frapper vos yeux, vous vous sentez transportés d'une joie indicible. Voilà l'homme d'intelligence et d'étude. Que sont donc les autres hommes ? Qu'est-ce, surtout, que cette masse immense, continuellement occupée des

travaux corporels, et qui sait à peine ce que c'est que réfléchir? Il est donc digne de toute notre reconnaissance, l'homme de bien qui travaille avec zèle à déchirer le bandeau abaissé sur nos yeux. C'est une noble et difficile mission. Tous sont appelés à travailler à son accomplissement, chacun à proportion de ses forces, parce que tous sont appelés à travailler au bonheur du genre humain. Cependant, je le dis après y avoir mûrement réfléchi, et tout homme de bonne foi sera forcé d'en convenir, ce sont les communautés religieuses qui peuvent travailler le plus efficacement à l'accomplissement de cette grande tâche. L'enseignement en lui-même pourrait être à la portée de tous, mais le moral de l'enseignement, si je puis m'exprimer ainsi, ne l'est pas également.

Pour que l'enseignement porte tous ses fruits, il doit être désintéressé. Quel cas feront de la science ceux qui vous écoutent, s'ils s'aperçoivent que vous la vendez au poids de l'or? D'ailleurs, le peuple n'est pas riche, et c'est lui qui a le plus grand besoin d'instruction. Or, nous voyons tous avec quel désintéressement peuvent enseigner les communautés. Un religieux n'a ni famille à nourrir et à établir, ni condition à soutenir, ni passions dévorantes à satisfaire. Il est sans inquiétude de l'avenir; il ne s'occupe pas même du présent. Un seul dans la communauté est chargé de pourvoir aux besoins de tous; et ces besoins sont faciles à satisfaire.

Quand vous avez appris à vos élèves à lire, à écrire, à parler correctement diverses langues, quand vous avez

dévoilé à leurs yeux quelques-uns de ces mille secrets dont se composent les sciences, tout n'est pas fini pour vous. Et la science de Dieu et des hommes, et la connaissance des devoirs, n'est-ce pas là surtout ce que vous devez enseigner à vos disciples? Il faut donc que celui qui enseigne ait les principes les plus purs de morale et de religion. Eh bien! où seront gravés ces principes salutaires, si ce n'est dans le cœur du religieux?

Ces bons principes ne suffisent pas, il faut aussi de bonnes actions. Celui qui veut enseigner sera donc le modèle de ses élèves. Quel malheur, s'il en était autrement! En vain vous leur parleriez de la nécessité de l'étude et du recueillement; ils ne pourraient vous écouter, s'ils vous voyaient abandonnés à la dissipation et aux plaisirs. En vain vous leur feriez l'éloge de l'instruction, en vain vous leur diriez qu'elle élève l'homme au-dessus de ses semblables, qu'elle le dégage des sens, qu'elle le perfectionne; ils ne pourraient vous croire, s'ils voyaient en vous une brute adonnée à la colère, à la débauche, à toutes les passions mauvaises. Et, sous ce rapport encore, je le demande, quel enseignement est comparable à celui du religieux obligé par état de tendre continuellement à la perfection chrétienne.

Il est un autre enseignement, c'est celui qui se fait par écrit, c'est l'enseignement des livres. Cet enseignement est plus important que l'autre, il est plus général, plus durable : la parole vole, l'écrit demeure, et quelquefois pour toujours. Les communautés religieuses ont, dans

ce second enseignement, des avantages non moins incontestables que le premier.

L'enseignement par écrit s'adresse ordinairement à des personnes déjà éclairées ; il est soigneusement examiné et sévèrement jugé ; il n'a point à compter, pour voiler sa faiblesse et ses défauts, sur le prestige de la parole et du geste. Il sera donc le fruit d'une intelligence supérieure qui le travaillera avec le plus grand soin. L'homme veut-il donner à ses facultés intellectuelles le développement le plus complet, veut-il consacrer tout son temps au travail? qu'il sorte du monde, qu'il entre dans une communauté. Là, nul souci terrestre ; là, nul bruit du dehors ni des passions intérieures ; là, notre âme recueillie en elle-même possède toute sa force et peut en disposer à son gré.

Il est d'ailleurs des entreprises intellectuelles à l'accomplissement desquelles une vie d'homme ne suffirait pas. Le travail spirituel est plus difficile et plus délicat que le travail matériel. Un homme ne pourrait élever seul un monument colossal formé avec des pierres artistement travaillées et habilement rapprochées. A plus forte raison ne pourrait-il élever seul un monument colossal formé avec des pensées délicatement et savamment combinées. Il faut pour cela une vaste association d'intelligence capables, il faut entre elles un accord parfait, il faut que chacune se livre au travail qui lui a été assigné. Mais cette vaste association, cet accord parfait, cette subordination réciproque, où les trouverez-vous, si ce

n'est dans une communauté? Là, en effet, ceux qui se sont réunis sous la même règle n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme.

Il serait difficile de rappeler ici tous les religieux qui ont travaillé avec succès à la propagation des lumières.

Alcuin, abbé de Saint-Martin, est regardé, sinon comme le restaurateur des lettres en France, du moins comme le principal instrument dont se servit Charlemagne dans sa noble entreprise. Il voulut fonder une Athènes chrétienne ; et l'on voit par ses écrits qu'il travailla à renouveler toutes les études. Le roi tint à honneur d'être son disciple : en lui écrivant, il lui donnait le titre de maître et de précepteur. Alcuin enseigna d'abord dans le palais. C'est de ce palais, vraiment royal, que partit la première étincelle qui illumina bientôt la France. L'école de Tours, dirigée aussi par Alcuin, ne fut pas moins célèbre. Il y forma plusieurs disciples distingués qui allèrent dans différentes parties de la France, propager le goût des sciences.

En Angleterre, Alfred voulut relever les études tellement tombées, dit la chronique, qu'à peine y trouvait-on quelqu'un qui entendît le latin. Il fit venir de France deux religieux également célèbres par leur savoir et par leurs vertus.

Quel mouvement dans les idées au XIIe siècle! — C'est toujours des monastères que part l'impulsion. — Que d'activité, que de feu dans saint Bernard! que de science pour le temps! Lisez ses traités théologiques, et

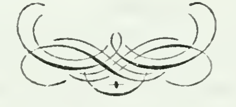
vous serez étonnés de le voir pénétrer si profondément dans le cœur humain. Lisez ses lettres, et vous serez encore plus étonnés de voir que les affaires les plus importantes de la France, de l'Europe, du monde entier, sont l'objet de ses sollicitudes : tout est en Dieu; c'est là qu'il voit tout, qu'il s'occupe de tout.

Albert le Grand montre au XIIIe siècle une pénétration si remarquable, que son intelligence semble s'élever au-dessus de l'intelligence humaine.

Thomas d'Aquin a su, pendant la courte durée de sa vie, mettre à exécution d'immenses travaux. — Ils sont beaucoup plus longs que d'autres, les jours qui s'écoulent dans la retraite. — Le religieux dont je parle savait abstraire son esprit de tout ce qui l'environnait, et le tenir en solitude, même au milieu du monde. Un jour qu'il dînait avec le roi, il frappa sur la table, en s'écriant : « Voilà qui est concluant contre l'erreur de Manès! » Il était dans un palais, devant une table somptueusement servie, et son esprit n'avait point encore quitté l'étude.

Si je voulais nommer seulement, je ne dis pas les religieux, mais les communautés elles-mêmes qui se sont livrées et se livrent encore à l'enseignement, cet ouvrage tout entier ne suffirait pas. Toutefois, il est impossible de parler des communautés enseignantes sans dire un mot du Jésuite. Quel genre d'enseignement lui fut jamais étranger? Précepteur des peuples et des rois, il est à sa place partout où le dogme et la morale ont besoin d'être enseignés. — C'est un ambitieux, dites-vous. — Mais

du palais où rien ne lui manque, qu'un ordre de son supérieur l'appelle au bout du monde, sous la cabane du sauvage où tout sera pour lui privation et souffrance, il partira immédiatement sans murmure. — Il n'est que trop soumis à ses chefs, ajoutez-vous. — Ne voyez-vous pas que ces accusations d'ambition et d'obéissance se combattent l'une l'autre et conséquemment se réfutent? On a dit de la communauté : C'est une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout. Quelle absurdité, pour ne pas dire quel mensonge! Il serait plus juste de dire: C'est encore une étoile que la main de Dieu attache à la voûte immense de notre sainte religion ; le foyer en est à Rome, et le rayon partout.



CHAPITRE XXIX.

Le Bénédictin.

Bénédictin est synonyme de savant. Il nous paraît donc à propos de nous arrêter un instant à contempler cette grave figure du passé que la génération présente voudrait reproduire.

Le religieux de Saint-Benoît partage son temps entre la prière, l'étude, l'éducation et le travail des mains. Établi presque toujours au milieu des déserts qu'il défriche et féconde, le Bénédictin quitte de temps en temps sa cellule pour demander à la terre le peu dont a besoin son corps dompté par la continence et le jeûne; puis il revient avec empressement se livrer, au milieu de ses livres, à un travail plus difficile et non moins nécessaire.

La religion et la science sont redevables aux Bénédic-

tins de Saint-Maur d'une entreprise véritablement colossale. C'est l'édition complète des Pères de l'Église, renfermant plus de cent cinquante volumes in-folio. Que de peines pour ramasser dans la poussière des bibliothèques tant de matériaux épars ! quel travail, quelle érudition, pour expliquer les manuscrits lacérés et noircis, pour les comparer, les épurer, les annoter et pour en soigner l'impression !

Par ces immenses travaux et par d'autres semblables, les Bénédictins ont encore rendu à l'histoire les services les plus signalés. Au commencement de ses Études Historiques, l'auteur du Génie du Christianisme parle avec beaucoup de bienveillance de tous ceux que nous devons consulter afin d'avoir sur l'histoire des notions justes et profondes ; mais il semble ne pouvoir trouver dans son imagination féconde d'expressions assez fortes pour louer ces savants religieux sur lesquels nous appelons un instant l'attention.

« Rendons d'abord, dit-il, un éclatant hommage à cette école des Bénédictins que rien ne remplacera jamais. Si je n'étais maintenant un étranger sur le sol qui m'a vu naître, si j'avais le droit de proposer quelque chose, j'oserais solliciter le rétablissement d'un Ordre qui a si bien mérité des lettres. Je voudrais voir revivre la congrégation de Saint-Maur et de Saint-Vannes dans l'abbatiale de Saint-Denis, à l'ombre de l'église de Dagobert, auprès de ces tombeaux dont les cendres ont été jetées au vent au moment où l'on dispersait la poussière du trésor

des chartres : il ne fallait aux enfants d'une liberté sans loi, et conséquemment sans mère, que des bibliothèques et des sépulcres vides.

« Des entreprises littéraires qui devaient durer des siècles demandaient une société d'hommes consacrés à la solitude, dégagés des embarras matériels de l'existence, nourrissant au milieu d'eux les jeunes élèves héritiers de leur robe et de leur savoir. Ces doctes générations enchaînées au pied des autels, abdiquaient à ces autels les passions du monde, renfermaient avec candeur toute leur vie dans leurs études, semblables à ces ouvriers ensevelis au fond des mines d'or, qui envoient à la terre des richesses dont ils ne jouiront pas. Gloire à ces Mabillon, à ces Montfaucon, à ces Martène, à ces Ruinart, à ces Bouquet,.... et à leurs révérends confrères dont les œuvres sont encore l'intarissable fontaine où nous puisons tous tant que nous sommes, nous qui affectons de les dédaigner! Il n'y a pas de frère lai, déterrant dans un obituaire le diplôme poudreux que lui indiquait dom Bouquet ou dom Mabillon, qui ne fût mille fois plus instruit que la plupart de ceux qui s'avisent aujourd'hui, comme moi, d'écrire sur l'histoire, de mesurer du haut de leur ignorance ces larges cervelles qui embrassaient tout, ces espèces de contemporains des Pères de l'Église, ces hommes du passé gothique et des vieilles abbayes, qui semblaient avoir écrit eux-mêmes les chartes qu'ils déchiffraient. Où en est la collection des historiens de France? Que sont devenus tant d'autres travaux gigantesques? Qui achè-

vera ces monuments, autour desquels on n'aperçoit plus que les restes vermoulus des échafauds où les ouvriers ont disparu (1)? »

Les vœux de l'écrivain que nous venons de citer semblent sur le point de se réaliser. L'Ordre savant dont il déplore la chute s'efforce de sortir de ses ruines et de reconquérir son ancienne gloire. Réussira-t-il? l'avenir seul peut nous l'apprendre. Quoi qu'il en soit, honneur à celui qui en a eu la première pensée! honneur aux hommes généreux qui ont le courage de se dérober aux troubles et aux préoccupations de notre société ambitieuse et bruyante, pour travailler plus à loisir dans la solitude du cloître! Il est à craindre cependant que leurs efforts ne soient pas de sitôt couronnés de succès. Rien ne remplacera jamais cette école célèbre, disions-nous tout à l'heure, et je crains beaucoup qu'elle ne puisse se remplacer elle-même. Il est plus facile de donner la vie à ce qui n'existe pas que de ranimer la poussière des tombeaux. Et puis, que d'obstacles au dehors! combien d'hommes hésiteront à franchir le seuil, parce qu'ils verront le glaive de la persécution prêt à s'élever déjà au-dessus de leurs têtes : la persécution fait infailliblement des martyrs, mais elle ne fait pas toujours des savants. L'ange des ténèbres est entré naguère dans ce paradis terrestre où croissait l'arbre de la science; il en a chassé les heureux habitants, et, dans la crainte que quelqu'un

(1) Etudes Historiques.

fût tenté d'y revenir, il en garde lui-même l'entrée, ayant à la main une épée redoutable. Espérons cependant, car là est l'esprit de Dieu ; et que peut le génie du mal, quand le génie du bien combat contre lui ?



CHAPITRE XXX.

Le Frère des Écoles Chrétiennes.

Nommer l'humble Frère des Écoles Chrétiennes après avoir parlé du savant Bénédictin, c'est mettre en regard les deux religieux qui semblent s'être placés aux deux extrémités de la hiérarchie scientifique. Quel contraste en effet! Retiré dans la solitude, le Bénédictin se livre à tout ce que l'étude nous offre de plus difficile et de plus rebutant : entouré de nombreux enfants, le Frère des Écoles Chrétiennes leur enseigne avec une patience invincible les premiers éléments de la science. L'un compulse les chartes, l'autre a presque toujours en main l'alphabet et le catéchisme. L'un remet au jour des écrits savants, péniblement arrachés aux ténèbres de l'antiquité, et ces ouvrages, auxquels il donne comme une nouvelle vie, passent à la postérité; l'autre fait entendre à des enfants en bas âge des paroles qui sortent de l'abondance

de son cœur et qui sont presque aussitôt oubliées. Enfin, l'un vit inconnu, mais il grave, au bas de ses œuvres, un nom qui ne s'efface jamais; l'autre vit aussi inconnu, et il meurt plus inconnu encore; et si son nom se grave quelque part, ce n'est que dans le cœur de ses jeunes élèves, qui ne tardent pas à l'oublier comme les autres hommes.

Quel est le plus honorable de ces deux états? quel est le plus avantageux à la société? Il serait, je crois, assez difficile de prononcer. Déjà nous avons jeté les yeux sur le Bénédictin et sur ses travaux savants; reportons-les actuellement sur le modeste Frère et sur son école.

Il est huit heures du matin. L'homme du peuple est depuis quelque temps à son travail, et la compagne de ses peines, retenue un peu plus tard à la maison par les soins du ménage, vient de donner à ses enfants la frugale nourriture de la journée. Ces enfants ont quitté la maison paternelle, et ils se rendent avec empressement à une autre maison qui a pour eux les mêmes attraits. Des enfants du même âge et de la même condition se réunissent à eux à leur passage, et, marchant tous en bon ordre, ils arrivent bientôt au lieu où la modeste croix de bois leur rappelle la demeure des Frères chargés de leur instruction. Entrons avec eux : quelle réunion d'enfants! il sont trois cents, quatre cents peut-être, et quelques Frères suffisent pour maintenir le bon ordre et pour les instruire. La prière s'est faite avec recueillement. La classe commence, écoutons : ici, les plus jeunes de tous s'exercent

à composer et à décomposer tous les mots du langage; mécanisme ingénieux qu'ils répèteront toute leur vie sans qu'aucun d'eux en comprenne jamais le mystère; là, quelques-uns, plus avancés en âge, commencent à donner eux-mêmes un corps à cette insaisissable pensée qui est dans notre âme. D'autres apprennent la description des parties les plus connues de cette terre qu'ils doivent arroser de leur sueur et peut-être de leur sang. D'autres se livrent à l'étude encore plus importante de leurs devoirs.... Quel ordre de tous côtés! quel silence! quelle attention! et de la part du Frère, quelle douceur! quelle patience! ni l'odeur infecte de ces enfants mal entretenus, ni l'insupportable monotonie de ces exercices toujours les mêmes n'ont pu lasser son courage. Il est là, depuis le matin jusqu'au soir, sans s'éloigner un instant. Savez-vous ce qui le retient ainsi comme cloué à ce poste honorable, mais difficile? — L'or? — Mais il ne possède rien. — L'honneur? — Mais il vit inconnu. — La satisfaction intérieure? — Mais tout est dégoût pour lui dans ce pénible état. — Qu'est-ce donc? — Il est facile de le voir, c'est la conscience. Aussi, quel maître que la conscience! c'est toujours celui à qui l'homme obéit le plus fidèlement.

Je reconnais, direz-vous, le zèle du Frère dans l'accomplissement de ses devoirs; mais son enseignement n'est pas assez avancé, il manque de science.

Il manque de science! Prenez le livre qu'il tient en ce moment et qu'il explique avec tant d'intelligence; c'est le livre des prières. Lisez : « Notre Père qui êtes aux cieux,

que votre nom soit sanctifié !.... » Et un peu plus bas : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, le Créateur du ciel et de la terre !... » Montrez-moi autant de science véritable dans tous les livres de la philosophie ancienne, et même dans tous les livres de la philosophie nouvelle. Je vous entends vous écrier : « Ce sont des prières que tous connaissent. » Dites plutôt que personne ne les connaît ; car, si on les connaissait, on prierait comme il est ordonné de le faire, et les prières seraient exaucées. Lisez encore un peu plus bas : « Tes père et mère honoreras, afin que tu vives longuement... Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient... » Voilà actuellement la science de leurs devoirs. Quelle espèce de science voulez-vous donc pour l'enfant, et surtout pour l'enfant du peuple, si ce n'est la science de ses devoirs ?

Les exercices sont terminés ; le Frère est sur le point de renvoyer ses enfants ; mais, avant de s'en séparer, il leur adresse aujourd'hui, comme chaque jour, de sages conseils : « Mes enfants, servez toujours le bon Dieu, aimez vos parents, respectez ceux que la Providence a placés au-dessus de vous ; supportez avec courage le travail, les afflictions de cette vie ; tendez la main à celui qui marche péniblement à vos côtés. Chacun de nous a son fardeau à porter, et celui-là est le plus heureux qui le porte avec le plus de résignation. »

Je vous le demande actuellement : concevez-vous un enseignement plus avantageux pour la société, et en particulier pour celui qui le reçoit ?

CHAPITRE XXXI.

La Sœur des Écoles Chrétiennes.

Nous avons admiré déjà la Sœur de Charité auprès du lit des malades; considérons-la actuellement entourée des nombreux enfants qu'elle instruit. Comme elle les accueille avec bonté! comme elle sourit à leurs jeux! comme elle les accoutume à la propreté, au bon ordre, à l'amour du travail, à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes! Il y a bien des défauts dans le caractère et dans le cœur de ces enfants : elle les étudie, elle les corrige peu à peu, et elle parvient souvent à les remplacer par autant de qualités opposées. Connaître ses devoirs et les remplir avec exactitude, n'est-ce pas pour toute personne, et principalement pour la fille du peuple, le résultat de la meilleure éducation? Et voilà précisément ce que se proposent avant tout les Sœurs des Écoles Chrétiennes.

Nous entendons dire quelquefois : Quelle perte pour la société que ces excellentes filles se soient retirées du monde ; elles seraient de bonnes mères de famille ; elles feraient le bonheur de leurs maris, de leurs enfants ; elles seraient le modèle des autres femmes.

Quoi donc ! ne rendent-elles pas, dans la position où elles se trouvent, d'immenses services à la société ? D'autres peuvent facilement les remplacer dans le monde ; mais personne n'aurait pu les remplacer si elles avaient refusé de suivre l'attrait divin de leur vocation. Rien, dites-vous, n'est aussi précieux pour la société qu'une excellente mère de famille. Je le crois comme vous ; mais celles dont vous parlez, ne sont-elles pas des mères véritables, et les plus excellentes de toutes, puisqu'elles le sont par l'esprit et le cœur. Ces petites filles qui les entourent, ce sont leurs enfants; elles ne leur doivent point la vie du corps, mais elles leur doivent la vie plus noble de l'intelligence ; elles n'en reçoivent point peut-être le pain paternel qui nous retient sur la terre, mais elles en reçoivent le pain de la parole qui nous élève vers Dieu. La Sœur des Écoles Chrétiennes résout donc le difficile problème d'une mère, chargée d'une nombreuse famille, qui fait l'éducation de ses enfants. « Que manque-t-il à l'éducation des filles ? disait Napoléon à madame Campan. — Sire, il manque des mères. » Non, elles ne manquent pas, c'est qu'on ne sait pas les reconnaître.

Combien de filles n'ont plus la mère que leur avait

donnée la nature! Combien, surtout parmi les filles du peuple, ont des mères telles qu'il serait plus avantageux pour elles de n'en point avoir du tout! Qui donc se chargera d'initier à la vie ces pauvres petites filles? qui éclairera leur intelligence? qui ouvrira décemment leur cœur aux douces joies de ce monde? qui leur enseignera la voie qu'elles doivent suivre, qui les soutiendra, qui dirigera leurs premiers pas? C'est la mère de l'orphelin, du pauvre, c'est la Sœur de Charité. Sa maison est ouverte à toutes; les petites filles les plus indigentes, les plus abandonnées, voilà celles qu'elle accueille avec le plus de bonté et sur qui elle veille avec le plus de soin.

Voyez surtout ce qui se passe dans nos campagnes. Dès le matin, la femme s'éloigne aussi de la maison, afin de participer, en raison de ses forces, aux rudes travaux des champs; elle a cependant plusieurs petites filles : qui en prendra soin pendant son absence? qui leur parlera de Dieu? qui éveillera en elles l'âme qui sommeille engourdie dans les sens?... Placez dans ces campagnes une Sœur de la Charité, et elle sera la mère de toutes ces pauvres petites filles.

A quelques lieues de la ville de Tours, il y avait, dans un village, une de ces pieuses filles qui s'établissent partout où elles trouvent un peu de bien à faire. On ne saurait dire de quelle ressource elle était pour cette campagne. Dans un âge où les autres ne se sont encore occupées que de leurs plaisirs, celle-ci était déjà tout

occupée du bonheur de ses semblables. J'ai eu un jour avec elle un entretien que je n'oublierai jamais. C'était à la première communion des enfants. Ces pauvres petites, ordinairement si peu éclairées dans les campagnes, montraient une intelligence et une piété qui se rencontrent peu à cet âge et dans cette condition. « Ma Sœur, lui dis-je, vous rendez à ces enfants un grand service; ce qui m'afflige, c'est que vous vous sacrifiez vous-même pour leur bonheur. — Il est toujours si doux de se sacrifier pour le bonheur de ses semblables! — Encore si, pour élever ces enfants, vous ne faisiez que le sacrifice de votre jeunesse et de vos plaisirs; mais votre santé s'use rapidement à ce pénible état. — Est-ce que la vie ne s'use pas à tout? Il est beaucoup plus avantageux de l'employer au bien qu'au mal. Du reste, nous avons toujours une retraite assurée. Nous commençons par l'éducation. Quand notre constitution s'affaiblit, quand notre voix s'éteint, si nous ne pouvons plus parler, nous pouvons agir encore; alors on nous relègue dans quelque hôpital, non pour nous y reposer, car nous ne désirons que le repos de l'autre vie, mais pour user ce qui nous reste encore de force à consoler et à soigner les malades. »

Cette pieuse fille est morte il y a quelques années. J'avais toujours pensé que son corps frêle ne pourrait soutenir longtemps les efforts de son zèle. Ce n'était point assez pour elle de travailler à la gloire de Dieu et au bonheur du prochain; elle voulut sacrifier tout son être. Holocauste de charité, elle s'est placée en face de

l'autel, et le feu du ciel qui brûlait dans son âme l'a consumée entièrement.

Il ne se passe pas un seul jour qui ne soit témoin de dévouements semblables. Oh ! si cela avait eu lieu à Athènes ou à Rome : que d'applaudissements ! que d'honneurs ! Cependant, que personne ne se décourage, car Dieu voit toutes nos actions, et il récompensera un jour ce que l'homme ignore ou feint d'ignorer.



CHAPITRE XXXII.

Communautés missionnaires

Le prédicateur est ordinairement appelé à évangéliser ses concitoyens : l'amour sacré de la patrie le retient au sol qui l'a vu naître. Il y a d'ailleurs, au fond de son cœur, une voix qui lui dit, comme autrefois Jésus à ses apôtres : « Avant d'aller chez les infidèles, efforcez-vous de ramener au bercail les brebis égarées de la maison d'Israël. » Cependant ces peuples délaissés ont droit aussi aux lumières de l'Évangile, et comme il n'y a personne parmi eux qui puisse le leur annoncer, la Providence suscite de temps en temps, chez les chrétiens, des hommes spécialement appelés à travailler à leur conversion. Pour ces deux missions également importantes, la meilleure de toutes les préparations, c'est la vie de communauté.

Que faut-il pour former un bon prédicateur, je veux dire un apôtre? Une étude approfondie de la loi chrétienne, une connaissance exacte du cœur humain, une foi brûlante.

C'est la loi chrétienne que le prédicateur est chargé d'annoncer : il en connaîtra par conséquent le texte et l'esprit. Où l'étudiera-t-il, cette loi? dans la Bible, dans les Pères de l'Église, dans la tradition, dans les conciles, dans la Vie des Saints, dans sa conscience, dans la conscience des peuples, partout. Quel immense travail!

Cette loi, que le prédicateur aura si péniblement étudiée, il est obligé ensuite de la graver au cœur de l'homme; il doit donc avoir une connaissance exacte du cœur humain. Il en connaîtra le mauvais côté pour le corriger, et le bon, pour le conserver et l'améliorer encore. Oh! que d'inclinations désordonnées dans le cœur de l'homme! Il est difficile de les bien connaître, il est difficile surtout de les changer, de les remplacer par de nobles inclinations. Aplanissez les montagnes, comblez les vallées, changez le cours des fleuves, je n'en serai point surpris, car c'est là l'œuvre de l'homme; mais corriger ce qu'il y a de défectueux dans le cœur, voilà ce qui me surprend, car c'est l'œuvre de Dieu. Le cœur de l'homme est le Protée dont parle la fable : dans un instant il a pris toutes les formes; vous vous jetez sur lui à l'improviste, vous le pressez dans de fortes étreintes, vous l'entourez de vos chaînes, vous vous déclarez

vainqueur; mais au moment où vous comptez le plus sur votre victoire, il s'échappe de vos liens et s'enfuit loin de vous.

La cause la plus ordinaire, la seule cause peut-être des grands succès d'un prédicateur, c'est la foi, c'est ce feu que Jésus apporta sur la terre, et qui doit brûler surtout dans l'âme de ses coopérateurs. Ministres de l'Évangile, voulez-vous éclairer le monde, voulez-vous l'embraser? que votre âme soit feu et lumière. Après que vous aurez parlé, vos auditeurs devront se dire ce que disaient les disciples qui s'étaient entretenus avec Jésus ressuscité: « Est-ce que notre cœur n'était pas embrasé tandis qu'il nous parlait? » J'ai vu des hommes qu'on appelait prédicateurs prêter une oreille attentive au son harmonieux des mots qui tombaient en cadence de leur bouche, à peu près comme fait un enfant au vain murmure des eaux, et je me suis senti pénétré d'une tristesse profonde. J'ai vu des hommes de foi jeter dans le cœur de ceux qui venaient les entendre des paroles brûlantes, et je me suis dit: « Voilà le prédicateur. »

Je me résume, et je dis: le prédicateur doit participer à la science infinie de Dieu; il doit connaître ce cœur que Dieu a fait pour lui, et dont les vastes désirs sont plus grands que ce monde; il doit nourrir au moins, dans son âme, quelques étincelles du feu divin. Eh bien! je le demande, n'est-ce pas dans la solitude du cloître que vous pourrez vous livrer sans distraction à ces études vastes et profondes? N'est-ce pas là que, seul en face de

vous-même, vous apprendrez à connaître votre cœur, et, par conséquent, le cœur des autres, puisque tous ont été faits sur le même modèle? N'est-ce pas là enfin que, vous recueillant en vous-même, vous exciterez par la méditation le feu sacré qui doit vous embraser?

Rappelez-vous les hommes les plus éminents qui ont été appelés à la prédication de l'Évangile, et vous les verrez presque tous se préparer à leur mission par la solitude du cloître. C'était un religieux, ce Bourdaloue qui eut une connaissance si exacte et si étendue de la doctrine chrétienne; c'était un religieux, ce Massillon qui pénétra si profondément dans les abîmes du cœur humain. Bossuet ne l'était pas; mais il est des hommes exceptionnels d'après lesquels on ne doit pas juger les autres. L'aigle ne suit pas la voie ordinaire, il s'élève d'un seul trait au sommet de la montagne. Deux prédicateurs viennent de paraître successivement avec distinction dans la première chaire de la capitale; de ces deux hommes, l'un était religieux, l'autre a senti le besoin de le devenir, et il présente, à ce sujet, une considération dont nous n'avons point parlé. Le prédicateur, dit-il, montera, jeune encore, dans les chaires les plus imposantes. Élevé au-dessus d'un nombreux auditoire qui l'écoute en silence, et quelquefois avec enthousiasme, il peut sentir, à cette hauteur, sa tête se troubler et son esprit s'égarer. Il est donc avantageux pour lui qu'un père, que des frères le soutiennent alors et le dirigent.

Quand le prédicateur est appelé à évangéliser les na-

tions idolâtres, sa mission est plus difficile encore. Il se dépouillera de tout attachement terrestre, il s'élèvera à une abnégation complète de toutes choses. La patrie, la famille, les êtres auxquels nous tenons le plus en ce monde, tout cela n'est plus rien pour lui. Soldat dévoué de Jésus, il voit sa patrie partout où il pourra arborer l'étendard de la croix. Ses meilleurs amis sont désormais ces pauvres sauvages à qui il apprend à former le signe de la Rédemption et à bégayer le nom par lequel nous sommes sauvés. Il a besoin d'un courage héroïque pour affronter les dangers sans nombre auxquels il se trouvera exposé ; d'une patience invincible pour supporter avec résignation les dégoûts dont il sera abreuvé, les peines, les fatigues, les persécutions qui l'attendent. Or, n'est-ce pas dans la solitude du cloître qu'il se disposera à cette abnégation absolue ? n'est-ce pas là que, dans le silence du sanctuaire, il puisera ce courage, cette patience dont il a besoin pour l'exécution de ses projets?

Consultons encore les faits: presque toutes les missions lointaines se recrutent dans les communautés. Il était religieux, cet infatigable missionnaire qui, seul avec la croix, a conquis plus de nations que les plus intrépides héros n'en pouvaient conquérir à la tête des plus puissantes armées. Ils étaient religieux, ces missionnaires qui ont civilisé le Paraguay et fait de ces pays barbares un nouvel Éden.

CHAPITRE XXXIII.

Le Frère-prêcheur.

Le nom de Frère-prêcheur me paraît bien convenir à des religieux, et surtout à des religieux-missionnaires; car c'est un nom tout évangélique. Il rappelle à ceux qui le portent que le but de leur institution est de prêcher la doctrine chrétienne et de se mettre, dans leur prédication, à la portée de tous, parce que tous sont leurs frères. Quoi de plus conforme à l'esprit de l'Évangile?

L'Ordre des Frères-prêcheurs eut, comme tous les autres, de faibles commencements; mais bientôt il a pris de remarquables accroissements, et, en peu de temps, il s'est répandu par toute la terre. Il a donné à l'Église trois papes, plusieurs patriarches, un grand nombre de cardinaux, des légats, près de deux mille évêques. Plusieurs de ses membres se sont distingués dans la théologie,

d'autres dans la prédication, d'autres dans les missions, d'autres dans les belles-lettres, d'autres dans la science du salut, la plus importante de toutes. Quelques-uns, en effet, se sont élevés à une éminente sainteté, et sont aujourd'hui publiquement invoqués. Ces hommes de Dieu ont agi sur le monde par la prédication et par l'exemple, par la direction et par les écrits. Ils ont fait entendre à l'oreille de l'auditeur de ces paroles qui partent subitement du cœur et qui vont souvent jusqu'au cœur, et ils ont déposé dans des livres le fruit de ces méditations profondes dont l'effet plus lent se perpétue de génération en génération. Est-il un lieu où leur parole ne se soit fait entendre? Elle a retenti dans la capitale, comme dans les plus petites bourgades; du haut de la chaire apostolique, vers laquelle se tournent tous les cœurs chrétiens, comme dans les pays barbares, où le sauvage l'entend à peine. Il serait donc impossible de dire l'influence que cet Ordre religieux a eue sur la société.

Il y a plusieurs années, un de ces jeunes gens dont les pensées généreuses cherchent en vain un point d'appui dans notre société sceptique, sentit tout à coup son âme illuminée des rayons de la foi. Afin de suivre ce qu'il regardait comme une inspiration divine, il détourna les yeux de cet avenir qui brillait dans le lointain; il quitta la carrière qu'il avait embrassée, et il entra dans l'état ecclésiastique. Après quelques années employées à servir Dieu, il se dit: « Je suis heureux aujourd'hui; mais tous ceux qui vivent dans le scepticisme ou l'indifférence ne

sont pas plus heureux que je ne l'étais autrefois. Pourquoi n'entreprendrais-je pas de leur faire partager mon bonheur? » Tandis qu'il se préoccupait de cette idée, de grands changements s'opéraient en France. Le trône de nos rois, que plusieurs siècles avaient consolidé, était renversé en trois jours ; un nouveau trône s'élevait sur ses ruines, et, de tous côtés, l'ardente jeunesse s'agitait aux cris mille fois répétés de *Vive la liberté!* — *Vive la liberté!* leur répondit le prêtre, jeune comme eux, ardent comme eux, et sentant se remuer dans son âme des pensées plus généreuses encore, « *Vive la liberté!* mais pourquoi ne vous élèveriez-vous pas à une liberté plus noble, plus complète, en vous mettant sous la main sage et puissante de Dieu? » A ces cris nouveaux poussés dans le sanctuaire, aux accents de cette voix entraînante, la jeunesse accourt avec empressement se ranger autour de lui. On l'écoute avec une religieuse attention. Souvent l'enthousiasme de l'orateur plein de foi passe dans l'âme de ses auditeurs indifférents. Le prédicateur s'arrête, puis il se dit : « J'ai pu exciter l'admiration de tous ceux qui sont venus m'entendre, mais je les ai peu changés. Serait-ce que je n'ai point assez prié? » Et il s'est renfermé de nouveau dans le sanctuaire, afin de méditer plus longuement la loi de Dieu avant de l'enseigner aux hommes. Il s'est dit encore : « Seul, j'ai pu faire quelque bien. Que serait-ce donc si d'autres venaient au nom de Dieu s'associer à mon entreprise! » et il s'est retiré dans le cloître avec l'intention de rétablir bientôt

en France l'Ordre du Frère-prêcheur, comme le plus favorable au but qu'il se propose. Ce but, tout le monde le connaît, c'est de ramener, par la parole, au christianisme les peuples qui de plus en plus s'en éloignent.

Ce qui le frappa dans cet Ordre, ce fut sa constitution véritablement remarquable. Écoutons ce qu'il en dit :

« Un chef unique, sous le nom de maître général, gouverne tout l'Ordre, qui est divisé en provinces. Chaque province, composée de plusieurs couvents, a à sa tête un prieur provincial, et chaque couvent un prieur conventuel. Le prieur conventuel est élu par les frères du couvent et confirmé par le prieur provincial. Le prieur provincial est élu par les prieurs conventuels de la province, assistés d'un député de chaque couvent, et il est confirmé par le maître général. Le maître général est élu par les prieurs provinciaux, assistés de deux députés de chaque province. Ainsi l'élection est tempérée par la nécessité de la confirmation, et, à son tour, l'autorité de la hiérarchie est tempérée par la liberté du vote. On remarque une conciliation analogue entre le principe de l'unité, si nécessaire au pouvoir, et l'élément de la multiplicité, nécessaire aussi pour une autre raison. Car le chapitre général, qui s'assemble tous les trois ans, fait le contre-poids du maître général, comme le chapitre provincial, qui s'assemble tous les deux ans, fait le contre-poids du prieur provincial. Et enfin le commandement, tout modéré qu'il soit par l'élection et par les assemblées, n'est confié aux mêmes mains que pour un temps fort limité, sauf le

maître général, qui autrefois était à vie, et qui aujourd'hui est élu pour six ans. Voilà les constitutions qu'un chrétien du XIIIe siècle donnait à d'autres chrétiens, et assurément les chartes modernes, comparées à celle-là, paraîtraient étrangement despotiques. Des milliers d'hommes, dispersés par toute la terre, ont vécu six cents ans sous ce régime, unis et pacifiques, les plus laborieux, les plus obéissants, les plus libres des hommes. »

Remarquons en passant que tout ce qu'il dit de la constitution de l'Ordre de son choix peut se dire à peu près de toutes les constitutions monastiques.

Ce qui excite encore sa sympathie, c'est l'activité extraordinaire de chaque membre de l'Ordre.

« Le passage du cloître aux voyages, des voyages au cloître, donnait aux Frères-prêcheurs un caractère particulier et merveilleux : savants, solitaires, aventuriers, ils portaient dans toute leur personne le sceau de l'homme qui a tout vu du côté de Dieu et du côté de la terre. Le Frère que vous rencontriez cheminant à pied sur quelque route triviale de votre pays, il avait campé chez les Tartares, le long des fleuves de la Haute-Asie; il avait habité au couvent de l'Arménie, au pied du mont Ararat; il avait prêché dans la capitale du royaume de Fez ou de Maroc; il allait maintenant dans la Scandinavie, peut-être de là dans la Russie-Rouge : il avait bien des rosaires à dire avant d'être arrivé. Si, comme l'eunuque des Actes des Apôtres, vous lui donniez occasion de vous parler de Dieu, vous sentiez s'ouvrir un autre abîme, le trésor des

choses anciennes et nouvelles dont parle l'Écriture, le cœur formé dans la solitude; et, à une certaine éloquence inimitable tombant de son âme dans la vôtre, vous compreniez que le plus grand bonheur de l'homme terrestre est de rencontrer une fois dans la vie un véritable homme de Dieu. Rarement ces *Frères pérégrinants*, comme on les appelait, revenaient mourir au couvent natal qui avait reçu leurs premières larmes d'amour. Beaucoup, épuisés de fatigues, s'endormaient loin de leurs Frères; beaucoup finissaient par le martyre. Ce n'étaient pas de faciles disciples que les Arabes, les Tartares et les hommes du Nord, et tout Frère, en partant, avait fait le sacrifice de sa vie. Même en pleine chrétienté, la mort sanglante fut souvent leur partage, tant les hérésies et les passions qu'ils combattaient aussi de toutes leurs forces avaient alors d'énergie. »



CHAPITRE XXXIV.

Communautés cloîtrées.

Les communautés dont nous avons parlé jusqu'ici échappent facilement à la censure. Celui qui les attaque avec le plus d'acharnement manque rarement d'ajouter quelques mots d'éloge en faveur du bien qu'elles produisent. Quant aux communautés cloîtrées, elles sont, de la part de certains économistes, l'objet d'une complète réprobation. On nous dit : « En quoi sont-elles utiles à la société ? »

Vous demandez en quoi elles sont utiles à la société ; mais, vous le voyez, elles prient Dieu pour ceux qui l'oublient. Quelque peu religieux que vous soyez, votre irréligion ne va pas sans doute jusqu'à nier l'utilité de la prière. Si vous l'osiez, je vous dirais : N'avez-vous jamais prié pour un fils malade, pour une mère, pour une épouse

expirante? Vous reconnaissez donc l'utilité de la prière, vous reconnaissez qu'il est une loi générale de la nature qui invite les hommes à prier les uns pour les autres. Eh bien! les religieux cloîtrés, ce sont ces hommes au cœur pieux qui intercèdent pour nous auprès de Dieu. Placés au milieu de Sodôme corrompue, ils arrêtent le bras de l'ange prêt à frapper cette ville condamnée. Continuellement en face de l'autel, ils nourrissent, dans un cœur pur, le feu sacré qui assure à la patrie une éternelle durée.

Il est souverainement utile aussi à la société que l'idée de Dieu lui soit de temps en temps rappelée. La société, comme l'individu, ne vit pas seulement de pain, elle vit encore de pensées, et surtout de pensées saintes. Ce sont ces communautés, placées au milieu des villes, qui rappelleront l'idée de Dieu aux hommes entraînés par le tourbillon des affaires. Non-seulement les hommes oublient Dieu, ils s'attachent à la terre avec une ardeur inconcevable. Il y a dans les cœurs un désir ardent de posséder, et de posséder toujours davantage. Plus les hommes sont pressés dans ce monde, plus ils se repoussent réciproquement, plus ils s'efforcent d'étendre au loin leurs possessions. Au milieu de cette universelle concupiscence, n'est-il pas de notre intérêt que quelques hommes plus raisonnables se retirent en nous disant : « Pourquoi vous tourmentez-vous ainsi? Une seule chose est véritablement nécessaire, et c'est celle à laquelle vous pensez le moins. »

Le cloître servira encore à arrêter cette surabondance de population qui peut, même involontairement, mettre en péril la société. Quand dans un pays les bras manquent, l'industrie, les arts, l'agriculture, tout dépérit. L'excès contraire n'est pas moins à craindre. Une société où les habitants sont en trop grand nombre ressemble au vaisseau chargé d'un trop grand nombre de passagers. Il est exposé à toutes sortes de dangers, et, quand s'élève une violente tempête, il manque rarement de faire naufrage. Une excessive population est si universellement redoutée, que l'homme public cherche tous les moyens d'y porter remède, et que l'homme privé se croit alors autorisé à ces vices honteux qui tuent l'homme avant sa naissance, suivant l'énergique expression d'un philosophe religieux.

— Ce que le cloître a de funeste, direz-vous, c'est qu'il prend les hommes à un âge où ils sont le plus en état de servir la société.

— Mais ne comprenez-vous pas que ceux qui entrent dans le cloître ne peuvent guère rester dans la société. Ils y sont comme irrésistiblement entraînés par leur goût, leur caractère ou leurs antécédents. Aimeriez-vous mieux les voir, le fer à la main, imiter ces actes de désespoir qui, chaque jour, épouvantent et scandalisent le monde, ou bien s'abandonner à ces douleurs secrètes qui minent insensiblement tant de cœurs mortellement blessés ? Pour parler clairement, aimeriez-vous mieux pour eux le suicide?

— Dans la réalité, ajoutez-vous, leur détermination est un suicide moral. Quand ils entrent dans le cloître, ils meurent, ou du moins ils descendent vivants dans le tombeau.

— Dites plutôt qu'alors commence pour eux la vie la plus parfaite, la vie toute spirituelle et intérieure. S'il vous arrive d'entrer dans ce cloître que vous appelez leur tombeau, vous les trouverez plus calmes, plus heureux que ceux qui vivent au milieu du monde. C'est d'eux surtout qu'il est juste de dire :

Qui vit content de peu, possède toutes choses.

Vous qui lisez ces lignes sans peut-être approuver nos idées, savez-vous toujours vous suffire à vous-même? Au lieu de rejeter sur la société le surabondant de votre activité, ne vous arrive-t-il pas d'absorber en vous le produit des travaux d'autrui? Le commun des hommes n'est en rapport qu'avec un petit nombre des personnes au bonheur desquelles il leur est ordonné de travailler en même temps qu'à leur propre bonheur. N'est-ce pas aussi la position de ceux qui sont dans le cloître. Ils sont en rapport habituel avec vingt, trente, soixante personnes, je suppose. Ils se consolent réciproquement, ils s'éclairent, s'édifient, se soutiennent mutuellement dans les sentiers difficiles de la vie.

S'ils peuvent agir par la pensée sur la société tout entière, ils n'en seront point empêchés; au contraire, la

pensée ne surgira que plus forte dans leur esprit solitaire, et elle franchira facilement la barrière du cloître. Ils ne pourront, je le sais, prendre eux-mêmes la direction des affaires, mais cela n'est donné qu'à un bien petit nombre de personnes qui se trouvent de bonne heure dans des positions qu'on abandonne rarement pour se jeter dans le cloître. Quelques-uns, il est vrai, s'élèvent des derniers rangs au faîte de la société; mais ce n'est souvent ni pour leur propre bonheur, ni pour le bonheur des autres. Pour deux qui serviront la société par leur aptitude et leur vertu, trente l'affaibliront, la perdront même par leur ambition et toutes leurs passions désordonnées. Si tels hommes viennent à s'enfermer dans le cloître, sera-ce une si grande perte? Si vous élargissez l'étroite enceinte qui les retient captifs, si vous leur ôtez le mors qui les rend tranquilles et soumis, ne voyez-vous pas qu'ils vont aussi jeter le trouble dans la société, dévorer leurs frères, vous dévorer vous-mêmes? Rappelez-vous les écarts de la Révolution : plusieurs ont été causés par des moines échappés du cloître. Robespierre dut son éducation à un homme religieux; s'il fût entré dans un couvent, le jour qu'il aurait prononcé ses vœux, quelque philosophe, présent à cette cérémonie, n'eût pas manqué de s'écrier : « Que va faire cet homme? — Ce qu'il va faire! aurait pu répondre un autre témoin, aux yeux de qui l'avenir se fût tout à coup dévoilé, ce qu'il va faire! s'épargner à lui-même bien des crimes, et à la société bien des malheurs. » Arraché tout à coup au monde dépravé au mi-

lieu duquel il vivait, Fieschi se vit seul dans la prison en face de lui-même, et il put lire attentivement les livres de piété que lui donnait le prêtre qui le visitait. Cette lecture fit impression sur son imagination ardente : « La morale chrétienne est belle et touchante, s'écria-t-il ; si j'avais eu de bonne heure ces livres entre les mains, j'aurais pu me faire prêtre. » Peut-être même serait-il entré dans le cloître, car c'était un de ces hommes qui ne peuvent rester dans les positions intermédiaires. En le voyant, quelqu'un aurait pu dire : « Encore un homme de perdu pour la société. — Je n'en sais rien ; mais du moins des pensées de grande destruction ne lui eussent point été suggérées, ou il n'aurait pu les mettre à exécution. »



CHAPITRE XXXV.

Le Verbe divin, créateur et conservateur de tout ce qui existe.

Nous avons montré l'influence de la religion catholique sur la société. Nous allons rappeler ici, en peu de mots, la cause générale de cette influence.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui. Dieu parla, et le monde extérieur a été créé. La vie de l'âme, c'est une émanation de la lumière infinie, une révélation incomplète du Verbe divin.

Il y a des hommes que l'on voit sourire au seul mot de révélation. Mais la raison n'est-elle pas une émanation de la lumière infinie, une révélation du Verbe ?

Si l'homme fût resté fidèle à la parole divine, il eût toujours vécu heureux, et ses descendants auraient partagé son bonheur ; mais il prêta l'oreille aux paroles

trompeuses du démon. Aussitôt l'autorité de la parole divine s'affaiblit dans son âme ; la lumière qui l'éclairait fut enveloppée de ténèbres, le crime osa s'y montrer, et, à la suite du crime, toutes les calamités naquirent.

C'est le démon qui, le premier, trompa l'homme. Devenu aveugle et coupable, l'homme aussi se trompa lui-même. Il mit ses propres paroles à la place des paroles divines. Il se pénétra de plus en plus des pensées mauvaises qui, en lui, avaient remplacé les pensées salutaires ; et il en tira d'affreuses conséquences. Les ténèbres s'épaissirent dans son âme ; de nouveaux crimes, de nouvelles calamités l'assaillirent. Plus l'homme vieillit, plus la parole divine s'efface de l'intelligence humaine, plus je le vois coupable et malheureux. Cependant, de siècle en siècle, des hommes se sont rencontrés qui ont répété, comme un écho divin, de saintes paroles nécessairement émanées du Ciel. A la voix de ces hommes, la terre a tressailli, comme aux jours de sa première jeunesse. Elle les appela *sages*, et elle aurait pu également les appeler *heureux*, parce que le véritable bonheur est inséparable de la vertu. Il y eut aussi des hommes qui s'égarèrent profondément. Il ne resta dans leur âme aucune pensée de Dieu. Plus ils s'éloignèrent du ciel, plus ils se rapprochèrent de l'enfer ; et, quand ils furent arrivés à un certain degré d'abaissement, on ne les regarda plus comme des hommes, mais comme des monstres.

Ce que nous avons dit des individus, nous le dirons des peuples. Les lumières et les vertus d'un peuple, ce

sont les lumières et les vertus des individus qui le composent. La parole divine est donc aussi la vie des peuples. Si le genre humain fût toujours resté en union avec Dieu, il aurait vécu heureux, et ce monde eût été une extension de la société toute spirituelle qui est en rapport plus immédiat avec Dieu. Mais bientôt les peuples oublièrent la parole divine. Dès lors, la lumière s'affaiblit, la vertu s'éloigna, et, avec la vertu, le bonheur. Plus les peuples vieillissent, plus ils ferment l'oreille à la voix de Dieu, et plus je les vois malheureux et coupables. Il y eut des peuples chez qui quelques étincelles du feu sacré se conservèrent plus fidèlement; ce fut la cause de toute leur gloire et de tout leur bonheur. Il y en eut, au contraire, dont toutes les voies furent corrompues; ces peuples furent profondément aveugles, coupables et malheureux. On les appelait encore des peuples; et je ne sais s'il n'eût pas été plus juste de les appeler des troupeaux de bêtes féroces.

Il en était ainsi de presque tous les peuples qui couvraient la terre. quand eut lieu, dans le temps, un fait incompréhensible, infiniment plus merveilleux que la création elle-même. L'homme avait rejeté le Verbe divin, unique cause de vie et de bonheur pour les peuples comme pour les individus. Ce Verbe s'est fait homme, et il a habité au sein de notre société. Il a parlé lui-même aux hommes, comme un ami parle à son ami, et il y a une vie nouvelle dans l'individu et dans la société. Le son de ses paroles, répété par les apôtres, s'est fait en-

tendre jusqu'aux extrémités de la terre ; et le monde a été renouvelé. Pour qu'il fût moins facile à l'homme de rejeter, d'oublier la parole de Dieu, elle a été gravée, sous la direction de l'Esprit-Saint, dans un livre que nous appelons la Bible, le livre par excellence. Mais il y a beaucoup d'autres paroles qui n'ont point été écrites, ainsi que nous l'assure le disciple que Jésus aimait. Ces paroles forment ce que nous appelons la tradition ; et le dépôt de la tradition a été confié à ceux à qui il a été dit : « Enseignez toutes les nations. » La garde de la Bible fut aussi confiée aux ministres de Dieu sur la terre, parce que l'homme aurait pu y ajouter ou en retrancher quelque chose, parce qu'il aurait pu donner à ses paroles une fausse interprétation. Et, dans cette dernière supposition, l'erreur aurait été d'autant plus dangereuse, qu'elle aurait été enseignée au nom de Dieu.

C'est le Verbe divin qui a créé le monde et qui l'a renouvelé. C'est lui, aussi, qui le conserve. Regardez autour de vous. Considérez les peuples et les individus : est-ce qu'il y a, quelque part, de l'éclat, de la force qui ne soit un effet de la parole de Dieu?

Nous avons dit que le catholicisme avait, plus que toute autre religion, une influence salutaire sur la société. Pourquoi? parce que, dans aucune religion, la parole divine n'est aussi fidèlement conservée, ni aussi efficacement développée. Qu'on se rappelle ici ce que nous avons dit : que fait le prêtre dans nos campagnes et au milieu de nos villes? que fait l'évêque dans son dio-

cèse? le souverain Pontife sur la chaire de Pierre? que fait le missionnaire au milieu des infidèles? le religieux dans la solitude du cloître? Ils méditent, approfondissent, ils expliquent aux autres le Verbe divin. Ils le commentent, par leurs actions et par leurs paroles, de vive voix et par écrit. Pour l'identifier davantage avec l'intelligence humaine, ils agissent sur tous les sens, ils s'adressent à toutes les puissances de l'âme. Ce sont des ouvriers infatigables qui sèment le bon grain dans le champ du père de famille, et qui empêchent l'ennemi de venir semer l'ivraie pendant les ténèbres de la nuit.

Les conséquences que nous aurions à tirer ici sont infinies. En voici quelques-unes.

Vous vous attacherez, par toutes les puissances de votre être, à la religion catholique qui a recueilli le dépôt complet des Écritures et de la tradition, et que le Verbe divin a promis d'assister jusqu'à la consommation des siècles.

Le Verbe fait chair est la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde; mais tous ne jouissent pas au même degré de cette lumière. Vous travaillerez à éclairer de plus en plus votre intelligence; et, pour cela, vous méditerez souvent la parole divine. Vous puiserez surtout dans la Bible le sujet de vos méditations. La science humaine ne s'acquiert point par la lecture superficielle d'un grand nombre de livres, mais par la lecture approfondie de quelques livres d'élite. A plus forte

raison devons-nous en dire autant de la science divine :

Vos exemplaria sancta
Nocturna versate manu, versate diurna.

L'Ange de l'école a dit : *Timeo hominem unius libri*. Cette pensée est belle ; elle est pleine de vérité. Vous la trouverez plus belle et plus juste encore, si vous la traduisez ainsi : Qu'il est puissant le chrétien formé à l'étude du livre *unique*, de la Bible !

Partout où la parole divine s'offrira à votre intelligence, vous la recueillerez avec soin. Rappelez-vous ce que Dieu a dit : « Aucune parole ne reviendra à moi sans avoir produit quelque effet. » C'est l'éclair qui s'échappe du ciel entr'ouvert. Si nos yeux n'en sont pas éclairés, ils en sont éblouis, et ils se trouvent ensuite dans une obscurité plus profonde.

Vous saurez vous recueillir en vous-même, afin que la parole divine, déposée dans votre âme, ait le temps d'y pousser des racines profondes. Comment se sont formés les sages de l'antiquité ? comment se forment le prêtre, le religieux, l'homme de génie? par le silence et la méditation.

Vous veillerez à toutes les paroles qui s'échappent de votre bouche. On peut dire de la parole de l'homme ce qui a été dit de la parole de Dieu : il n'en est aucune qui ne produise son effet. Si elle ne vivifie, elle blesse et quelquefois donne la mort. Que vos lèvres religieuses se gardent bien de prononcer aucune parole fausse ou corrompue. Elle vole, dit-on. Oui, elle vole comme la

flèche armée d'un fer à deux tranchants. Elle perce, dans son vol rapide, l'esprit ou le cœur, et souvent même l'un et l'autre à la fois.

Votre parole sera donc toujours, pour l'âme de votre frère, lumière et consolation. Votre mission n'est point d'enseigner, dites-vous. Vous vous trompez : toute intelligence ici-bas est comme l'astre au firmament, elle doit répandre autour d'elle une douce et bienfaisante lumière. Cependant il y a des hommes éminents que Dieu a placés à une grande élévation, afin que leur parole, tombant de plus haut, fasse plus d'impression sur leurs semblables. Il est bien rare que ces hommes s'égarent sans égarer en même temps ceux qui les environnent; ne les suivez point dans leurs égarements ; quelque grande que soit leur autorité, elle est bien inférieure à l'autorité de Dieu, notre commun maître. Mais si leur intelligence élevée n'est que le reflet de l'intelligence divine, que de lumières autour d'eux ! Écoutez religieusement leurs paroles salutaires, propagez leur sainte doctrine.

Il est une voix plus forte, plus imposante encore que celle de l'homme, quelque élevé que nous le supposions : c'est la voix de la société. Voix puissante ! elle élève et renverse les trônes, elle soulève et calme les peuples. Le vaisseau de l'Église subit aussi son influence : tantôt elle le porte jusqu'aux cieux, puis elle l'abaisse au fond de l'abîme, et elle le pousserait à un naufrage assuré, si la main toute-puissante ne le soutenait. Détestez donc, combattez toujours les doctrines funestes répandues dans

la société ; aimez, recherchez, favorisez les doctrines salutaires. Travaillez de tout votre pouvoir à la propagation des bons livres. Par la parole l'homme est élevé au-dessus des animaux ; et quand, à l'exemple de celui qui avait gravé sa loi sur deux tables de pierre, il a aussi gravé de saintes pensées sur des feuilles durables, il s'est rapproché de la Divinité.

Agissez ainsi, et vous vivrez, et vous appellerez vos frères à partager votre bonheur. Quand la terre s'affaissera sous vos pas, tout ne sera point fini pour vous ; au contraire, le Ciel vous accueillera ; et, en vous unissant plus étroitement avec Dieu, le Verbe sera pour vous la cause d'une vie nouvelle. La vérité infinie est le soleil qui vivifie toutes les intelligences ; et le Verbe divin est le rayon qui apporte à notre âme le feu de cet astre impérissable. Le rayon qui éclaire se nomme la Foi, le rayon qui échauffe se nomme Charité. Il y a encore un autre rayon qui soutient et dirige l'humanité dans sa marche douloureuse sur la terre ; ce rayon se nomme Espérance. Quand, arrivée au terme de sa carrière, l'humanité verra les cieux s'ouvrir, le vacillant flambeau de la foi s'éteindra au sein de la lumière, l'espérance n'aura plus d'objet ; mais, augmentée par une manifestation plus grande du Verbe divin, la charité demeurera éternellement.

FIN.

TABLE.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

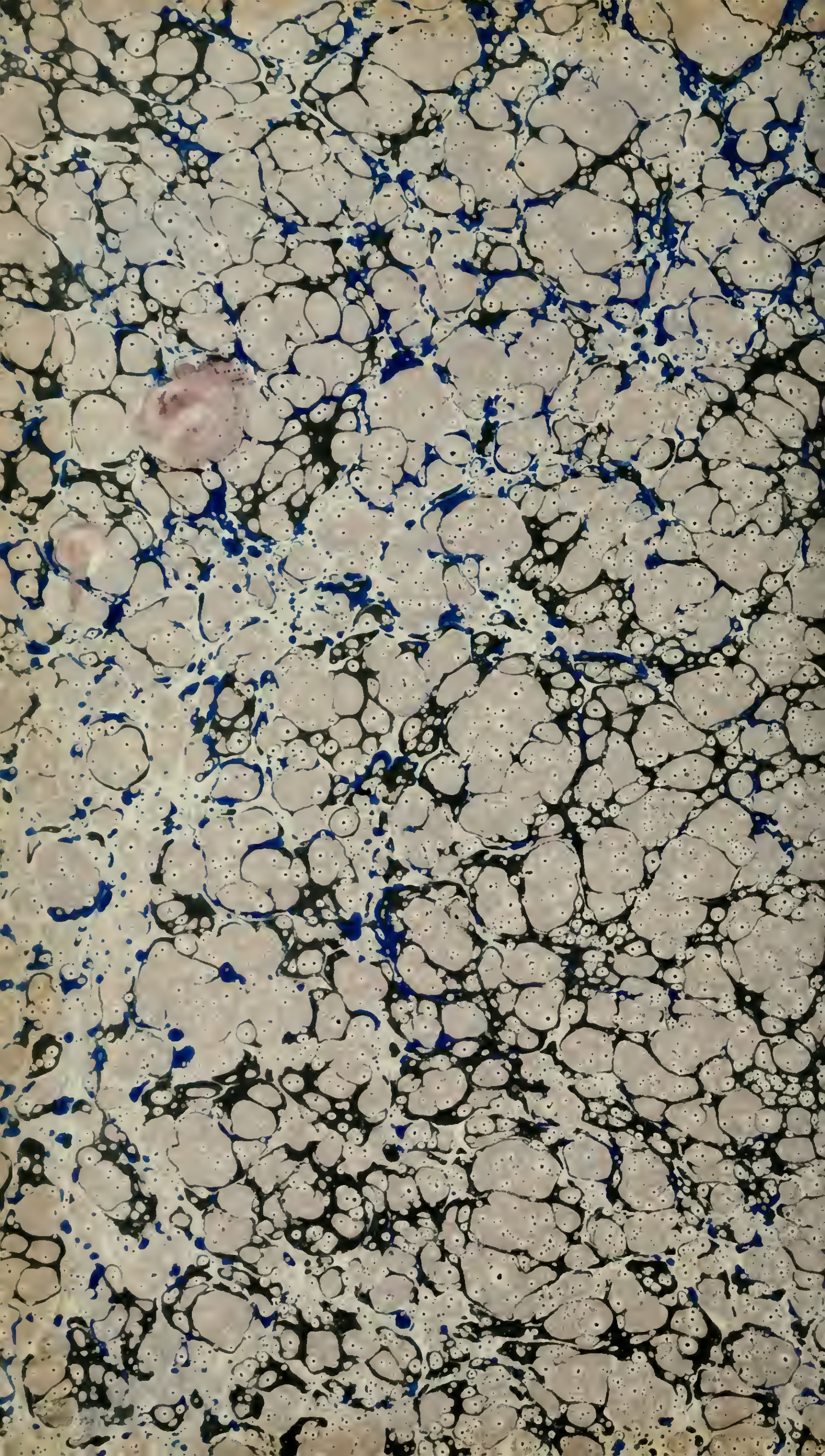
CHAPITRE XXIX.

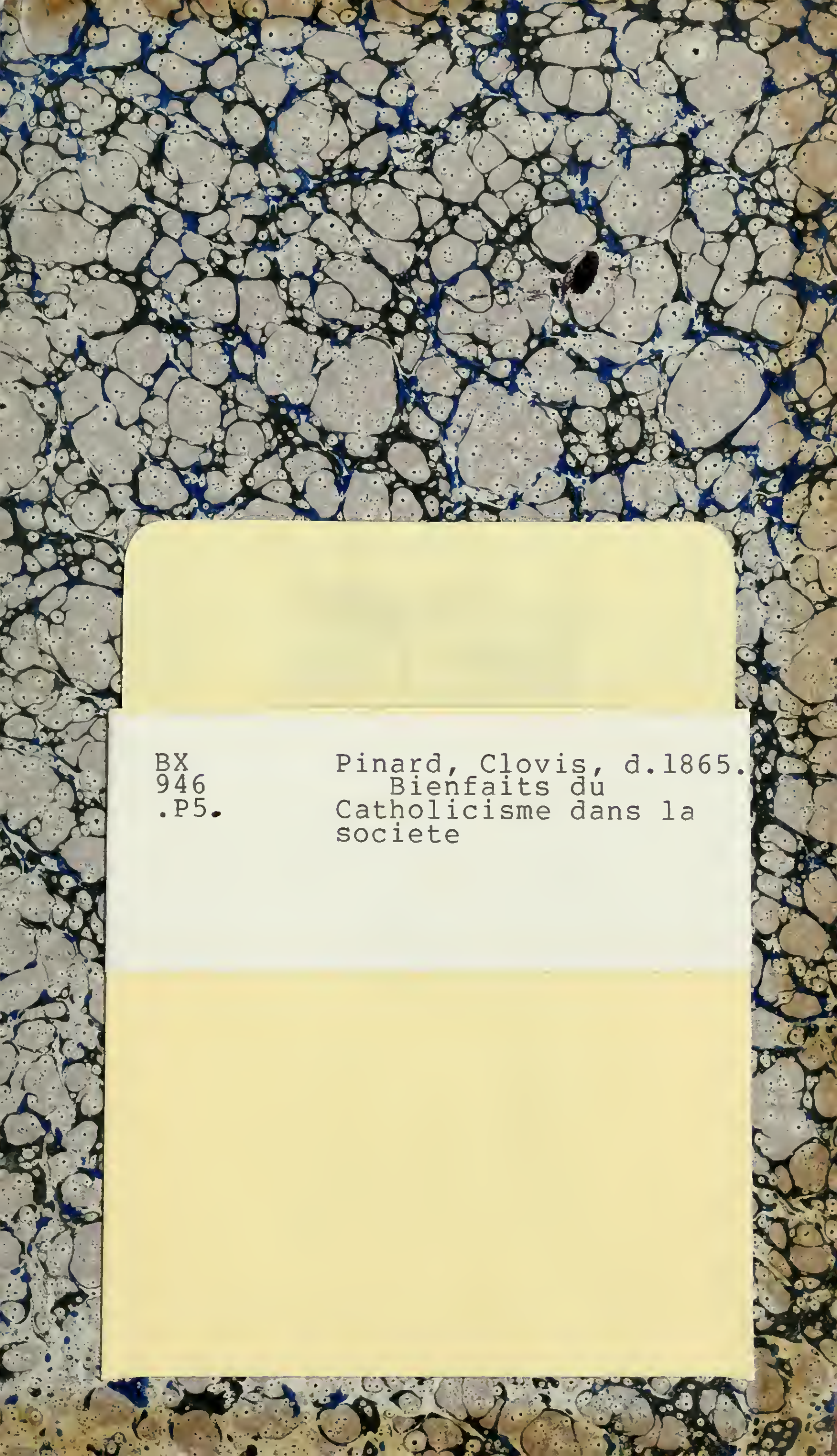
CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imp. Mame.




BX
946
.P5.
Pinard, Clovis, d.1865.
Bienfaits du
Catholicisme dans la
societe

